APR 20 1918

25e Année — N° 6 — 15 Mars 1918

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Comtesse de Noailles.	*Poèmes*	225
Franck L. Schœll.	*La Propagande allemande en Suisse française.* — I.	240
Jeanne Maxime-David.	*Les Sœurs Poinsot et M. Albert* (1re *partie*)	263
Joseph Reinach.	*L'Année de Verdun.* — IV	304
Joseph Conrad.	*Typhon* (fin). (Traduit par André Gide)	334
Brada.	*Belles Fêtes d'autrefois.* — I	382
Fernand Vandérem.	*Les Lettres et la Vie*	397
Auguste Gauvain.	*La Question yougo-slave*	411

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

LA PASSION D'ARMELLE LOUANAIS,
par **Charles Géniaux.**

C'est une passion toute spirituelle que celle d'Armelle Louanais pour Nicolas Helléan, car il s'agit d'une jeune fille croyante, qui aime sans espoir un homme engagé dans les liens du sacerdoce. Cette passion, à la fois délicate et violente, mûrit dans la solitude, parmi les paysages mélancoliques de la région vannetaise. L'ombre de M. de Lamennais, évocation fugitive, traverse cette histoire qui est d'un charme réel, et qui dégage une poésie pénétrante. Les lettrés et les rêveurs chériront ce roman de deux âmes qui évolue parmi la douceur un peu farouche de la lande bretonne.

LA MONTÉE AUX ENFERS,
par **Maurice Magre.**

On sait que M. Maurice Magre manie le vers avec une verve remarquable et que la souple virtuosité de sa forme égale la hardiesse de son imagination. On trouve toutes ces qualités brillamment affirmées une fois e plus dans son nouveau volume, et peut-être même la dernière y est-elle poussée jusqu'à un certain excès, car ces *Enfers* scandaliseraient un peu quelquefois le vieux Dante. Mais c'est le livre d'un vrai et robuste poète.

Dans son prochain numéro la **REVUE DE PARIS** *commencera :*

LE LION D'ARRAS

Roman

par PAUL ADAM

CONFÉRENCES ET POÈMES SUR LA GUERRE,
par **Xavier de Carvalho.**

M. Xavier de Carvalho, dont le fils est tombé glorieusement dans les rangs français en combattant pour la cause de la civilisation, publie, en langue portugaise, une conférence sur le rôle du Portugal, ami et allié de la France, et de vibrants poèmes sur la guerre (*Pela França heroica Portugal amigo e alleado ; Gantos epicos da guerra*). Le discours de M. de Carvalho exalte avec éloquence les services si actifs du Portugal dans la grande lutte actuelle et la vaillance de l'effort français, Ses poésies sont animées d'un lyrisme généreux M. de Carvalho a fait là une œuvre excellente, au point de vue français comme au point de vue portugais.

HIER ET DEMAIN. PENSÉES BRÈVES,
par le **Dr Gustave Le Bon.**

Après avoir développé ses idées en des ouvrages bien connus du public soucieux d'interpréter les phénomènes de la vie sociale le Dr Le Bon les condense en aphorismes, en formules concises résumant de nombreux faits. Les divers problèmes de la psychologie des peuples modernes sont considérés tour à tour et précisés par l'observation de la guerre actuelle. Les éléments de l'âme collective, croyances et intérêts, qui orientent l'histoire et produisent les conflits armés, les facteurs matériels et moraux qui font la force des nations sont définis et soulignés. Enfin l'auteur entreprend de déterminer les grandes lignes de l'évolution future des sociétés ; seule l'interdépendance économique lui paraît devoir diminuer les chances de guerre en Europe. Un pareil travail est d'une matière singulièrement riche et chacune des pensées qu'il contient peut-être la source d'abondantes réflexions.

POÈMES

CONSOLATION

Non, l'univers n'est pas qu'un astre âpre et maudit ;
Ame religieuse, il est des paradis.
Ne cherche pas trop loin ces conquêtes célestes,
Entre dans un jardin.
Le vent soyeux et leste
Se heurte en clapotant aux buissons luxueux.
— Suave hilarité du visage des dieux
L'azur, émerveillé de lui-même, s'étonne,
Il exulte ! Les fleurs semblent être en cretonne
Tant leur tissu mielleux est naïf et pimpant.
Un plaisir sans déclin est partout en suspens.
Vois, contre l'ancolie obstinée et peureuse,
Voler et se buter l'abeille argumenteuse
Qui rompt, avec son bruit de grêlon et de vent,
La délicate paix des calices rêvant.
Sur la verte pelouse où le soleil trépigne
Un merle maladroit happe l'air et le mord ;
Un blanc magnolia, à peine éclos encor,
Sur son luisant feuillage est comme un œuf de cygne.

Qu'ils sont chauds et touffus les flocons bleus de l'air !
Entends jaillir, ainsi qu'une source au désert,
Ce hosanna d'oiseaux, ces vives accordailles,
Ces grains de voix qui sont d'argentines semailles
Dans les sillons d'azur du jubilant éther !
— Au centre d'un bosquet que la chaleur abîme,
Un rayon de soleil use comme une lime
Le pâlissant lilas, dont il vient mordiller
La tiède moelle vanillée...

— Mais si ces chauds parfums, ces azurs, ces silences,
Au plaisir de ton cœur mêlent des coups de lance,
Si dans ces paradis tu soupires encor,
Si le jour emporté te hèle et te torture,
Si tu ne peux vraiment supporter la Nature
Sans te sentir plus tendre envers un autre corps,
O cœur religieux, un corps est une église,
Un corps humain qui rêve est un temple entr'ouvert,
Il est le vase où naît et se meurt l'univers,
Il est aussi l'unique et puissante franchise
Où tu peux te guérir du triomphant été
Au prix de la tristesse et de l'humilité...

CHANT DU SOIR

L'esprit parfois retourne à des séjours lointains,
A de charmant climats aimés dans la jeunesse,
Et voici que dans l'âme abondamment renaissent
Les pétillantes nuits et les naïfs matins.

Je me souviens, ce soir, d'un jardin près de Nice,
Acide à l'odorat par ses mandariniers,
Tendre par ses palmiers inclinés qui bénissent
Les oiseaux turbulents et l'étang résigné.

— J'avais vingt ans, j'étais une enfant qui contemple
L'exaltant univers avec un humble amour,
Et cependant, pareille aux colonnes des temples,
Je portais le divin sans le sentir trop lourd !

J'étais une enfant triste, enivrée et chétive,
Avec je ne sais quoi de fort comme la mer
Qui ne saurait manquer, alors qu'il faut que vive
Un corps léger qu'anime un ouragan amer.

La nuit, me soulevant d'un lit tiède et paisible,
M'accoudant au balcon, j'interrogeais les cieux,
Et j'échangeais avec la nue inacessible
Le langage sacré du silence et des yeux.

Ah ! que je me souviens, enfant grave et profonde,
De vous qui fûtes moi ! Comme j'entends encor
Les grenouilles chanter, ces cigales de l'onde,
Dont l'humide gosier, pareil au son du cor

Mène autour des bassins une pleurante chasse
Où passe le galop léger du temps qui fuit,
Ce galop délicat, ténébreux, plein d'ennui,
Qu'absorbe sans répit le nonchalant espace...

J'entendais cette plainte et je voyais les cieux,
L'ombre nouait à moi ses frais rubans qui mouillent,
Et j'écoutais perler le sanglot des grenouilles :
Roucoulement de bois, hoquet mystérieux.

— Assistantes des nuits, qui, dans les noirs herbages,
Égouttez votre chant d'un rauque et pur cristal,
Peut-être la rosée est-elle le sillage
Que laissent vos soupirs sur le sol matinal?

Chanteuses sans éclat, qu'on méprise et qu'on blâme,
Vous qui patiemment, longuement protestez
Contre l'enchantement suspect des nuits d'été
Où toutes les beautés sont mortelles à l'âme,

Votre pauvre cantate emplissait mon esprit
Plus que le sublime œil des étoiles fringantes ;
Nous adressions ensemble à la nuit provocante
Vos reproches confus, mais que j'avais compris.

Vous égréniez en moi vos trébuchants rosaires,
Et, devant la splendeur des astres éloignés,
Je sentais s'accorder avec votre misère
Mon cœur, autant que vous par les cieux dédaigné...

ATTENDS ENCORE UN PEU...

Attends encore un peu. Rêvons. Es-tu bien sûr
Que c'est la volupté que réclame l'azur?
Parce qu'un ciel torride agrippe et tient la ville,
Et que ma chambre est comme une auberge en Sicile,
Parce que l'heure auguste et forte de midi
Est là, comme un enfant qui brille et qui grandit,
Crois-tu, cher étranger en qui je cherche un frère,
Que c'est la volupté qu'un jour si beau préfère,
Et qu'elle atténuera notre éternel exil?
Quand nous serons unis et tissés fil à fil
Par les bras, les cheveux, les genoux et les lèvres
Dans le lit triste et noir que ton désir enfièvre,
Quand nous serons tous deux haletants, et liés
Dans l'ombre où l'on perçoit le luisant mobilier,
Attentif, semble-t-il, à la tendresse humaine ;
Quand ton amour sera grondant comme la haine,
Crois-tu, me promets-tu, c'est là l'essentiel,
Que nos sanglots mêlés captureront le ciel,
Que nous pourrons vraiment épuiser en nous-mêmes
Cet infini désir qui, sans répit, essaime
Et peuple l'univers d'un mirage divin?
Je voudrais croire en Dieu pour que rien ne soit vain

De ces moments où l'âme intolérante et pure
Subit en combattant notre heureuse torture.
Mais, hélas, l'excessif plaisir qui nous lia
N'a pas pu entraîner dans son suave gouffre
Le charmant et cruel univers dont je souffre.
Demain je reverrai le frais magnolia
Vernissé du jardin. Sa large fleur pâmée,
Succulent arsenal de rêve sensuel,
Élancera vers moi, d'un trait torrentiel,
Son rapide parfum d'eau courante embaumée ;
L'hirondelle au long vol, bohémienne des airs,
Jettera sur le soir ses volantes caresses
Qui semblent déchirer le bleuâtre désert
Où le prodigue oiseau se dépense et se blesse.
Puis je verrai l'étoile attentive du soir,
Doux regard vigilant de la nuit sérieuse,
J'entendrai se glisser le vent peureux et noir
Dans les pipeaux fleuris des grasses tubéreuses ;
Je verrai cet aspect puissant, continuel,
Paisible, qu'a, la nuit, le visage du ciel...

Que me seront alors tes caresses passées?
Il faut à mon esprit un appui incessant ;
Les plaisirs fugitifs et les choses cessées
Flottent comme des morts dans le fleuve du sang.
J'aimerais de mourir. La mort me serait bonne
Sur ton cœur sombre, avant que ne souffle l'automne.
Te souviens-tu du chant sublime de Tristan
Près d'Iseult. Ils sont seuls, la nuit, sous le feuillage.
Nul ne les voit. Iseult, pure et brûlante, attend
Qu'éclate sur son front le turbulent orage
Du bonheur désiré. Mais, Tristan, grave alors,
D'un soupir plus plaintif que n'est le son du cor,
Et détournant ses yeux de sa noble conquête,
Déclame : « Je voudrais mourir ! »
Baissant la tête,
Soupesant, semble-t-il, tout le poids du plaisir,
Épouvanté, songeur, calme, il voudrait mourir !

— Mon amour, cette paix goûtons-la côte à côte,
Sereinement, avant que le destin nous ôte
Des bras, du cœur puissant, de la bouche qui mord,
La passion, le seul acte contre la mort !

ESPÉRANCE

Soir moite et printanier qui fait que l'on espère...
— Espérer ! Vœu d'un vague et secret changement,
Immensité du cœur, qui pathétiquement
S'allonge comme un fleuve imprudent et prospère.

Espérer ! N'est-ce pas le plus intime accord
Avec la Destinée active et sensuelle?
— O grand emportement du cri des hirondelles
Vous étirez en moi vos déchirants transports ! —
Espérance, êtes-vous la nomade éternelle,
Et ce demi-désir rêveur d'être infidèle
A celui que l'on aime encor?...

ÉTÉ, JE NE PEUX PAS...

Été, je ne peux pas me souvenir de vous :
Tel est votre secret, et telle votre force
Que dès que je vous vois jaillir de toute écorce
Un radieux effroi fait trembler mes genoux !

Quoi ! vous étiez ainsi l'autre année, et vous êtes
Ce même éclatement de verdure et d'odeur,
Cet excès d'abandon et de molle tempête
Par quoi vous endormez ou déchaînez le cœur?

— Le monde est un pompeux pavillon de feuillage.
Les bosquets, panachés de bouquets triomphants,
Se balancent ainsi qu'au dos des éléphants
L'éclatant palanquin de l'Inde qui voyage.

L'odeur d'eau d'un torrent s'envole avec gaité
Et s'épand en subtile et liquide poussière;
Je songe à mon enfance, où j'ai tant souhaité
Voir l'eau d'un lac charmant rester bleue dans mon verre!

Par ma fenêtre ouverte une guêpe tanguant
Se heurte à tout l'azur et bondit dans ma chambre.
Son corps impétueux, couleur d'agate et d'ambre,
Semble être pourchassé par son propre ouragan.

J'entends les mille chants légers de la Nature ;
Tout composé de bruits, que le silence est beau !
Je vois la fleur crémeuse et large des sureaux
Comme une Voie lactée rêver dans la verdure.

Et le vent buissonnier, indocile, riant,
Chargé de ciel, d'espace et de longs paysages,
Est pareil à ces vins venus de l'Orient
Dont le secret empois a le goût du voyage...

TRANQUILLITÉ

Après le jour luisant d'entrain
Voici la nuit, dévote et fine,
Il semble que le ciel s'incline
Par le poids des astres sereins.
Le souffle saccadé d'un train
Transmet à la calme colline
Sa palpitation d'airain.
Dans l'ombre, les bruits qui scintillent,

— Bruits de pas, de voix, de volets —
Semblent polis comme des billes,
Comme les grains d'un chapelet.
— O Nuit, compatissant mystère !
Se peut-il, quand l'air est si doux
Et semble penser avec nous,
Qu'il y ait des morts dans la terre !

— Je n'ai besoin de rien ce soir
Grâce à ta tendresse amoureuse,
Une âme n'est vraiment heureuse
Que sans projets et sans espoirs.
Nous parlons sans cesse de l'âme,
Pourtant, après ce long plaisir,
Tout nous est paresse et loisir,
Plus rien en nos cœurs ne réclame ;
Nous pourrions vivre ou bien mourir
Contents ainsi, calmes, à l'aise.
— O mon cher compagnon, serait-ce
Qu'on ne souffre que de désir?

SALUTATION

Le vent matutinal, des coteaux à la rive
Bondit comme un troupeau d'agneaux qu'on délia.
Du balcon brasillant, suave perspective,
Le lac semble porté par les magnolias
Tant l'azur satiné se mélange à leurs branches ;
Et ce long flot soyeux tout uniment s'épanche
Dans les arbres charnus. Les oiseaux submergés
Se baignent dans les airs et paraissent nager.
Quelle amitié rêveuse et nostalgique lie
Cette franche Savoie à l'ardente Italie?
— Je pense à sainte Claire, à Jeanne de Chantal,
Et, dans ce gai septembre où l'air est de cristal,

Où les parfums ainsi que les rumeurs s'aiguisent,
J'entends sur le coteau, liquides et précises,
Les cloches des troupeaux tinter limpidement.
Et c'est, dans l'herbe verte où scintille l'église,
Comme un humble angélus offert pieusement
Par saint François de Sale à saint François d'Assise...

CONTINUITÉ

Les véritables morts sont les cœurs sans audace
Qui n'ont rien exigé et qui n'ont rien tenté ;
Sous l'azur frénétique où d'autres sont rapaces
Ils n'ont pas bu l'espoir, ni dévoré l'été.

Ils n'ont pas su souffrir comme il convient qu'on souffre,
Sans plus pouvoir manger, dormir, ni respirer,
Pareils à ces poissons livides et nacrés
Qui gisent, arrachés hors du bleuâtre gouffre.

Le bonheur turbulent, qui réjouit les airs
Et jette un cri panique à quoi tout se rallie,
A vu ces cœurs peureux préférer leur désert
Au risque illimité de la mélancolie ;

Cependant tout est vif, continuel et sûr
De ce qui fut. J'ai vu, sur une antique grève,
Des temples absorbés par le sable et l'azur,
Prolonger le divin et poursuivre leur rêve.

Ainsi, les corps hardis, dont les vœux exaucés
Mêlent la joie au fiel que les Destins imposent,
Porteront dans la mort et ses métamorphoses
Le plaisir obtenu, qui ne peut pas cesser...

PARQUES ! NUL CŒUR NE SAIT

Parques ! Nul cœur ne sait ce qu'il lui reste à vivre,
Ni quel jour doit le rendre à jamais oublieux.
— Fol azur tout chauffé de soleil, je m'enivre
D'autant plus âprement des cieux voluptueux !

O cieux éblouissants, ô possesseurs prodigues
D'un flot tumultueux qui ne peut pas faiblir,
Ne romprez-vous jamais l'indiscernable digue
Qui sépare de moi votre irritant plaisir?

Hélas ! Mon Orient, mes étés, mes Espagnes,
Espace où j'ai partout voulu mettre les mains,
Habitantes des cieux, Pléiades ! je m'éloigne
De vos airs fraternels et pourtant inhumains !

Puisque je ne peux pas arracher à la nue
Cette dure beauté qui nourrit le désir
Sans le rassasier ! Puisque je m'exténue
A fasciner l'éther qu'on ne doit pas saisir,

Désespérons du ciel sur le sein l'un de l'autre,
Mon amour ! Laisse-moi retomber sur ton cœur,
Défions les transports de l'azur par le nôtre,
Opposons l'âme immense à l'univers moqueur.

La Nature a trompé ses flatteurs les plus tendres,
Jamais ses beaux jardins fleuris ne sont cléments
A deux corps inquiets que l'ardeur vient surprendre.
J'aime la pauvre chambre où rêvent deux amants.

Mais l'âpre volupté par qui l'être est exsangue
Hélas ! ne tarit pas notre désir ce soir,
Car rien, hormis la mort, ne laisse apercevoir
L'âme, ce fruit serré dans une double gangue
D'éphémère liesse et d'épais désespoir,

— Et j'aime mieux ton âme, ô donneur de caresses,
Dussé-je m'épuiser entre le pain et l'eau
Dans un cloître sans air, près d'une rude abbesse
Qui réglerait nos pas dans un étroit enclos,
Que l'indéfinissable et mortelle détresse
Qui suit le carnassier et langoureux sanglot !...

LE PRINTEMPS ÉTERNEL

Un vent tout neuf, hardi, qu'on ne vit pas hier,
Est né du dernier froid de l'hiver qui décline,
Le soir plus clair s'attarde un peu sur la colline,
Il semble qu'on accorde activement dans l'air

Un orchestre secret qui s'essaye et qui vibre ;
On ne sait pas où sont tous ces musiciens
Qui soudain, sous le ciel plus détendu, plus libre,
Excitent le réveil des printemps anciens.

Le branchage est partout pointu, prêt à se fendre,
On sent l'effort naissant des bourgeons secs encor.
Il semble qu'on entende un vague son de cor
Mais amolli, rêveur, qu'on peut à peine entendre...

Quel est donc ce complot qui se prépare, et doit
Triompher promptement, tant l'allégresse est sûre,
Et quel est ce dieu vif, affairé, dont les doigts
Font dans la sombre écorce une tiède cassure ?

Sur le bord d'un chemin un chevreuil fait le guet :
Son visage de grand papillon brun surveille
La préparation du printemps. Ses oreilles
Ont l'ample enroulement des feuilles du muguet.

Quelle est cette subite, invisible présence
Par quoi tout l'univers est de bonheur atteint,
Qui fait gonfler le sol, qui promet l'espérance,
Par qui le ciel rêveur est enfin moins lointain ?

Oui, ce ciel délicat, qui songe et semble grave,
Tant il doit commander un ordre universel,
Semble dire à chacun : « Je m'approche, sois brave,
« Écoute mon auguste et dangereux appel.

« Oui je descends sur toi, sur les bêtes, les plantes,
« J'exige ton accueil, je m'empare de vous,
« O monde ! Le chaos, comme une eau molle et lente
« Se retirait devant mes bondissants genoux !

« Je suis le dieu qui vaque aux choses éternelles,
« Le Printemps inlassable, et chaque fois plus doux,
« Car jamais le plaisir humain ne se rappelle
« Mon fringant tambourin et mes chantants remous;

« Je suis ce qu'on ne peut évoquer, tant ma grâce
« Est faite d'un secret que je porte avec moi.
« Je suis ce qui étonne, et l'inquiet espace
« S'emplit en frémissant du parfum de mes mois !

« Je suis, par mon habile et perfide mélange
« De mystique langueur et de désir formel,
« Le moment où la terre et les êtres échangent
« Le plaisir d'être fort, l'espoir d'être éternel !

« Lorsque tout t'apparaît décrépitude et cendre
« Je suis celui qui dit : « Non, tu ne mourras point,
« Ce que le temps abat ma main vient le reprendre,
« Si loin que va la Mort je vais toujours plus loin !

« Non, vous ne mourrez pas, âme et corps pleins de sève,
« C'est moi le fossoyeur, moi l'ami des charniers,
« Moi le terreux Printemps, qui baise et qui soulève
« Les os les plus obscurs et les plus dédaignés !

« Je répands tous les morts dans mon immense geste
« Qui couvre tout à coup l'univers de plaisir !
« Les épais océans, les rafales agrestes
« Balancent la durée éparse du désir... »

Voilà ce que proclame, en ce soir clair et tiède,
Le doux vent qui contient l'Éros aux pieds divins.
— Qu'il soit béni, le dieu ancestral et sans fin
Qui nous suit pas à pas et revient à notre aide,
Car, si ce n'est la mort, est-il d'autre remède
O race des humains ! à vos maux incessants,
Que ce fougueux oubli que verse dans le sang
L'incontestable Amour, à qui toute âme cède ?..

CERTES, VOUS FITES BIEN

Certes, vous fîtes bien, implacable Nature,
D'envoyer à ce corps qui ne cédait jamais,
L'essence délicate et rare des tortures,
Afin que l'univers exultant que j'aimais
D'un monstrueux amour idolâtre et servile
N'eût plus sur mon esprit son effrayant pouvoir,
— Plus oppressant que n'est la mer autour d'une île —
Et que je sois, à l'heure où commence mon soir,
Comme ces pèlerins étonnés et tranquilles
Qui ne s'arrêtent pas en traversant les villes,
Et semblent, dans leur vague et décisif ennui,
Fuir le destin fidèle et secret qui leur nuit...

MIDI

Voici le cri du coq, brouillard chantant qui jette
Sur le jour ébloui un halo de bonheur,
Je le connais aussi, oiseau fou de conquête,
Ce rauque acharnement à s'arracher le cœur !

Comme la mer montante, en sa grande espérance,
Tente de submerger l'univers dédaigneux,
Ta trépidante voix et mes rêveuses transes
Déchaîneront en vain leur appétit des cieux !

Nous ne pouvons nous taire ! Hélas il nous affame
Ce ciel tout argenté d'épineuse chaleur !
— Midi, fruit brasillant qu'on absorbe par l'âme,
O châtaigne d'azur qui lacérez le cœur !

LORSQUE JE SOUFFRE ENCOR...

Lorsque je souffre encor plus qu'à mon habitude
De ces maux accablants à travers quoi je vis,
Et que, ni les beaux cieux éventés, ni l'étude,
Ni mes regards toujours soulevés et ravis,
Ne peuvent rehausser mon esprit, asservi
Par la pusillanime et sombre inquiétude,
Je songe avec horreur à l'instant de ma mort,
A cet instant subit, étranger, sans espace,
Où contre un mur secret le faible corps se casse,
Déjà vidé d'amour, d'espoir et de remords...

— N'éviterai-je pas la hideuse amertume
De sentir, — quand la mort étrangle le mourant,
Le bâillonne, l'aveugle et le remplit de brume, —
Que ton être, qui fut ma force et ma coutume,
A mon esprit terni devient indifférent?

MINUIT

Minuit, heure où l'on dort, recevez mes louanges,
Tour d'ébène, miroir d'argent, rose des nuits,
Par qui l'âme vivante à la mort se mélange,
Vous qui bannissez l'heure et recouvrez l'ennui !

Tout le jour je m'effraie, ou m'irrite, ou m'étonne,
Le sort pour me combattre a d'infinis secrets,
Mais votre voix, alors, à mon côté chantonne :
« Sois sage, songe à moi, je viendrai, je serai,

« Je serai près de toi dans quelques couples d'heures,
« Ma force a des moyens contre ce qui te nuit,
« Ténébreux carnaval j'emplirai ta demeure,
« Je suis le pitoyable et le tendre Minuit.

« Noir comme l'Éthiopien qui servait Cléopâtre,
« Je serai ton esclave, et sur tes yeux scellés,
« Tandis qu'un peu de feu crépite encor dans l'âtre,
« J'épierai ton esprit inerte et consolé.

« Même les sûrs amants qui t'ont donné leur âme
« Et dont le chaud élan sur ton cœur s'imprimait
« Ont été moins que moi l'ami que tu réclames,
« N'ont pas tant contenté ton cœur qui les aimait,

« Plus que la passion ou que la paix rêveuse,
« Je donne le bonheur, moi le plus vieux des dieux,
« Mon autel sans éclat, toujours silencieux,
« Est sombre, ou bien fleuri d'une pâle veilleuse.

« Mais dans ce circonspect et profond paradis
« J'étreins entièrement le corps qui s'abandonne,
« Et la sévère enfant que ma main étourdit
« Garde la chasteté des morts et des madones.

« Parfois la volupté, comme un climat, s'étend
« Sur ton esprit charmé qui sent qu'on le protège,
« Et tu te réjouis dans tes beaux draps de neige
« D'être imprécise et pure avec un cœur content.

« Aussi je ne suis pas jaloux de tes journées,
« Que m'importe celui qui t'enlace et t'étreint?
« C'est moi qui nouerai seul à l'entour de tes reins
« Ma caresse fidèle et toujours ordonnée,
« A cette heure funèbre, et que toute âme craint,
« Où le corps immobile et froid comme l'airain
« A l'éternel Minuit livre sa destinée... »

COMTESSE DE NOAILLES

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

EN

SUISSE FRANÇAISE

Le mot si international de « propagande » sonne très latin. Il est même authentiquement latin de naissance. Et cependant, qui dit propagande par ces temps belliqueux dit presque à coup sûr propagande allemande, sans que besoin soit de préciser. C'est qu'en effet, les Allemands ont virtuellement acquis le monopole de cette industrie depuis qu'éclata la guerre ; ils l'ont créée, perfectionnée, et en ont fait un instrument militaire de premier ordre.

Sans doute nous aussi — Anglais, Français et surtout Belges — nous nous sommes depuis peu préoccupés assez sérieusement de croiser le fer avec les Allemands sur ce terrain où nous les avions longtemps laissés maîtres sans rivaux, mais il s'en faut que les armes soient égales.

Cet engin si moderne est en réalité un groupement d'engins divers. Il est cent manières de faire de la propagande. Il y a la propagande par le cinématographe : une entreprise cinématographique de propagande allemande s'est encore récemment constituée à Berlin parmi les grandes banques allemandes, avec un capital de 25 millions de marks.

Il y a la propagande par la musique : les grands orchestres

de Vienne, de Mannheim ou de Munich viennent périodiquement en Suisse, dirigés par un F. von Weingartner ou un Nikisch, afin de susciter les sympathies pro-allemandes en échange d'un peu de plaisir artistique. Plus Tchaïkowsky et Berlioz ont les honneurs du programme, plus la largeur d'idées allemande s'en trouve magnifiée.

Il y a aussi la propagande par la pomme de terre : chaque automne la presse suisse annonce incidemment que de nombreux wagons de tubercules brandebourgeois sont acheminés vers les vingt-deux cantons; peu importe que ces pommes de terre soient des stocks de rebut, bons tout au plus à donner au bétail. L'essentiel est que l'opinion croie que l'Allemagne est largement approvisionnée et que le blocus est illusoire.

Et la propagande par le charbon ! cette propagande avisée vend du charbon allemand aux seuls syndicats socialistes du Danemark qui se montrent prêts à pousser à la roue le char de la paix allemande ! Cette propagande tyrannique oblige tout acquéreur suisse de cinq tonnes de charbon westphalien à prêter une somme donnée au gouvernement allemand, et l'intéresse ainsi de gré ou de force au succès de l'entreprise pangermaniste !

Il faudrait encore mentionner la propagande par l'électricité, qui cherche à assujettir progressivement les exploitations suisses de houille blanche au trust allemand de l'électricité ; la propagande par les métaux — on connaît l'existence de ce puissant organisme *Metallum* qui absorbe en se jouant force entreprises métallurgiques suisses trop mollement défendues contre des forces alléchantes ; la propagande par le prêt à longue échéance (combien de maisons suisses, affectées par la guerre, n'ont-elles pas été sauvées d'un pas difficile par de l'argent allemand gracieusement et opportunément prêté?); la propagande par les agences de publicité (peu de Suisses se doutent que leur société *Publicitas* pourrait bien être moins suisse qu'ils ne le voudraient croire, ou associent avec elle les noms troublants de Haasenstein et Vogler).

Mais ces dernières variétés de propagande, pour politique que soit leur fin dernière, figureraient peut-être plus justement sous la rubrique « pénétration économique et financière ». Nous les négligerons donc pour ne retenir — le champ

est encore immense — que la propagande par l'imprimé ou par l'image.

Cette forme de propagande, que nous serions tentés d'appeler « noble » puisqu'elle prétend agir par la persuasion des esprits, fête de véritables orgies dans les cantons helvétiques proches de la France. Elle a ceci de particulier que le papier en est l'unique véhicule. Elle consiste tout entière en feuilles, revues, brochures ou livres distribués gratuitement à domicile et destinés à influencer la formation des opinions.

On la pourrait aussi dénommer « propagande par la poste », car c'est toujours le facteur qui l'apporte au destinataire. Gros volume, album ou frêle pamphlet, elle est toujours sagement affranchie, soigneusement enveloppée; l'adresse, proprement dactylographiée sur un menu rectangle de papier dentelé qui se colle sur l'enveloppe comme un timbre-poste, est rarement fautive. Parfois le pli porte à l'un de ses angles supérieurs, ostensiblement, en caractères gras, la mention exclamative : *Gratis !* afin d'allécher le destinataire par la perspective d'une lecture qui ne lui aura pas coûté un sol. Le timbre d'expédition varie; c'est le plus souvent Zurich, Berne ou Lausanne, mais ce peut être aussi Fribourg-en-Brisgau ou Stuttgart.

C'est cette littérature, non moins étrange qu'étrangère, que nous nous proposons de présenter le plus objectivement possible au public français.

***

Avant cependant d'aborder de front ces élucubrations guerrières, il convient de nous demander avec toute la précision souhaitable quel est le but que poursuit actuellement le service de propagande allemande à Berne et à Zurich, en dépensant l'argent et le papier sans compter et en mobilisant un personnel aussi considérable d'« auteurs » à tout écrire, de protes et de typos.

Ce but nous paraît être triple : tâcher de battre en brèche le moral des Français en attaquant celui de leurs cousins et amis d'au delà du Jura ; puis grandir dans l'esprit des confédérés l'Allemagne et ses alliés en diminuant la France et les

siens d'autant ; enfin s'acquérir des bonnes volontés ou à tout le moins désarmer les préventions hostiles en Suisse, avec l'arrière-pensée de renouer d'actives relations commerciales aussitôt la guerre terminée.

Le premier de ces buts semble avoir petit à petit relégué les autres au second plan. Il est nettement offensif et pourrait s'énoncer : la route de Paris passe par Genève, aussi vrai que pour les Autrichiens celle d'Udine a récemment passé par Zurich, dont la colonie italienne avait été au préalable savamment influencée et circonvenue par les agents impériaux.

Lausanne et les autres cités de la Suisse romande ont en effet des rapports constants avec notre pays. La colonie française est particulièrement importante à Genève et elle reste en contact suivi avec la mère-patrie. Les permissionnaires qui revenaient du front pour passer quelques jours en famille, au delà de la frontière, se comptaient par douzaines jusqu'au jour peu distant où l'autorité militaire prit des mesures restrictives. Imaginez l'un de ces permissionnaires retrouvant sa famille ou ses amis suisses ébranlés dans leur foi, découragés ou enclins au découragement : n'est-il pas à parier qu'il sera troublé dans son âme et conscience et qu'il repartira avec une ombre de doute, avec un soupçon d'abattement?

Ce sont maintenant les internés qui ont pris la succession des permissionnaires du front comme cible indirecte des attaques allemandes. C'est en bonne partie eux dont on fait le siège ; c'est encore à eux que sont en partie destinés, par des voies détournées, ces périodiques louches, ces journaux illustrés tendancieux dont le service gratuit est fait aux cafés de Vevey ou de Montreux. Ces blessés d'hier et ces malades d'aujourd'hui ne sont-ils pas rapatriables d'une semaine à l'autre, ne reçoivent-ils pas constamment la visite de membres de leurs familles et ne peuvent-ils pas se faire les véhicules inconscients de l'idée défaitiste?

De même, le protestantisme suisse n'entretient-il pas des rapports incessants avec le calvinisme français, avec les unions chrétiennes de Paris, et la citadelle romande du catholicisme, Fribourg, n'est-elle pas unie par des liens très anciens et plus fermes que jamais — échange de visites, de correspondance,

de publications — avec les instituts et séminaires catholiques de France?

Si le premier but que s'est assigné la propagande allemande ne peut être atteint que de proche en proche; par ricochet, et moyennant des détours longs et multiples, il est en revanche possible de tendre au second sans ambages ni intermédiaires. La neutralité de la Suisse la laisse largement accessible à toutes les publications étrangères. Une *Gazette des Ardennes*, mise à la boîte un matin à Fribourg-en-Brisgau, arrive le lendemain matin à la bibliothèque de l'Université de Neuchâtel, qui la reçoit sans formalité préalable, ni versement aucun. Un café d'Ouchy reçoit le jour même le supplément hebdomadaire du *Hamburger Fremdenblatt* intitulé *Welt im Bild* (*Le Monde Illustré*) qui est adressé de Berne à de nombreux établissements, — gratuitement, malgré la mention « 15 centimes le numéro », — dont les légendes sont rédigées en quatre langues — allemand, français, anglais, italien, — et où une vue de *la place Victor-Emanuel* (sic) *dans la ville reconquise* (sic) *d'Udine* s'abrite derrière une photographie infiniment neutre de *Poste suisse sur une montagne de la frontière dans les Grisons* [1].

Les brochures, plaquettes et pamphlets peuvent tomber dru dans les boîtes aux lettres sans qu'aucune censure s'interpose. Les plaidoyers en faveur de l'Allemagne peuvent se faire insolents et pressants, la campagne d'insinuations contre la France ou d'injurieuse pitié pour elle peut se développer à loisir, le cahier des doléances contre l'Entente impérialiste peut s'enfler démesurément; bref, en ce champ clos et neutre qu'est la Suisse, tout belligérant est libre de marcher à la conquête des esprits en vue de l'annexion des âmes. Hâtons-nous d'ajouter que s'évertuer à conquérir n'est nullement conquérir, et encore moins avoir conquis.

Le troisième but est du coup atteint par l'Allemagne si le second l'est : une Suisse romande convertie au germanisme serait une proie économique facile pour l'après-guerre et une étape tout indiquée sur la route commerciale qui mènerait derechef en France l'armée serrée et sournoise des produits allemands.

1. N° 144, 22 novembre 1917.

Il convient encore d'ajouter — la remarque a son importance — qu'une perpétuelle préoccupation défensive ne cesse de dominer ces buts en majeure partie offensifs ; laver l'Allemagne des reproches d'agression et de barbarie que les faits et l'histoire lancent implacablement contre elle depuis trois ans et demi ; ou, à défaut, escamoter la question des responsabilités en donnant tous les belligérants pour solidairement et indistinctement coupables.

Ces « buts de guerre » en miniature, tous subordonnés à la démonstration de l'innocence allemande, ne sont point dénués d'importance, et le jeu en vaut la chandelle. Aussi l'Allemagne s'est-elle attelée à cette besogne de suggestion psychologique et de pénétration intellectuelle dès les premiers jours d'août 1914 ; avec quelle méthode, avec quel esprit de suite, avec quel succès problématique, c'est ce que nous voudrions exposer.

I

LES ARGUMENTS

Le programme de persuasion à exécuter était assez simple, et les arguments susceptibles de convertir les Romands, à supposer que ces mécréants de la première heure voulussent bien se laisser convertir, aussi abondants que faciles à inventorier.

A dresser ce catalogue raisonné des « preuves » allemandes, on constate avec surprise qu'elles sont au premier chef... des tentatives de justification, des dénégations énergiques et courroucées. Cette propagande que nous avons vue agressive par son objet, est en réalité défensive par son essence, par son ton habituel, par tout le caractère de l'argumentation adoptée dès le début. L'idée de derrière la tête qui préside à la rédaction de ces innombrables tracts est celle-ci : « Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait attaqué, qu'elle ait eu des velléités de conquête. C'est elle au contraire qui a été victime d'une infâme agression. » Preuve en soient les pre-

mières publications de la propagande allemande et les plus somptueuses, celles qui ont peut-être été distribuées avec le plus de profusion. Ce ne sont que *Documents sur les origines de la guerre* [1] — triés sur le volet, cela va sans dire — luxueusement édités par « l'Office impérial des Affaires étrangères », ou encore *Documents belges, 1905-1914, Rapports adressés au Ministre des Affaires étrangères à Bruxelles par les Représentants de la Belgique à Berlin, Londres et Paris* [2]. Puis sont nées toute une série de publications sur le même thème, telles que *la Bataille des diplomates, recueil des documents décisifs publiés par les gouvernements allemand, austro-hongrois, anglais, français, et russe, serbe et belge, classés d'après leur ordre chronologique, analysés et commentés par Max Beer, docteur ès lettres* [3] — gros volume vendu six francs d'après les catalogues —, ou cette récente et toute mince plaquette, *Qui est responsable de la guerre* [4] ?

Et que dire des innombrables articles de l'officielle *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, écrits pour laver l'Allemagne de l'opprobre accusateur et reproduits ou résumés en français dans la foule des périodiques gratuits semés aux quatre vents de la Suisse française, *le Journal de la Guerre* [5], *la Guerre* [6], *la Paix* [7], *le Nouvelliste* [8], *l'Indépendance helvétique* [9], etc. ?

Sitôt que des « révélations » nouvelles viennent soi-disant corroborer la thèse allemande, vite, une brochure paraît, tel le pamphlet récent intitulé *Soukhomlinoff* [10], qui exploite, à grand

1. Grand in-4°, 70 pages, avec fac-similés des soi-disant conventions anglo-belges découvertes à Bruxelles par les Allemands.

2. Herausgegeben vom Auswärtigen Amt, Berlin, Ernst Siegfried Mittler u. Sohn, Königliche Hofbuchandlung. Sans date.

3. Paru chez Ferd. Wyss, Berne.

4. D'après les témoignages des ministres belges. Librairie nouvelle de Lausanne (Frankfurter), Lausanne, 1917.

5. Généralement expédié de Zurich ou Stuttgart. (Druck und Verlag von M. Berg).

6. Administration Ferd. Wyss, éditeur, Berne.

7. Journal politique, d'économie sociale et financière. Rédaction et administration. Berlin W. 9, Budapesterstrâsse, 14 et Zurich, Hornergasse, 12. Une édition italienne du même journal paraît sous le nom de *la Pace*.

8. Organe hebdomadaire paraissant à Genève.

9. Organe bi-hebdomadaire de la colonie allemande à Genève.

10. Ferd, Wyss, éditeur, Berne.

renfort d'arguties mensongères, les dépositions de l'ancien ministre de la Guerre russe au procès retentissant d'août 1917.

Mais ce n'est là qu'une moitié de la tâche ; il ne suffit pas de prouver que l'Allemagne est innocente. Comme la guerre n'est pas venue spontanément, la preuve ne peut être complète que si les vrais coupables sont démasqués. C'est à quoi s'emploient des multitudes d'auteurs salariés. Leur tactique est invariable : accuser successivement ou pêle-mêle les premiers adversaires de l'Allemagne et de son impériale alliée, c'est-à-dire la Serbie, la Belgique, la Russie, la France et l'Angleterre d'avoir été les vrais fauteurs du massacre international.

La division du travail ne perdant pas ses droits, on taille à chacun son morceau : l'un a pour mission de démontrer que les vrais coupables sont Napoléon III et Édouard VII, par delà MM. Delcassé et Poincaré [1]; tel autre insiste sur l'impardonnable légèreté avec laquelle la Belgique a violé sa propre neutralité au profit de l'Angleterre; un troisième étudie uniquement la « mégalomanie serbe » au cours des cinquante dernières années et conclut que « l'Autriche était en état de légitime défense » lorsqu'elle envoya son ultimatum le 23 juillet 1914 [2].

Si l'accusation cardinale lancée par l'univers contre l'Allemagne est d'avoir déchaîné la guerre de concert avec l'Autriche, il est d'autres imputations fort graves qui ont été formulées contre elle et qu'elle s'efforce de relever. Nous n'en citerons que deux : les atrocités allemandes en Belgique, en France et ailleurs, et les mauvais traitements subis par les prisonniers tombés aux mains de l'Allemagne. La réfutation allemande, régulièrement empreinte d'une patriotique indignation, ne varie guère dans ses modalités : elle consiste d'abord à nier les faits reprochés ; puis à démontrer que l'Allemagne a, au contraire, usé de procédés constamment nobles et humanitaires ; enfin, à accuser à son tour et à exhiber des

1. Bertourieux, *la Vérité*, Ferd. Wyss, éditeur, Berne, 1916.

2. *La Débâcle serbe*, par G. Bechirewsky. Ferd. Wyss, éditeur, Berne. L'agression serbe est flétrie dans nombre d'autres brochures. Signalons seulement la plus violente : *Die Schwarze Hand*, Verlag der Librairie nouvelle, Lausanne, 1917.

dossiers d'atrocités ou de mauvais traitements belges, français, anglais, russes, serbes.

Cette méthode est rigoureusement observée dans presque tous les ouvrages envoyés à titre gracieux aux diverses universités de la Suisse romande. La Belgique est jugée et exécutée sommairement dans une luxueuse publication éditée par le département des Affaires étrangères à Berlin, *la conduite contraire au droit des gens de la population belge dans sa lutte contre les troupes allemandes.* Cet ouvrage est imprimé sur papier glacé de grand format et comporte, outre les rapports des diverses commissions allemandes chargées d'enquêter sur les atrocités belges, une magnifique carte hors texte de la Belgique et un plan de Louvain, également hors texte, où les quartiers incendiés sont marqués de noir : il s'agit naturellement de montrer qu'une très petite partie de Louvain a seule brûlé. Ce dispendieux ouvrage a été envoyé en 1915 à nombre d'institutions suisses en quatre exemplaires, un français, un allemand, un anglais et un italien.

Les atrocités russes sont flétries dans une publication jumelle : *Atrocités commises par les troupes russes contre les civils allemands et les prisonniers de guerre allemands.*

Les accusations françaises sont assez maladroitement réfutées dans *le Professeur Bédier et les carnets de soldats allemands* [1], dans *German crimes* [2] ? et dans maint hymne chanté à la louange des camps de prisonniers en Allemagne [3], cependant que le traitement infligé par la France à ses P. G. est dénoncé comme indigne dans les récits médiocres et mal écrits de nombreux internés ou grands blessés allemands sortis de la geôle française [4].

L'Angleterre n'échappe naturellement pas aux mailles de

1. Ferd. Wyss, éditeur, Berne.

2. Par le docteur Max Kuttner, professeur à la Königliche Augusta Schule, Berlin.

3. Citons seulement *le Régime des prisonniers de guerre en Allemagne*, par Engelbert Krebs, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, et les trois séries de : *les Prisonniers de guerre en Allemagne, impressions d'un aumônier*, par le pasteur Ch. Correvon, publiées par les soins de la section étrangère de la Croix-Rouge de Francfort.

4. Par exemple, *Kriegsgefangen in Nordafrika*, aus dem Tagebuche des deutschen Gardegrenadiers Eduard von Rohden. Ein französischer Schmach Document d'ignominie française !) Hermann Montanus Verlag, Siegen, 1917.

ce fougueux réquisitoire contre l'Entente. Les avocats officiels de l'Allemagne semblent avoir surtout exploité contre la « perfide Albion » trois affaires démesurément grossies et dont ils ont voulu tirer des effets sensationnels : l'affaire Crompton [1], l'affaire du *Baralong* [2] et l'affaire des prisonniers du Cameroun [3].

En réalité, toutes ces accusations ne sont que des contre-accusations, destinées à faire oublier le corps du délit allemand. Quelle bonne foi y a-t-il à prétendre opposer le « cas » Crompton, cette soi-disant tentative de meurtre sur un officier allemand — bel et bien vivant puisqu'il a été depuis interné en Suisse et interviewé par un sien compatriote —, au « cas » de la Belgique, où le meurtre n'a pas été seulement tenté, mais systématiquement perpétré, sur des centaines de femmes et de non-combattants? L'Allemagne a simplement transposé dans le domaine de la polémique la maxime militaire bien connue : le meilleur moyen de se défendre est d'attaquer ; mais il n'en reste pas moins vrai que le service de propagande allemande est à l'origine un instrument de défense impériale. Nos ennemis le reconnaissent implicitement eux-mêmes : quand le docteur Müller-Meiningen, député au Reichstag, donne en sous-titre à son œuvre volumineuse sur *le Fiasco du droit des gens* : « *Eine Abwehr-und Anklageschrift gegen die Kriegsführung des Dreiverbands* », c'est-à-dire « livre de défense » d'abord, « d'accusation » ensuite, il fournit inconsciemment le plan-type du parfait manuel de propagande prussienne.

Plus tard, quand la guerre revêtit le caractère de longue durée que nous ne lui connaissons que trop, le propagandiste allemand est devenu l'apologiste attitré de l'Allemagne, le psalmiste qui chante religieusement les louanges de l'Empire.

1. *Der Mordversuch an Oberleutnant z. S. Crompton*. Leipzig, 1917, Verlag von S. Hirzel.

2. *Denkschrift der deutschen Regierung über die Ermordung der Besatzung eines deutschen Unterseeboots durch den Kommandanten des britischen Hilfskreuzers* Baralong.

3. *Le Martyre des missionnaires évangéliques à Cameroun*, 1914. Récits de témoins oculaires recueillis par le pasteur W. Stark, Berlin, Steglitz, 1915.

A l'en croire, l'Allemagne a toutes les vertus, et les pratique avec plus de ferveur que tout autre belligérant.

Sa première vertu est, il va sans dire, la Force. Cette force si pompeusement vantée est triple ; elle est d'abord économique et financière. La *Disconto Gesellschaft*, dans ses comptes rendus détaillés de la situation commerciale, industrielle et fiscale de l'Allemagne pendant la guerre [1], les neutres ultra-germanophiles dans leurs récits de voyages à travers l'Allemagne [2], les chanceliers de l'empire dans leurs discours au Reichstag, — ces résumés périodiquement optimistes de la situation économique et alimentaire de l'empire [3] se chargent d'inculquer aux neutres ce premier et ce grand postulat de l'invincibilité allemande.

Mais c'est la force militaire de l'Allemagne qui est le plus complaisamment portée aux nues. D'innombrables périodiques illustrés montrent au neutre blasé des piles d'obus prêts à être chargés sur camions, des 420 en action, des sous-marins au port, d'interminables convois de prisonniers russes ou italiens, de somptueux abris souterrains derrière le front allemand et toute la théorie depuis longtemps banale des photographies de guerre. Chiffres impresionnants, récits fatigants de victoires toujours décisives, lettres enflammées d'héroïques guerriers généralement reproduites d'après la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, et comme telles marquées au coin officiel, exploits de sous-marins ou de zeppelins, voilà de quoi remplir semaine après semaine, mois après mois, les colonnes trop hospitalières de pauvres magazines d'exportation.

Chose curieuse, ces innombrables odes à la force et à l'armée voisinent fréquemment avec de pacifiques homélies où il est

1. *La Vie économique allemande pendant la guerre*. Direction der Disconto-Gesellschaft, Berlin. Il en est aussi distribué une édition allemande. Des *Nachträge* (suppléments) paraissent à intervalles assez réguliers.

2. Par exemple Sven Hedin, *Un Peuple en armes*, 1915.

3. Sitôt un de ces discours prononcés, le *Kriegsausschuss der Deutschen Industrie* (Comité de guerre de l'industrie allemande) ou l'éditeur de la Cour impériale Georg Stilke (Berlin) le tirent à des milliers d'exemplaires en allemand et en français, et le font pleuvoir en véritables averses dans les boîtes aux lettres neutres. Ces discours sont ensuite groupés, publiés en volume et prennent le même chemin. (Voir par exemple *Sechs Kriegsreden des Reichskanzlers*. Verlag Reimer Hibbing, Berlin, 1916. Une splendide photographie de M. von Bethmann en grand uniforme se trouve en tête du livre.)

péremptoirement prouvé que le militarisme prussien est un mythe inventé de toutes pièces par l'Entente. Car les Allemands ont aussi au suprême degré cette autre vertu, complément de la force : la mansuétude, l'idyllique douceur, l'altruisme désintéressé. Quel acte de générosité presque téméraire que le rescrit impérial du 12 septembre 1917, ce « nouveau pas dans la voie de la réalisation d'un État polonais indépendant » ! Que sont touchantes ces photographies de soldats bavarois donnant la becquée à de petites Lilloises ! Écoutez plutôt cette Américaine attendrie accuser les Allemands de gâter les Belges :

La Belgique souffre-douleur? Le moment est venu de protester contre les perpétuelles jérémiades sur les « pauvres » Belges dénués de tout et contre les légendes regrettables qui circulent dans la presse. Je reviens d'un voyage de quinze jours à travers la Belgique, où il m'a été donné d'étudier de très près la situation de la population, celle des femmes belges, la besogne accomplie par le *Comité national de Secours* et l'*American Relief Committee*, l'aide charitable organisée par les femmes belges et la Croix-Rouge, elle-même assistée par des dames allemandes.

J'ai constaté que, grâce aux subventions et au travail fournis par le *Comité national*, soutenu par l'*American Relief Committee*, la population belge n'est pas seulement pourvue de tout le nécessaire, mais que de plus les nécessiteux belges n'ont jamais été mieux nourris, mieux vêtus, ni mieux pourvus que maintenant.

On se demande vraiment à quel résultat on aboutira en gâtant — je dis bien, en gâtant à ce point — tout un peuple et en le pourvoyant ainsi de tout le nécessaire [1].

Veut-on connaître d'autres vertus allemandes? Il suffit d'ouvrir un quelconque *Traité des vertus* ou un quelconque tract de propagande et de puiser au hasard. Contentons-nous de citer, comme particulièrement vantés par les professionnels de l'éloge, la piété [2], la loyauté (*die deutsche Treue*), la patience, et surtout le génie de l'organisation.

Comme les mœurs d'un peuple se reflètent dans sa constitution, il n'est point surprenant que l'empire possède aussi la

1. Ray Beveridge, *Meine lieben Barbaren*, Berlin, Georg Stilke, 1917, p. 151-152.

2. Un beau volume de 182 pages, écrit par un nommé Otto Herpel et intitulé *Die Frommigkeit der Deutschen Kriegslyrik* (*la Piété dans la poésie lyrique allemande pendant la guerre*) a été édité en 1915 à Giessen, chez Alfred Topelmann et envoyé gratuitement à la bibliothèque de l'Université de Neuchâtel.

constitution la plus parfaite de l'Europe. Elle est de toutes la plus démocratique. Sans doute elle l'est moins que l'anglaise ou la française, pour l'observateur superficiel qui s'en tient aux apparences. Mais à l'étudier de près, comme on constate qu'elle interprète fidèlement la volonté populaire ! Il en va de même du système fiscal, de la législation ouvrière [1], du régime des coopératives, qui sont, cela va sans dire, la quintessence de la vraie démocratie.

Voici donc l'Allemagne intégralement réhabilitée dans l'esprit de nos cousins romands et haut placée dans leur estime, voire même dans leur admiration. Nos doctes propagandistes ont-ils exécuté tout leur programme? Certes non. Pas davantage qu'un maître-verrier à qui le chapitre d'une église aurait commandé une psychomachie et qui n'aurait peint que les Vertus, oubliant de représenter l'autre parti belligérant, celui, nullement négligeable, des Vices. L'Allemagne et ses alliés blanchis, reste à noircir l'Angleterre et les siens. Nous n'avons assisté qu'à des contre-attaques locales. Il fallait tenter une attaque en masse sur tout le front intellectuel et la pousser à fond contre les principaux adversaires : l'Angleterre, la France, la Russie et, plus récemment, l'Amérique. Nous omettons l'Italie : elle a été relativement épargnée sur le champ de bataille de la Suisse romande ; nous plaçons l'Angleterre en tête des nations visées par la « septième arme » (*die siebende Waffe*, dit-on volontiers en Allemagne pour dénommer l'arme de la propagande), car c'est à l'Angleterre que pendant longtemps les plus rudes coups ont été assénés.

C'est un certain John L. Stoddard, de souche américaine, qui nous a apporté la synthèse des opérations anti-anglaises en Suisse dans les numéros de mai et de juin 1917 de la *Deutsche Revue*. Cet article, intitulé *Englands Niedergang* (*la Décadence de l'Angleterre*) et tiré à des milliers d'exemplaires, a été autorisé, ou plutôt recommandé pour l'exportation, par le XIIIe corps d'armée, comme en fait foi ce

1. On trouvera le panégyrique de cette législation dans une brochure qui a été envoyée à beaucoup d'ouvriers suisses : *la Protection ouvrière en Allemagne*, par Robert Schmidt, député au Reichstag, 1915 (Verlag der sozialistischen Monatshefte, Société d'éditions, à Berlin). L'opuscule est orné de 21 illustrations.

petit signe cabalistique qui se lit au bas de la couverture : A. g. XIII (*Armeekorps genehmigt XIII*). Largesse en a été faite à de fort nombreux Suisses français, le plus souvent dans la traduction française parue à Berne chez Wyss.

L'article commence par une assez pédante prophétie de la fin imminente de l'Angleterre, qui expiera ainsi ses innombrables crimes. A peu près toutes les colonies anglaises et tous les pays adjacents sont l'objet de la tendre sollicitude de ce fougueux Germano-Américain, champion des populations opprimées par la Grande-Bretagne. Les Anglais sont également accusés pêle-mêle d'avoir inventé les balles dum-dum et de les avoir utilisées en 1914, d'avoir déchaîné la guerre mondiale, d'avoir « livré leur race à la dégénérescence par l'abus de la boisson et la fureur sportive », d'avoir « asservi, maltraité et à moitié affamé la Grèce, la Suisse, le Portugal, la Hollande et la Suède », d'avoir un système d'éducation déplorable, d'exterminer toutes les loutres de leur île en leur faisant une chasse d'où le *fair play* est banni, d'user de cruautés physiques envers leurs propres enfants, d'être perfides et hypocrites. Voici enfin la conclusion de l'article :

> Une douzaine de peuples enchaînés par la tyrannie maritime de l'Angleterre aspirent à sa défaite... Les puissances centrales combattent pour amener cette défaite ; et nous espérons *que notre Dieu longanime la désire aussi* [1] et, pour punir l'Angleterre de ses siècles de crimes, va maintenant tendre à ses lèvres de vampire la coupe de son courroux, qui s'est lentement remplie au cours des ans, *afin qu'elle la vide jusqu'à la lie.*

Nous avons jugé à propos d'analyser ce pamphlet, car il semble être le canevas officiel sur lequel une nuée de sous-ordre ont eu mission de broder chacun son motif.

La rigueur du joug anglais en Irlande est dénoncée avec indignation et grand'pitié dans un tract à couverture verte, *The faith of an Irishman* [2], dans la revue *Irische Blätter* et dans nombre d'autres écrits.

La domination anglaise dans l'Inde est flétrie dans le fameux article de l'ex-pacifiste américain William Jennings

1. Passage souligné dans l'original.
2. By Christian F. Weiser, translated from the German by Georges Chatterton-Hill, Ph. d., Gotha, Friedrich Andreas Perthes, A. G.

Bryan, *British rule in India*, paru dans l'*India* du 20 juillet 1916 et distribué en Suisse avec prodigalité, en anglais, français, allemand, voire même en danois. Deux autres monographies consacrées à ce même sujet sont *la Domination anglaise aux Indes* [1] et une brochure en portugais qui doit certainement exister aussi en français et en allemand : *A Fidelidade da India para com a Inglaterra* [2].

Les griefs de l'Égypte contre l'Angleterre sont traités à part et à loisir dans une brochure compulsée par le docteur M. M. Rifat, président du Comité national égyptien [3]. Cette brochure, mise en circulation dans la Suisse romande, existe à notre connaissance en allemand, en français, en anglais et en portugais. Il est à la fois amusant et instructif de noter que l'édition portugaise a été imprimée... à Amsterdam en 1915.

Le crime contre la Perse et les Persans — « les nobles descendants des Achéménides » — est cloué au pilori avec tout autant d'acharnement haineux. Karl Curtius, l'éditeur berlinois bien connu pour son dévouement à l'œuvre d'évangélisation impériale parmi les neutres, n'a pas manqué de sortir de ses presses un réquisitoire vengeur contre ces récentes velléités d'oppression anglaise [4], et l'important organe qu'est promptement devenu le nouveau périodique *Der Neue Orient* est venu à la rescousse deux ans plus tard (1917) en lançant sur le marché des livres qui ne se paient ni ne se lisent, ses *Englische Dokumente zur Erdrosselung Persiens* (*l'Étranglement de la Perse, d'après des documents anglais*).

Les autres crimes britanniques à l'avenant !

On ne peut guère rêver une division du travail plus soignée ni plus complète.

Au demeurant, la propagande allemande obéissait à une idée directrice en prenant à partie l'Angleterre, surtout dans ses rapports avec l'Irlande et ses colonies. Elle espérait

1. Publié par le Parti National des Indes, Lausanne, 1916. L'édition allemande, également très répandue en Suisse romande, est intitulée *Indien unter der Britischen Faust* et a paru chez Carl Curtius à Berlin, en 1916. La couverture en est ornée d'une photographie représentant des squelettes d'Indous morts de faim.

2. Editàdo pelo Partido Nacional Indio. Sans indication de date ni d'éditeur.

3. *La Vérité sur l'Angleterre* : l'Égypte et la Belgique.

4. *Persien und der europäische Krieg*, 1915.

d'une part une insurrection générale en Irlande, de l'autre un gigantesque soulèvement musulman qui aurait éclaté à la fois en Égypte, dans le Darfour, à Zanzibar, aux Indes, en Perse, à Malacca. Ce complot intercontinental, ourdi par l'Islam à l'instigation et sous le haut patronage de l'Allemagne, aurait en même temps coûté à la France et à l'Italie leurs possessions africaines et à la Russie le Turkestan et ses autres territoires peuplés en majorité de musulmans.

Ce complot a été préparé dès le début de la guerre avec un soin méticuleux. On connaît les sollicitations suivies dont nos tirailleurs algériens et marocains prisonniers en Allemagne ont été l'objet de la part de leurs « amis » prussiens. Ce que l'on sait moins, c'est que cette pression de tous les instants qui s'exerce sur eux en captivité ne se relâche même pas lorsqu'ils réussissent à se faire interner en Suisse. Les limiers de la propagande allemande les suivent jusque dans les pensions de Leysin ou de Montreux et leur font adresser de Zurich, tout comme aux universités suisses, force brochures et albums avec texte arabes ou français. Nous avons sous les yeux l'un de ces pamphlets, qui est d'ailleurs la première publication officielle éditée par le *Comité pour l'indépendance de la Tunisie et de l'Algérie*. Imprimé à Berlin, il est rédigé par le Scheik Saleh Scherif, ancien membre de l'université Seituna à Tunis, et par le Scheik Ismaïl Sefaihi, ancien cadi de Tunis. Il a pour titre *la Tunisie et l'Algérie, Protestation contre la tyrannie française.*

Véritable hantise que ce rêve prodigieux d'une guerre sainte universelle ! On comprend fort bien pourquoi le cerveau allemand ne l'a pas encore complètement secoué à l'heure qu'il est, malgré son fol utopisme : c'est que, s'il venait à se réaliser, il entraînerait à peu de frais pour l'Allemagne, l'affaiblissement certain et durable de ses principaux ennemis européens, Angleterre, France, Italie, Russie — et ouvrirait toutes grandes aux alliés du Sultan les portes du « Nouvel Orient », c'est-à-dire de l'Afrique et de l'Asie entières !

***

La carte panislamique, nous l'avons vu, est joué par l'Allemagne contre toute l'Entente, mais elle est par la force des

choses surtout dirigée contre l'Angleterre. La carte « recrutement indigène » est en revanche jouée surtout contre la France, ainsi qu'en fait foi le dépit tant de fois exprimé contre les *farbige Franzosen* (Français de couleur). Les Allemands sont indignés comme au premier jour de ce que nous ayons amené sur les champs de bataille européens nos Marocains et nos Sénégalais et ils s'évertuent depuis trois ans et demi à nous représenter aux yeux des neutres comme des dignes émules de nos noirs féroces, comme des traîtres à la civilisation qui ont criminellement et irrémédiablement compromis le prestige des blancs en Afrique. Les coups de boutoir sont incessants et les insinuations perverses. Parle-t-on à la Chambre de reprendre le recrutement noir dans l'Ouest africain? Aussitôt Frans Masereel, caricaturiste médiocre d'une feuille genevoise plus que suspecte[1], campe en première page un affreux administrateur colonial, évidemment français, qui, une énorme matraque en main, inculque à un groupe de noirs nus et hébétés : « C'est pour le Droit et la Civilisation ! »

Néanmoins, dans l'ensemble, nous sommes beaucoup moins maltraités que les Anglais. On se contente le plus souvent d'avoir pitié de nous, pauvres benêts qui tirons les marrons du feu pour nos alliés; nous met en garde contre notre démocratie, qui est en réalité la pire des autocraties; contre notre censure, qui est féroce comparée à la censure allemande, et indigne de nous; contre notre président de la République qui aspire à la dictature.

Nous ne sommes attaqués vraiment à fond que dans notre foi en la victoire, dans notre haine de la paix par la défaite, dont on fait des gorges chaudes, et dans notre foi en l'Alsace et la Lorraine, dont on s'efforce de montrer aux Suisses le caractère *urdeutsch* (archi-allemand), en les représentant comme germaniques par le cœur, la langue, la race et l'intérêt bien entendu.

De ces deux assauts menés sur sol suisse avec un acharnement égal et continuellement renouvelés, le premier, l'assaut « défaitiste » est déjà connu en France, et pour cause. Il était dirigé l'an passé par le fameux journal *Paris-Genève*, qui

1. *La Feuille*, jeudi 10 janvier 1918. La composition est intitulée *le Massacre des Innocents*.

ne tarda pas à être démasqué comme un authentique « Berlin-Genève » et dont la publication fut interdite par le Conseil fédéral en automne 1917 à la suite d'une campagne assez louche contre l'attaché militaire français à Berne. Il l'est maintenant par un quotidien, *la Feuille*, et une revue hebdomadaire, *la Nation* [1], qui ont ostensiblement partie liée, et se donnent pour plus suisses que Guillaume Tell, mais dont les attaches allemandes ne sont niées par personne, sauf par la rédaction des deux organes en cause et par l'*Allgemeiner Pressdienst* (A. P.), agence d'information allemande fort active en Suisse. Inutile même de se demander qui sont les bailleurs de fonds. Un petit fait est déjà révélateur : le lendemain du jour où *Paris-Genève* cessait de paraître, les murs de Berne et de Genève se tapissaient d'affiches recommandant à tous la lecture de *la Feuille*, organe suisse de propagande suisse pour la Suisse. N'était-ce pas là une étrange coïncidence? Il suffit au surplus de s'abonner gratuitement pour quinze jours à l'une et à l'autre « feuille » — à supposer qu'on n'en ait pas reçu de spécimens avant de les avoir demandés — pour être éclairé sur les tendances de la rédaction, en partie commune aux deux organes. Le fait de cet abonnement à titre gracieux, par nos temps de pénurie générale de papier, est déjà assez éloquent. Éloquent aussi le bas prix de *la Feuille*, qui seul de tous les journaux de la Suisse romande se vend cinq centimes le numéro et peut vivre sans accueillir aucune annonce. Les massives caricatures de Franz Masereel, terriblement sévères pour la France et curieusement indulgentes envers l'Allemagne, sont un nouvel indice. D'ailleurs veut-on un ou deux exemples entre mille ?

Nous lisons à la première page de *la Nation* du 6-12 janvier 1918, sous la plume de M. Rambert :

> *La presse suisse devrait avant tout* faire de la propagande pour les idées suisses, c'est-à-dire : s'abstenir de prendre parti dans une querelle dont les causes ne peuvent pas être établies actuellement avec toute l'impartialité désirable et travailler à la réconciliation et à l'union des nations sur la base de notre idéal helvétique.

1. Tous deux paraissent à Genève.

Beaucoup de gens, et notamment tous les Allemands que nous avons rencontrés en captivité, estiment que c'est là faire de la propagande pour les idées *allemandes*.

Voici comment, à la même page, le même auteur, dans un article sur *le Droit des peuples de disposer d'eux-mêmes*, conçoit l'application de ce droit à l'Alsace-Lorraine :

> Des neutres sont parfaitement fondés à soutenir, semble-t-il, sans être pour cela considérés comme des ennemis de la France, que ces provinces ayant été arrachées à la France par la violence devraient équitablement lui être restituées, mais qu'étant données les circonstances fortuites qui en ont fait la source à laquelle doit s'approvisionner en grande partie l'industrie allemande, elles pourront être rattachées au système fédératif allemand sous la condition d'une juste compensation et de l'octroi d'une pleine indépendance en tant qu'État confédéré.

De là à soutenir que le rattachement du bassin de Briey à l'Allemagne serait une application immédiate du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il n'y a évidemment qu'un pas.

Parcourons maintenant *la Nation* du 13-19 janvier 1918 ; nous y lirons à la page 7, dans un article signé par Bernard Guillemin, cette belle assertion, tempérée par le renanisme « il semble », qui ne fera prendre le change à personne :

> Il semble que le pangermanisme ait été une menace moindre, au début de la guerre, que ne le sont, à cette heure, l'impérialisme anglais et surtout les ambitions imprévisibles de l'Amérique.

Mais n'insistons pas. Que *la Feuille* et *la Nation* soient directement ou non sous le contrôle allemand, il est un fait certain : elles combattent pour l'Allemagne par cela seul qu'elles déguisent de dangereuses idées allemandes en idées humanitaires, en idées neutres, en idées helvétiques. Ce déguisement, convenons-en, est fort habile. Cet insinuant appel fait depuis un an au pacifisme, à l'antimilitarisme qui peuvent sommeiller en chaque cœur suisse et en chaque cœur français est de beaucoup la forme la plus périlleuse de la propagande allemande. C'est, nous le verrons, de ce côté que nos ennemis ont à enregistrer le seul succès partiel que leur ait peut-être valu leur prosélytisme inlassable en Suisse française.

La seconde des grandes campagnes organisées contre la France a pour objet de convaincre les Suisses que nous n'avons aucun titre sérieux à faire valoir sur l'Alsace-Lorraine. Elle se distingue par l'extraordinaire naïveté, par la pauvreté incroyable de l'argumentation. En voici l'armature : les neuf dixièmes des Alsaciens-Lorrains (parfois seulement les quatre-vingt-sept centièmes) sont allemands. L'Allemagne, dont la générosité et l'esprit chevaleresque ne connaissent pas de bornes, a depuis longtemps octroyé à l'Alsace-Lorraine une constitution d'un libéralisme sans pareil. L'Alsace-Lorraine, depuis qu'elle a eu la bonne fortune de devenir Terre d'Empire, jouit d'une prospérité qu'elle n'a jamais connue précédemment [1].

L'Office de propagande allemande n'a oublié qu'une chose : la Suisse est fort près de l'Alsace, du moins elle l'était avant la guerre, et les Alsaciens se sont eux-mêmes chargés de convaincre leurs voisins confédérés, au temps lointain où régnait la paix, qu'ils aiment la France et ont toujours abhorré la Prusse et les Prussiens. Depuis 1914 des milliers d'Alsaciens réfugiés en Suisse et quelques Suisses alsacianisés ont continué à documenter leurs hôtes, soit de vive voix, soit par des articles de revue, et ils ont même fondé à Berne un excellent organe d'information alsacienne rédigé en français et en allemand remarquable par son sérieux, sa mesure et sa pondération, le *Bulletin d'Alsace-Lorraine*. Depuis peu, en raison des restrictions apportées par le Conseil fédéral à la publication des nouveaux périodiques, le *Bulletin* s'imprime à Annemasse et porte le titre de *Elsass-Lothringische Zeitfragen* (*Questions d'Alsace-Lorraine*), mais il demeure l'organe des Alsaciens-Lorrains résidant en Suisse. Or, toutes les brochures de toutes les Allemagnes ne valent pas, aux yeux des Suisses romands, le témoignage oral ou écrit d'un seul Alsacien d'Alsace.

***

Nous avons vu les Allemands exhiber et jouer l'une après l'autre toutes les cartes qu'ils croyaient maîtresses. Suivons-

1. Telle est par exemple la substance de la brochure *Elsass-Lothringen unter Deutschen Herrschaft*, parue chez Ernst Finck à Bâle, en 1917.

les un instant dans leurs efforts pour brouiller celles du parti adverse, c'est-à-dire pour susciter la méfiance et les dissentiments parmi leurs adversaires, du moins dans les imaginations neutres.

La collaboration la plus intime qui ait pu être obtenue entre deux nations de l'Entente depuis le commencement de la guerre est sans contredit la collaboration franco-anglaise. Aussi sont-ce ces deux blocs, presque soudés en un seul, que les Allemands se sont appliqués dès l'abord, et avec le plus d'industrie, à dessouder.

La thèse allemande est connue. On la pourrait dire d'une infinie candeur si elle n'était aussi infiniment machiavélique. Elle conclut de l'inimitié ancienne et longtemps héréditaire entre France et Angleterre à la nécessité fatale d'une inimitié toute pareille entre Français et Anglais de la Grande Guerre. Sans remonter jusqu'aux temps reculés où le globe terrestre incandescent commençait à se refroidir, comme le fameux professeur Moritz Canter dans l'introduction de ses *Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik* (*Cours sur l'histoire des mathématiques*) [1], les historiens-propagandistes improvisés des rapports franco-britanniques à travers les âges furettent volontiers jusque dans les chroniques du XIe siècle et comme entrée en matière invitent discrètement les Anglo-Saxons à prendre leur revanche de la bataille d'Hastings (1066)[2].

L'épisode de Fontenoy, « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », sert naturellement de texte au sermon dont les Français sont obligeamment régalés et que voici en trois points : « Français vous êtes de braves gens, mais quels sots ingénus vous faites ! Ne vous apercevez-vous donc pas que ces perfides et hypocrites Anglais s'apprêtent à vous accommoder à leur sauce ? Croyez-m'en, jamais vous ne reverrez Calais ni Boulogne, le Havre ni Cherbourg... à moins que vous ne fassiez au plus vite la paix avec nous. »

C'est l'immémorial principe *divide et impera*, maladroitement et infructueusement appliqué aux nations occidentales,

1. Éditions Teubner, Leipzig.
2. *Vérités historiques*, d'après des documents historiques français, par un neutre, 1916.

qui préside à toute cette variété de propagande. Il semble en revanche qu'il ait été appliqué avec un succès complet en Russie et contre la Russie. On n'a pas encore sérieusement étudié, semble-t-il, le rôle joué par la propagande allemande dans la genèse du mouvement séparatiste qui triomphe en ce moment d'une extrémité à l'autre de l'ancien empire tsariste et annule tout danger russe pour l'Allemagne. Quelques brochures allemandes égarées avec intention dans des boîtes aux lettres helvétiques, sont en tout cas bien instructives à cet égard : des articles détachés de la très germanophile *Revue Ukranienne* et remontant à 1916 dressent, avec quelle âpreté ! les Ukrainiens contre la Pologne et le Panpolonisme. Voici comme l'un d'eux caractérise la conception polonaise de la liberté :

> La liberté polonaise, c'est la liberté de dominer les autres peuples — Ukrainiens, Russiens-blancs, Lithuaniens — pour les opprimer [1].

Il n'est pas jusqu'aux Turco-Tatares, Kirghiz et Tatares de Crimée dont les aspirations autonomistes et anti-orthodoxes n'aient pas été surexcitées et entretenues par les Allemands. Une brochure sans indication de date ni nom d'éditeur, écrite par un certain Aktschura Oglu Jussuf, et intitulée *Die gegenwärtige Lage der Mahommedanischen Turko-Tataren Russlands und ihrer Bestrebungen* condamne en termes véhéments les méfaits de l'oppression russe et, célébrant la douceur des mœurs de ces nomades, leur magnifique essor intellectuel, littéraire, etc., dans la seconde partie du XIXe siècle, conclut à leur droit imprescriptible de former une grande nation moderne entièrement indépendante !

Tels sont les arguments le plus communément mis en avant par la propagande allemande pour disculper l'Allemagne et desservir l'Entente dans l'esprit des Suisses romands. Défensifs à l'origine, ils ont petit à petit évolué dans un sens offensif. Dirigés contre une coalition de peuples divers, ils s'efforcent tout naturellement de brouiller les différents États entre eux, tel État avec ses colonies, telle province d'un État avec

1. *Comment les Polonais comprennent leur liberté*, par Michel Lozynsky, Lausanne, 1916, p. 8.

telle autre province. Dans la mesure où la venimeuse *Gazette des Ardennes* circule en Suisse — et l'on prend grand soin de l'y distribuer — on peut même affirmer ceci : les Allemands voudraient faire admettre aux Suisses que les Français de France envahie suspectent et raillent leurs frères de l'autre côté des tranchées, leurs frères de l' « autre France ». Monstrueux mensonge qui couronne dignement l'édifice de demi-vérités et de francs mensonges dont nous avons examiné les principaux moellons. S'il y avait en effet *deux* France, la jeunesse romande aurait le droit de douter de *la* France et la propagande allemande aurait atteint l'un de ses principaux objectifs sur le versant oriental du Jura.

(La fin prochainement.)

FRANCK L. SCHŒLL

LES SŒURS POINSOT

ET

M. ALBERT

I

Émilie et Louise Poinsot habitaient, depuis cinq ans déjà, un petit logement situé au sixième étage d'une grande maison, à Passy. Elles étaient honorablement connues dans leur quartier. Leur concierge, madame Lebeau, qui pourtant avait l'esprit critique, disait en parlant d'elles :

— Ce sont de bien honnêtes demoiselles ; elles vivent là-haut comme deux pieds dans la même pantoufle.

On les voyait passer régulièrement aux mêmes heures, chacune ayant ses occupations.

Mademoiselle Louise descendait d'abord. Employée chez Kodak, elle devait être place Vendôme avant l'ouverture du magasin. Elle marchait vite, à pas étriqués. Sa toilette était toujours simple ; elle ne sortait jamais sans gants et sans voilette. Petite, ni bien, ni mal faite, terne, honnête, elle semblait toujours pressée, bien qu'elle fût toujours en avance.

Émilie descendait quelque temps après, ses fonctions de dactylographe dans une maison de papier à cigarettes lui

laissant un peu plus de loisir. Elle était plus grande que sa sœur, et mieux faite, avec quelque chose de moins ordonné dans toute sa personne. Sa jaquette n'était pas toujours boutonnée ; son chapeau semblait souvent mis un peu à la diable ; elle sortait parfois sans voilette, et, généralement, elle avait le cou nu.

Entr'ouvrant la porte de la loge, elle déposait sa clef sur le coin du buffet :

— Madame Lebeau, je vous mets la clef là.

Et une voix sortant d'un réduit dans un coin de la loge répondait :

— Ne craignez rien, mademoiselle, je vais la soigner.

La maison était au fond d'une impasse où les moindres gestes de chacun étaient épiés et commentés. Mais les regards qui suivaient les demoiselles Poinsot n'étaient, par extraordinaire, nullement malveillants. D'abord, madame Lebeau couvrait les deux sœurs de sa sympathie, et, surtout, depuis cinq ans, on n'avait rien pu découvrir ni même imaginer de suspect sur leur compte. Elles recevaient peu de lettres et presque pas de visites ; elles ne sortaient jamais, en dehors de leurs occupations. En les voyant passer, on ne se disait pas : « Tiens, mademoiselle Poinsot ! Où peut-elle bien aller? » mais simplement : « Comment ! Déjà mademoiselle Poinsot ! Je suis donc en retard aujourd'hui !... »

Quand elles rentraient le soir, leur journée de travail terminée, elles montaient allègrement leurs six étages, heureuses de se retrouver chez elles, ensemble, de s'asseoir devant la fenêtre de leur chambre, qui dominait tant de toits, et de se laisser vivre comme si ces quelques heures devaient se prolonger indéfiniment. Elles avaient perdu leur père depuis cinq ans. (Louise avait alors vingt-six ans, et Émilie, vingt-cinq.) Il ne leur restait que quelques cousins, du côté de Poitiers, vagues parents dont elles avaient entendu parler, mais qu'elles n'avaient jamais vus, pas même à l'enterrement de leur père.

C'est seulement avec quelques collègues de bureau de M. Poinsot et avec quelques voisins qu'elles avaient suivi le corbillard, entendant murmurer autour d'elles :

— Ces pauvres demoiselles ! Que vont-elles devenir?... Heureusement qu'elles ont leur métier... C'est bien triste tout de même à leur âge.

Elles avaient surpris quelques regards de sympathie. On leur avait dit :

— Vous viendrez nous voir...

— Si vous êtes dans l'embarras, pensez à nous...

Puis, ces sympathies elles-mêmes s'étaient évaporées, et les demoiselles Poinsot étaient restées seules. Seules pour déménager, seules pour s'occuper de tous les détails matériels, seules pour organiser leur nouvelle existence, seules pour tout.

Personne n'avait songé, malgré leur âge, que la vie qu'elles allaient mener ensemble pouvait n'être que provisoire. Elles n'étaient cependant pas laides. Louise avait bien l'aspect un peu terne et déjà l'air vieille fille malgré ses vingt-six ans. A quoi cela tenait-il? Était-ce à son teint un peu brouillé, à ses cheveux dépourvus de vie, à ses yeux d'une couleur indécise? Était-ce à cause de cette minutie sans grâce qui caractérisait sa toilette?

Quant à Émilie, dont toute la personne avait plus de souplesse et de laisser-aller, le pince-nez qu'elle portait, étant très myope, n'indiquait-il pas des prétentions intellectuelles, quelque chose d'un peu bas-bleu? Au surplus, des taches de rousseur, et des dents mal plantées, d'allure dégingandée, déparaient l'expression ouverte de son visage.

Elles avaient choisi ce logement, au fond de ce quartier tranquille, entassant tout ce qu'elles avaient pu sauver du mobilier paternel dans deux pièces dont l'une servait de chambre à coucher : dans la journée, les deux lits-cages une fois repliés, on avait la place de circuler entre la fenêtre, la table de toilette et la cheminée chargée de bibelots et de photographies. Il y avait encore deux chaises, un fauteuil et, dans un coin, une commode en palissandre dont chacune des deux sœurs possédait deux tiroirs.

La seconde pièce leur servait de salon et de salle à manger à la fois, car la cuisine était trop petite pour contenir une table qui leur eût permis d'y prendre leur repas. Elles dînaient sur une table volante qu'elles mettaient tantôt devant la

cheminée quand elles y faisaient un peu de feu, tantôt devant la fenêtre, pour respirer. — Et tout autour de la pièce les meubles s'alignaient, disposés non pas suivant une esthétique savante, mais d'après leurs dimensions. S'était-il trouvé un espace entre le piano et le bureau de M. Poinsot? Vite, on y avait glissé une chaise. Un coin libre entre le canapé et la fenêtre? On y avait mis une table et, sur cette table, un cache-pot et encore des photographies...

Elles aimaient cet intérieur dont chaque meuble leur rappelait déjà de si anciens souvenirs : peu portées à faire des projets d'avenir, elles se complaisaient à rappeler le passé :

— Tu te souviens, quand nous avons été à Compiègne?

— Te rappelles-tu quand vous m'avez perdue, et que papa était si inquiet craignant que je sois tombée à l'eau?

Et elles bavardaient, et elles riaient, comme ceux qui n'attendent plus rien de la vie et qui peuvent se contenter du présent.

Chacune avait, dans le petit logement, ses fonctions, ses attributions, ses habitudes ; chacune avait creusé son nid. Comme elles avaient chacune leur lit, elles avaient leurs fauteuils respectifs, leur place à table, — et tout se passait sans heurt, sans choc, sans disputes, comme si cela avait toujours été et devait toujours durer.

L'été, pourtant, quand de leur fenêtre elles écoutaient les cris joyeux des enfants qui jouaient dans la rue, quand elles voyaient un jeune ménage dont la tendresse imprégnait tous les gestes, quand elles apprenaient quelque mariage parmi les voisins ou parmi leurs compagnes de travail, elles se sentaient tristes, un peu angoissées.

C'était une impression physique contre laquelle elles se raidissaient.

« Ne sommes-nous pas bien ensemble? se disaient-elles. »

Et chacune s'égayait pour ne pas laisser deviner ce qui manquait à son bonheur. Elles avaient honte de ces faiblesses, elles considéraient comme des lâchetés ces attendrissements sur elles-mêmes.

« Ne sommes-nous pas bien ensemble?... »

. . . . . .

Un soir, en rentrant, Louise remarqua :

— Monsieur Albert doit être malade ; il n'est pas sorti ce matin, et, ce soir, on ne l'entend pas.

— C'est vrai, — répondit Émilie, — j'y ai déjà pensé.

Albert Brault était leur voisin. Il occupait un logement analogue au leur, tout à côté d'elles. Les cloisons étant très minces, elles l'entendaient aller et venir dans sa chambre. C'était lui, le matin, qui leur indiquait l'heure. Quand elles se réveillaient encore engourdies et ensommeillées, avant de jeter les yeux sur une montre, elles prêtaient l'oreille.

— Oui, monsieur Albert est levé. Allons ! debout ! du courage.

Elle l'avaient rencontré souvent dans l'escalier, quand il revenait de l'imprimerie où il travaillait, et quand il s'y rendait.

Montant ou descendant toujours par deux ou trois marches à la fois, il rattrapait l'une des deux sœurs, et celle-ci se rangeait immédiatement contre le mur.

Il soulevait légèrement son chapeau, et reprenait son élan, frôlant, sans la regarder, la jeune fille dans l'escalier étroit et sombre.

Quant à elle, elle gardait quelque temps sur les lèvres, après que son voisin avait disparu, le sourire aimable avec lequel elle avait répondu :

— Faites, monsieur !

Leurs relations se seraient sans doute bornées là, sans une difficulté qui survint.

Ne voulant pas livrer son lait à domicile par demi-litre, la laitière allait cesser d'en apporter tous les matins aux demoiselles Poinsot et à Albert Brault, quand la concierge eut l'idée de proposer à ses locataires un arrangement : un litre pour les trois, et ils partageraient. Ils acceptèrent, et cela créa un lien entre eux. Ces demoiselles se servaient et laissaient à leur voisin sa part. C'était pour elles un grand problème. Souvent elles restaient perplexes devant la bouteille.

— Crois-tu qu'il en a assez?

Par scrupule, elles lui en donnaient toujours un peu plus.

Il ne manquait pas de le remarquer, et de dire quand ils se rencontraient :

— J'en ai plus que ma part. C'est injuste ! Je vais faire une réclamation.

Il riait tandis que ces demoiselles s'écriaient :

— Mais non ! mais non ! C'est plutôt le contraire.

En somme, cette entente les avait considérablement rapprochés.

Le lendemain du jour où elles avaient remarqué que leur voisin n'était pas sorti, elles eurent beau prêter l'oreille tout en s'habillant, elles ne l'entendirent pas marcher.

— C'est drôle, — dit Louise, — il est pourtant là : il vient de tousser.

— Oui, — reprit Émilie, — il a sûrement quelque chose.

Louise, qui rèpliait son lit-cage, s'arrêta et dit :

— Ça doit être bien triste, pour un homme, de vivre comme ça, tout seul.

— Oui, — fit Émilie qui, la tête un peu penchée, le corps de travers, se brossait les cheveux. — Mais pour une femme aussi, tu sais, — ajouta-t-elle.

Louise restait songeuse.

— C'est vrai ; mais, pour une femme, malgré tout, ce n'est pas la même chose.

Quand Louise, son chapeau sur la tête, eut ouvert la porte pour s'en aller, elle appela sa sœur :

— Émilie !

— Quoi donc?

— Il n'a pas pris son lait...

— Ah ! — fit Émilie, qui vint sur le palier.

La bouteille à moitié pleine, qu'elles avaient posée là contre le mur, restait abandonnée.

Louise eut un haussement d'épaule impuissant.

— Allons ! Au revoir ! A ce soir !

Et elle partit tout de même.

C'est de ce moment qu'Émilie profitait généralement pour achever de mettre tout en ordre ; mais ce jour-là, perplexe, inquiète, elle resta debout au milieu de la pièce, une fois la porte refermée.

Une idée lui était venue, une idée qu'elle avait d'abord repoussée comme ridicule, mais qui, maintenant qu'elle était seule, lui semblait plus naturelle.

Elle voulait frapper à la porte de leur voisin, lui demander s'il n'avait besoin de rien, et lui offrir de faire chauffer son lait.

Elle se répétait à elle-même combien cette démarche était naturelle. Louise n'avait-elle pas raison? Comment un homme seul peut-il se débrouiller, surtout malade? Peut-être était-il même très malade ! Et s'il voulait voir un médecin...

Toutes ces raisons lui semblaient excellentes. Cependant, en présence de sa sœur, elle n'aurait jamais osé... Mais elle n'avait pas le temps de trop réfléchir... Elle se décida brusquement, et, le cœur un peu battant, elle frappa à la porte de son voisin.

— Qui est là?

— Moi ! Mademoiselle Poinsot : mademoiselle Émilie... Mais, — ajouta-t-elle très vite, — je ne veux pas entrer... (Et elle rougit extrêmement.) Je voulais seulement vous demander si vous êtes souffrant, et si vous n'avez besoin de rien.

Elle pencha la tête, l'oreille contre la fente de la porte, les yeux sur la bouteille.

— Merci, mademoiselle, vous êtes bien aimable, — répondit la voix enrouée d'Albert, — j'ai dû prendre froid ; mais je crois que ça ne sera rien : demain, il n'y paraîtra plus.

— Voulez-vous que je vous fasse chauffer votre lait? J'en ai pour une minute.

— Ça n'est pas de refus, si ça ne vous dérange pas. Je suis tout courbaturé.

Émilie n'attendit pas la fin, car elle s'était déjà emparée de la bouteille qu'elle emportait avec une émotion joyeuse.

Quand elle revint, une casserole dans une main et une tasse dans l'autre, la porte de son voisin était entr'ouverte, et il lui cria :

— Vous pouvez entrer !

Elle n'avait pas songé à cela, et son cœur cessa de battre : elle comptait poser le tout sur le palier et prier Albert de remettre la vaisselle dehors quand il en aurait fini. Mais elle comprit qu'elle ne pouvait pas refuser, et, un peu tremblante, elle poussa la porte.

Albert Brault était couché, dans une chambre en désordre, pas aérée. Émilie ne voulait rien voir. Ses yeux fuyaient tout.

— Un homme dans un lit, ça n'est jamais qu'un homme dans un lit, — lui dit-il pour la mettre à l'aise. — Je crois que ça va me faire du bien de prendre quelque chose de chaud.

— Je vous ai mis un peu de rhum, — articula Émilie, obligée, pour donner la tasse au jeune homme, de jeter les yeux sur lui.

— Ah ! ça, c'est une riche idée !...

Et il se mit à boire.

Elle attendait debout, honteuse d'être là, plus honteuse encore d'en être si gênée.

Elle demanda :

— Vous avez passé une mauvaise nuit?

Il s'arrêta de boire :

— Pas dormi !... Sans doute à cause de la fièvre. Je dois avoir une tête !

Il savait bien comment était sa tête puisque, avant d'ouvrir la porte, il avait jeté un coup d'œil sur le petit miroir qui lui servait pour se raser. Il avait donné un coup de peigne à ses cheveux, reboutonné le col de sa chemise, et constaté que cet air fatigué lui allait bien. C'était un assez beau garçon, très brun, des yeux noirs, le teint blanc. Sa bouche un peu forte et son menton trop dur lui donnaient l'air énergique.

Mademoiselle Émilie, contrainte de le regarder, rougit encore en lui disant :

— Non, vous n'avez pas trop mauvaise mine.

Et, comme il avait fini, elle se dirigea vers la porte avec un immense soulagement, tandis qu'il la remerciait encore :

— Ça m'a fait un bien !...

De retour dans sa chambre, Émilie mit rapidement son chapeau. Elle se sentait en retard, elle était inquiète, bouleversée, comme si elle eût accompli quelque acte décisif. Toute la journée, elle se répéta :

— Qu'y a-t-il là de si extraordinaire? J'aurais fait cela pour n'importe qui.

Et c'était vrai ; mais il y avait au fond d'elle-même quelque chose d'obscur qu'elle ne s'avouait pas, et qui existait pourtant puisqu'elle éprouvait le besoin d'en faire un mystère.

Albert le comprit aussi à son embarras. Car, à peine avait-elle refermé la porte, qu'il sourit tout seul, et s'étendit plus paresseusement et voluptueusement entre ses draps.

Quand madame Lebeau vint voir ce qu'il devenait, il s'abstint de toute allusion à la visite de sa voisine.

II

Il ne fut question de rien, et ce silence même créa une complicité entre les deux jeunes gens. Dans le trouble du premier moment, Émilie n'avait pas parlé à sa sœur de cet incident. Le lui avouer, quelques jours plus tard, c'eût été donner à sa démarche plus d'importance qu'elle-même ne voulait lui en reconnaître.

Mais elle fut inquiète et bouleversée quand elle comprit qu'Albert partageait les mêmes scrupules, et quand elle l'entendit répondre à sa sœur qui lui demandait de ses nouvelles :

— Oh ! Ça va très bien. J'ai été retapé grâce à un bol de lait chaud avec un peu de rhum. C'est un remède que je vous recommande.

En disant cela, il regardait Émilie d'un air conquérant, en roulant sa moustache entre ses doigts.

Leurs rencontres dans l'escalier avaient pris un caractère nouveau. Il ralentissait son allure, en descendant ou en montant derrière elle, et il refusait de la dépasser. La première fois qu'il l'avait revue, il lui avait tendu la main comme à une amie, et maintenant c'était, à chaque rencontre, des poignées de mains plus ou moins longues. Il la quittait brusquement avant de passer devant la loge de madame Lebeau, ou en arrivant en haut. Et elle lui en savait gré.

Elle vécut toute cette période dans une grande angoisse, émue de ce mystère, dont pourtant elle goûtait le charme.

Habituée à envisager la vie dans ses réalités matérielles et nullement dans ses complications sentimentales, elle repoussait instinctivement toute analyse de son âme. Elle ne se

demandait pas, perplexe : « Est-ce de l'amour? Est-ce que je l'aime? M'aime-t-il? » Elle ne restait pas le soir à sa fenêtre, les yeux vagues, appelant son image, cherchant dans sa mémoire l'expression de ses yeux, le dessin de sa bouche. Non ! Débordante d'activité, elle repoussait ces amollissantes rêveries. Elle ne pouvait pourtant pas empêcher que chaque rencontre fût pour elle une angoisse délicieuse et que chaque pas que son jeune voisin faisait dans sa chambre, dans cette chambre qu'elle connaissait maintenant, dominât pour elle tous les bruits du dehors.

Elle n'osait plus parler de lui avec sa sœur, craignant d'être devinée, Pourtant, de temps en temps, elle était obligée de répondre. Alors, elle était saisie de remords, et, pour racheter sa trahison, pour l'oublier elle-même, elle allait vers sa sœur, lui prenait les mains, l'embrassait, et lui demandait, troublée :

— Tu ne me quitteras jamais, n'est-ce pas? Nous vivrons toujours ensemble.

Toute surprise, Louise croyait presque à une plaisanterie. Elle répondait :

— Bien sûr ! bien sûr ! Je n'y songe pas ! Tu es folle, je crois.

Émilie insistait :

— Tu me le promets?

Louise la repoussait, ne comprenant rien à ces crises, et Émilie se demandait alors pourquoi elle avait parlé, pourquoi elle avait dit justement ces mots-là, ces mots qui, une fois prononcés, lui semblaient une nouvelle lâcheté, un nouveau mensonge.

Louise comprit cependant qu'Émilie se refusait à parler de leur voisin, et elle se dit :

« C'est elle qui a raison : je m'en occupe beaucoup trop. »

Aussi, chaque fois qu'elle constatait le mutisme volontaire de sa sœur, elle la regardait un peu inquiète, se demandant si ce silence contenait un blâme. Elle s'observa davantage ; mais, comme ce qu'on voudrait dire et qu'on ne dit pas vous tient infiniment plus au cœur que ce qu'on dit, les faits et gestes d'Albert prirent plus d'importance : cela devint une obsession ; et elle se disait chaque fois :

« Voilà encore que je pense à lui ! »

Un jour, en entrant chez la papetière où elle prenait chaque matin son journal, Louise entendit Albert qui disait :

— Tiens ! donnez-moi donc, pendant que j'y pense, un peu de laine, de fil ou de coton : je ne sais pas au juste. C'est pour repriser une chaussette, — conclut-il en riant.

Tout le monde rit dans le magasin, et la papetière demanda :

— Vous voilà dans la couture alors, maintenant?

— Oui, — plaisanta Albert. — Et si vous me connaissez des clientes !... Mais vous savez : quelque chose de jeune et d'un peu joli.

Et, avec la coquetterie effrontée et blagueuse de l'ouvrier parisien qui se sait beau garçon, il regarda Louise qui attendait devant la caisse qu'on lui rendît sa monnaie.

Elle sentit ce regard, rougit et tâcha de rire comme les autres.

— Voyez-vous! Voyez-vous! — dit la papetière. — Monsieur ne doute de rien. Quelle couleur faut-il vous donner? Voyons.

— Dame, c'est pour aller avec du gris.

On rit encore, et lui se rengorgeait, tout fier de son succès et de voir la joie de deux bonnes qui attendaient aussi et dont l'une se tordait comme si elle n'avait jamais rien entendu de plus drôle, les joues gonflées, la bouche ouverte, heureuse surtout de se faire remarquer.

Albert et Louise se retrouvèrent devant la porte, prêts à sortir.

Il reprit une attitude discrète et déférente pour la laisser passer. Une fois dehors, allant du même côté, il ne purent éviter de faire quelques pas ensemble.

— Vous savez donc repriser? — questionna Louise.

— Non ; j'essayerai. Si vous voulez, je vous montrerai mon travail.

— C'est ça.

Ils marchèrent quelque temps en silence. C'était la première fois que Louise se promenait dans la rue auprès d'un jeune homme : il lui semblait que cela avait l'air drôle et qu'on la regardait.

— Vous travaillez loin d'ici?

— Dans une petite rue qui donne faubourg Saint-Honoré, près de la place Vendôme.

— Et moi chez Kodak, place Vendôme, — s'exclama-t-elle. — C'est drôle que nous ne nous soyons jamais rencontrés!

— C'est dommage, — dit plus bas Albert Brault, en lui coulant un regard de côté.

Il s'était habitué à voir dans toute femme pas trop vieille un être à conquérir, quelqu'un à qui il faut faire des compliments. Louise n'était plus pour lui sa respectable voisine, la sœur d'Émilie, mais une femme tout simplement, une femme avec laquelle il se trouvait tête à tête et dont il voulait attirer l'attention. Il éprouva quelque plaisir à voir qu'elle baissait les yeux, très gênée.

Elle aurait souhaité s'en aller, le quitter ; mais quel prétexte invoquer maintenant, puisqu'ils suivaient le même chemin? Pourtant, voilà deux fois déjà qu'elle avait rencontré son regard, et qu'elle en avait éprouvé comme un malaise. Elle s'en voulait, et elle lui en voulait, tremblant à l'idée qu'il allait l'accompagner ainsi jusqu'au bout, dans le métro. Et cela rendait pénible et gênante leur conversation, pourtant banale et indifférente.

Mais, avec la même prudence ou la même délicatesse dont il faisait preuve dans ses rapports avec Émilie, il quitta Louise un peu avant d'arriver. Ouf ! Quel soulagement !

Plus réfléchie que sa sœur et plus ordonnée, Louise essaya de voir clair en elle-même.

Elle s'avouait bien que leur voisin lui inspirait de l'intérêt, qu'elle avait un peu pitié de lui, lorsqu'elle songeait à tous ces menus détails dont il devait s'occuper et qui nécessitent la main d'une femme. Elle le trouvait si plein de bonne humeur, malgré tout, qu'elle admirait son énergie. Tous ces sentiments, elle les avait éprouvés depuis longtemps, mais rien ne lui avait fait prévoir la nouvelle attitude qu'il venait de prendre. Elle l'avait toujours trouvé convenable, et même un peu distant. Alors que signifiaient ces regards, et le : « C'est dommage ! » qu'il avait prononcé d'une voix contenue ? Elle ne pouvait pas se dire : « Il m'aime ! » Cela lui eût semblé trop ridicule. Elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de sentir dans l'expression de ses yeux une sympathie, une caresse, qui la bouleversaient d'autant plus qu'elle n'y

était pas habituée, son abord un peu raide, un peu fermé, ayant jusqu'à présent éloigné toute tentative de galanterie.

Elle rapprocha son trouble intérieur des soupçons évidents de sa sœur, du mutisme systématique de celle-ci lorsqu'elle-même prononçait le nom d'Albert. Elle s'imagina qu'Émilie la croyait éprise d'Albert, et l'en blâmait tacitement. Et elle se trouva amenée à se demander :

« Comment donc sait-elle quelque chose, alors que moi je ne sais rien? »

Ah ! ce fut bien une autre affaire quand, deux jours après, (comme par hasard, il est vrai), elle trouva Albert sur son chemin.

Il lisait une affiche, ou du moins il en avait l'air ; mais il l'avait aperçue de loin, et elle, de son côté, l'avait fort bien remarqué. Elle observa aussi que, lorsqu'elle arriva près de lui, il manifesta une surprise qui ne pouvait être que feinte.

— Tiens, mademoiselle ! Décidément, j'ai de la...

Comme s'il avait craint de lui déplaire, il ne termina pas sa phrase.

Elle avait rougi. Mais que faire devant tant de politesse?

Ils marchèrent donc côte à côte.

— Voulez-vous voir mes raccommodages? — questionna-t-il, tout en sortant de sa poche une chaussette dont il étala complaisamment devant elle une reprise invraisemblable, sûr du succès d'hilarité qu'il obtiendrait.

Elle rit beaucoup, en effet.

— Vous ne pouvez pas mettre cela, — affirma-t-elle.

Et, très vite, sans prendre le temps de réfléchir :

— Voulez-vous me confier ces petits travaux? — lui proposa-t-elle. — Cela me prendra peu de temps, et c'est plutôt un ouvrage de femme.

Il protesta pour la forme, puis accepta.

— Je ne sais comment vous remercier, — dit-il en lui touchant légèrement le bras.

Elle eut un recul un peu brusque dont il comprit le sens et qui acheva de lui démontrer qu'il était loin de lui être indifférent.

Et, tout comme lorsqu'il avait vu Émilie rougissante dans sa chambre, il sourit complaisamment de son succès.

Mais quelque chose tourmentait Louise, et elle articula avec quelque embarras, au moment où ils allaient se séparer :

— Ne dites pas à ma sœur, surtout, que je raccommode vos affaires. C'est une occupation qu'elle déteste, et elle serait très jalouse en apprenant que je me charge des vôtres et pas des siennes.

— Entendu ! Entendu ! — répondit Albert en plissant ses paupières d'un air malin. — Vous pouvez compter sur ma discrétion.

Quand elle fut seule, son agitation augmenta. Elle s'en voulait sincèrement d'avoir osé proposer cette complicité de mystère. Elle avait cru deviner un peu moins de respect dans le regard d'adieu qu'il lui avait décoché. Et maintenant ce mensonge, — car, étant donnée l'intimité de leur vie, c'en était bien un, — ce mensonge lui pesait tellement qu'elle résolut de tout avouer, le soir même, à Émilie.

Quand elles se retrouvèrent toutes deux ensemble dans leur chambre, Émilie venait de rencontrer Albert, de qui la poignée de main s'était prolongée au delà des limites permises. Aussi était-elle tout entière à l'émotion de ses propres pensées, et elle ne remarqua pas le trouble de sa sœur.

— Monsieur Albert est-il rentré? — demanda Louise pour amorcer la conversation, tout en préparant leur souper dans la petite cuisine.

Émilie, debout près de la fenêtre, fit mine de s'absorber dans la lecture du journal qu'elle tenait et répondit distraitement :

— Oh ! probablement.

« Est-ce qu'elle se doute de quelque chose? » pensa-t-elle.

— Je me dis souvent, — hasarda Louise, — qu'il y a bien des choses qui doivent lui sembler difficiles, comme ça, tout seul.

— Décidément, c'est une idée qui te tracasse, — fit Émilie avec un peu d'aigreur, mécontente d'être amenée à s'enfoncer de plus en plus dans son mensonge.

Louise n'osa plus rien ajouter. Le doigt maladroit qui effleure la corne du colimaçon ne fait-il pas brusquement

rentrer celui-ci dans sa coquille? Il en fut de même pour les confidences qui s'apprêtaient à sortir.

D'ailleurs, Louise s'habitua à son remords, auquel elle en ajouta même d'autres, car ses rencontres du matin se renouvelèrent fréquemment. Elle connut la vie passée de son compagnon de route, ou du moins ce qu'il voulut bien lui en raconter : son arrivée à Paris tout gamin, pour se débrouiller ; ses parents qu'il avait à peine connus, morts depuis longtemps ; une sœur mariée à la campagne, là-bas, en Vendée, dont il n'avait plus aucune nouvelle depuis plusieurs années ; ses mois d'apprentissage ; son métier qu'il semblait aimer...

Tout ce qui le touchait prenait aux yeux de Louise un intérêt si grand qu'elle y pensait sans cesse : le matin en s'éveillant, dans le métro, à table, en travaillant, partout, et le soir dans son lit.

Et Albert Brault menait tout cela de front, satisfait de lui-même, de ses succès. Il s'en amusait, n'ayant aucun projet, aucun but. Il avait toujours été ainsi : coquet, aimant plaire, ne négligeant rien pour y arriver. Il savait que ces tête-à-tête avec Émilie dans l'escalier sombre troublaient la jeune fille, il savait que ces longues poignées de main la bouleversaient. Et cela lui plaisait. Il voyait aussi avec quel intérêt chaque jour croissant Louise l'écoutait se raconter lui-même, s'étaler complaisamment à ses yeux. Et cela lui plaisait. Parfois il s'était demandé comment cela finirait, ce qui se passerait si, un jour, les deux sœurs s'ouvraient leur cœur ; mais, en lui, aucune impression — et surtout les impressions désagréables — ne pouvait jamais s'enraciner : il manquait trop de profondeur, la couche de bonne terre ne formait qu'une mince pellicule. Il avait un : « Bah! on verra bien », qui lui servait de conclusion pour tous les problèmes de la vie. Il ne s'était pas fait d'amis. Mais, en général, on le trouvait charmant, bon garçon, gai, facile. Madame Lebeau, la concierge, le traitait avec une aimable familiarité. Lui sachant gré de ne pas déshonorer la maison en y amenant quelques amies de passage, elle lui supposait toute sorte d'aventures et, de temps en temps, elle essayait de lui faire de la morale. Lui se défendait mollement, flatté, et il disait en riant :

— Voyez-vous, madame Lebeau, dans la vie on n'a jamais de bon que ce qu'on sait prendre. Il n'y a que les embêtements qu'on peut laisser venir.

— Vous êtes un mauvais sujet, — concluait la concierge.

Mais, derrière lui, elle disait :

— C'est un garçon qui a de la tenue.

III

A ce moment, — c'était en juillet 1914, — passa sur l'Europe la première vague d'inquiétude. Les uns disaient, comme ils l'avaient dit tant de fois déjà :

— C'est la guerre inévitable : cela devait arriver.

D'autres se refusaient à y croire, incapables de comprendre que des hommes pussent se résoudre à déclencher un tel cataclysme.

— C'est impossible ! Ça s'arrangera ! Personne n'en veut.

Les plus égoïstes n'échappèrent pas à l'angoisse qui étreignit le monde : ceux mêmes qui ne pouvaient pas être atteints, ceux qui financièrement avaient depuis longtemps songé à se mettre à l'abri, connurent un frémissement qu'ils ne soupçonnaient pas.

Quand elles comprirent, les demoiselles Poinsot furent d'abord affolées, égarées. Elles acceptaient tous les bruits, recueillaient tous les potins et passaient incessamment de l'espoir à l'anéantissement. Elles, si calmes, si pondérées, couraient maintenant dans les escaliers à tout propos, sans chapeau ; elles parlaient à tout le monde, et c'étaient de longues stations chez madame Lebeau.

Albert Brault représentait l'élément réconfortant.

— Mais non ! Mais non ! Ne vous affolez pas... — disait-il. — Ah ! les femmes !...

Et il levait les bras en l'air avec un désespoir comique.

Une bonne expliqua que ça allait tout de même très mal puisqu'il y en avait de l'active qui étaient partis on ne sait où. Ses patrons avaient dit au revoir à leur fils. C'était donc une chose sûre.

— Allons, du calme, — interrompait Albert.

Et il ajouait :

— Eh bien ! quoi, après tout. Si ça doit arriver, ça arrivera, nous n'y pouvons rien. Mais ils trouveront à qui parler, les mangeurs de saucisses. S'ils y tiennent tant que cela, on ira à Berlin : on verra comment que c'est fait, leur capitale.

Quand il s'éloignait, l'admiration se traduisait par un chœur de louanges.

— Ça fait du bien, d'en avoir un comme cela.

— On peut dire qu'il est crâne.

— A la bonne heure ! voilà un homme.

Émilie ne savait où regarder. Il lui semblait que ces louanges s'adressaient à elle, et, en se représentant le départ d'Albert, elle avait peine à ne pas se précipiter dans l'escalier, pour le rattraper, s'accrocher à lui : elle aurait voulu ne pas perdre une minute de sa présence pendant ses dernières heures.

Malgré cette angoisse, elle tenait encore à dissimuler, à cacher son secret, et il lui fallait se composer un visage, surveiller ses paroles.

Par un de ces jours angoissants, sachant qu'il était rentré dans sa chambre, elle remonta elle-même, pour se sentir près de lui, malgré la cloison qui les séparait, pour l'entendre aller et venir.

Au moment où elle arrivait en haut, une porte s'ouvrit, et son cœur cessa de battre.

— C'est lui !

En effet, c'était lui.

Ils s'arrêtèrent face à face sur le palier.

Il y eut un silence. Puis :

— Quelle horreur ! — fit Émilie.

Et elle cacha sa figure dans ses deux mains.

Il s'approcha tout près, saisit ses deux poignets et découvrit son visage ! Elle pleurait ; des larmes brouillaient le verre de son pince-nez.

Il dit brutalement :

— Alors, tu m'aimes?

Elle essaya de se dégager, reculant contre le mur.

Il resserra son étreinte, fier de sa force, plus fier encore de voir combien il la dominait. Et, pour la sentir encore plus à

lui, pour l'humilier, il voulut absolument lui faire dire ce qu'il savait déjà depuis longtemps, et il lui posa de nouveau la question :

— Alors, tu m'aimes?

Elle se tordait les bras, pour reprendre sa liberté, elle fuyait ses regards, et répétait d'une voix basse, comme se parlant à elle-même :

— Non ! C'est impossible ! C'est impossible !

Alors il questionna :

— Qu'est-ce qui est impossible?

— Oh ! je ne sais pas ! Tout, — fit-elle accablée.

Albert l'avait lâchée. Il fit un pas pour s'en aller.

— Alors, au revoir.

Mais elle perdit la tête et lui saisit le poignet.

— Non, attendez ! Pas encore.

Elle suppliait maintenant.

— Une minute seulement.

Puis elle osa lever les yeux, et demanda :

— Pourquoi me demandez-vous cela, puisque vous le savez?

Il se rapprocha de nouveau, et, d'une voix contenue :

— Oui; mais je veux que tu me le dises, je veux entendre ta voix ; je veux être sûr que c'est vrai.

Alors, avec un regard attendri et mouillé, un peu pénible derrière la rigidité des verres de son pince-nez, avec un sourire sentimental et gauche de petite pensionnaire un peu niaise, elle murmura :

— Oui ! je vous aime !

Et elle avait tout oublié à cet instant, la guerre imminente, sa sœur qui pouvait rentrer, tout, tout, tout ! Il n'y avait plus pour elle qu'Albert devant lequel sa volonté s'évanouissait, devant lequel ses idées s'obscurcissaient.

Il était contre elle, et il ne songeait pas non plus à ce que, d'une seconde à l'autre, le sort du monde allait se décider. Pourtant, ce n'était pas la présence d'Émilie qui le troublait ainsi. Non : c'était la volupté de se sentir si fort devant une créature si faible, c'était la volupté de sa puissance sur elle.

« Je te tiens », pensait-il.

Et il dit :

— Quand on s'aime, il faut s'embrasser.

— Non, non, pas encore ! — supplia-t-elle.

Il ne l'écouta pas, et elle eut la sensation troublante, contre laquelle elle se raidit tant qu'elle put, de ses lèvres sur les siennes.

Quand il eut fini, il se recula, en artiste qui veut jouir de son ouvrage. Elle était gênée comme si elle se fût sentie soudain déshabillée devant lui. Instinctivement, elle releva ses cheveux autour de son visage comme si ce baiser brusque eût jeté une empreinte de désordre sur toute sa personne. Il lui semblait que quelque chose d'effrayant venait de se passer. Cette angoisse la ramena à la réalité.

— Tu vois que, moi aussi, je sais t'aimer. Tu vois...

Mais elle ne l'entendait pas, ne l'écoutait pas.

C'est que ce baiser n'était pas un accident dans sa vie : c'était la fixation de cette vie ; c'était quelque chose d'inattendu qui la remplissait d'un émoi joyeux.

Elle retrouva son effroi des événements à venir.

— Dites-moi qu'il n'y aura pas de guerre, — implora-t-elle.

Il répondit en relevant la tête, le menton plus dur, les sourcils froncés :

— Il faut s'attendre à tout.

Elle eut dans les yeux une expression de terreur, comme la vision de tout ce que cela entraînerait.

— Quelle horreur ! — répéta-t-elle.

— C'est le moment d'avoir du courage, — fit-il pour la remonter. — Il est inutile de se lamenter, c'est du temps de perdu.

Elle eut un sourire navré.

— Si vous restez, j'aurai du courage.

— Si tout le monde restait, la guerre ne serait plus la guerre, — reprit-il avec le ton blagueur sur lequel il affectait si souvent de parler.

Quelqu'un montait dans l'escalier. Louise, peut-être. Instinctivement chacun se rapprocha de sa porte.

— Quand partirez-vous? — questionna-t-elle enfin.

— Oh ! un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours le même prix ! — fit-il avec une indifférence affectée.

— Comment ! Vous ne partez pas tout de suite?

Il expliqua très vite, les yeux tournés vers l'escalier, comme s'il craignait les pas qui se rapprochaient :

— Non. J'ai été réformé autrefois : une fantaisie du major. Mais, si je ne suis pas un soldat, je suis bien du bois pour en faire.

Et il ajouta, coquet et langoureusement :

— D'ailleurs, tout m'est égal, puisque tu m'aimes.

Pour n'être pas surpris, ils se séparèrent ; dans le fond, d'ailleurs, tous deux avaient la même hâte d'être seuls.

Albert lui envoya des lèvres un baiser qu'elle ne vit pas, car elle refermait déjà la porte derrière elle, et il fut mécontent d'avoir adressé ridiculement ce geste de tendresse à une porte.

Émilie ne savait plus ni ce qu'elle pensait, ni ce qu'elle sentait. Il y avait de tout en elle : l'amour qu'elle pouvait s'avouer maintenant et qui l'inondait de joie ; le malaise physique qui persistait après ce baiser ; l'angoisse des événements à venir; l'effroi de ce qu'elle avait fait elle-même, de ce mystère qu'il y avait en elle et auprès duquel toutes ses inquiétudes passées n'étaient que des enfantillages. Maintenant qu'elle était seule et qu'elle comprenait ce qu'il venait de dire, cette réforme, qu'elle n'avait jamais soupçonnée et qui surgissait soudain, la remplissait d'espérance. Qui sait? Peut-être ne partirait-il pas du tout. Quelques-uns disaient que ça serait si court ! Et une telle espérance l'envahissait qu'elle oubliait que, tout autour d'elle, des femmes pleuraient déjà d'avance, et que les hommes se raidissaient en se répétant : « Soyons forts ! »

Il ne partirait pas ! Et il l'aimait !

Elle voyait ses yeux noirs, sa moustache noire sur son teint blanc, et cette expression de triomphe qu'il avait lorsqu'il la tenait contre le mur. Alors elle eut honte. Honte d'avoir parlé, d'avoir avoué son amour. Honte de ce baiser, maintenant qu'il ne partait plus. Il avait fallu l'émotion du départ redouté pour qu'elle lui découvrît ainsi le fond de son cœur sans avoir osé le regarder elle-même. Et maintenant, qu'elle savait qu'il resterait, elle rougissait toute seule.

— Comment ai-je pu? — se répétait-elle. — Comment ai-je pu?

Sa fièvre, son agitation des jours précédents, avait fini par

tomber; elle se sentait accablée, anéantie par tant d'émotion; elle restait là dans le fauteuil, près de la fenêtre, les yeux au loin, le corps détendu, les mains ouvertes au bout de ses bras pendants, si fatiguée physiquement, qu'elle ne sentait même plus son bonheur. Elle pensait : « Je suis heureuse, il m'aime ! » Mais c'était comme ces idées que l'on ressasse dans certaines demi-insomnies et qui remplissent la tête, y tournent, y bourdonnent...

— Ça va mal, — dit Louise en entrant.

Elle avait, elle aussi, les traits tirés, le visage pâli, avec quelque chose de contracté et de dur sur toute sa physionomie.

Émilie sortit de sa torpeur.

— Oui, je sais.

Louise restait debout près de sa sœur, incapable de retirer son chapeau, ses gants. L'atmosphère était si bouleversée que les gestes habituels ne lui venaient pas.

Elle dit à mi-voix :

— C'est effrayant.

Émilie la regarda. Elle vit sur sa figure des traces d'émotion, de souffrance. Et elle pensa :

« Que serait-ce si ces menaces de guerre représentaient pour elle la même angoisse que pour moi? Si elle savait tout ! Si elle se doutait que notre vie à deux n'est plus que provisoire ! »

Il y avait en elle un si grand besoin d'attendrissement qu'elle s'attendrit sur sa sœur en songeant qu'elle allait la quitter. Et elle perdit de vue ces misères dont la pensée l'avait si fort remuée, ces deuils et ces tourments dont l'immense marée allait monter, monter, monter.

— Louise, ma petite Louise !

Et elle commença à pleurer doucement.

Louise ne connaissait pas ces attendrissements subits ; elle s'en irrita. N'avait-elle pas, elle, son secret, secret bien lourd à porter? Qu'aurait fait à sa place Émilie, déjà si effondrée. Et Albert que faisait-il? Que disait-il? Demain peut-être il partira, et auparavant il faudrait lui parler.

Cette pensée lui donna de l'énergie.

— Sais-tu si monsieur Albert est chez lui? — demanda-t-elle.

Émilie releva la tête. Son cœur battit.

— Oui, je crois. Que lui veux-tu?

Elle regardait maintenant sa sœur, sans la voir distinctement, ayant enlevé son pince-nez qui avait laissé des traces presque sanglantes des deux côtés de son nez, de son pauvre nez tout luisant. Elle était rouge et bouffie, d'avoir pleuré, les joues encore brillantes. Elle devina plus qu'elle ne vit la physionomie si dure de Louise, et elle baissa de nouveau ses yeux clignotants de myope, gênée comme devant un juge.

— Je voudrais... lui demander... s'il sait du nouveau... s'il a un journal, — fit Louise.

Pour que Louise pût songer à aller frapper à la porte de leur voisin, il fallait qu'elle eût à lui dire quelque chose de grave.

Émilie eut peur.

— Inutile d'y aller, je l'ai vu tout à l'heure. Il ne sait rien...

Et elle ajouta, parce qu'enfin il fallait le dire :

— Du reste, il ne part pas.

— Il ne part pas !...

Et Louise eut un brusque sursaut.

Émilie vit dans ce mouvement plus d'indignation que de surprise. « Il ne part pas, lui, qui est fort et vigoureux » : voilà ce que sa sœur semblait lui dire, et elle se redressa, déjà prête à le défendre contre tout le monde.

— Mais non ! Qu'est-ce que cela a d'extraordinaire? Il a été réformé autrefois. Il dit, du reste, que ça importe peu et qu'il partira, seulement un peu plus tard.

Devant la violence de sa sœur, Louise se contint ; mais elle éprouva soudain un soulagement si grand, un apaisement si doux, que ce fut comme si plus rien d'effroyable n'existait au monde, et pour elle il n'y eut plus rien d'autre que ce fait : Albert ne partait pas ! Albert ne partait pas ! Un événement redoutable que l'on peut repousser à une date indéterminée, alors qu'on l'a cru inévitable et prochain, devient pour un temps comme s'il n'existait plus !

Elle enleva son chapeau, ses gants ; elle mit chaque chose à sa place. Puis, se souvenant de la mauvaise humeur de sa sœur, elle se dit : « Comme elle prend les choses dès qu'il est question de lui ! Est-ce que vraiment elle le déteste? On dirait que son nom seul l'agace ! »

Et cela l'assombrit un peu, car elle pensait à l'avenir, à un avenir encore lointain peut-être, mais dont elle prévoyait dès maintenant toute les douceurs, étant sûre des sentiments d'Albert comme des siens, depuis leur rencontre dans la rue.

Cette certitude avait eu de la peine à s'installer en elle. Une vie médiocre ne s'étonne pas de la médiocrité ; elle s'étonne d'en sortir et ne peut y croire. Mais son sentiment à elle s'était développé. Il avait transformé ses jours, donnant de la saveur à ses moindres occupations, et cela l'avait accoutumée à jouir du penchant qu'elle avait d'abord deviné, pressenti, chez Albert. Pourquoi cherchait-il ces rencontres? et pourquoi l'enveloppait-il ainsi de respect et d'attention?

— Allons, Émilie, secoue-toi... cela n'avance à rien...

— C'est facile à dire... surtout pour toi, — faillit ajouter Émilie.

Mais elle se leva, et toutes deux commencèrent à préparer le dîner tandis qu'Albert marchait de long en large dans sa chambre. Un peu assourdi par la cloison, son pas résonnait avec régularité.

IV

Albert arpentait la petite pièce, anxieux, nerveux, les sourcils froncés, les mains au fond de ses poches. Devant les autres, il crânait.

— On fera son devoir !... Quand il faudra partir, on partira !

Il était soutenu dans cette attitude par l'espoir que sa qualité de réformé le laisserait en arrière et qu'il assisterait au départ des autres. Mais, par moments, cet espoir s'évanouissait ; il savait bien que, s'il avait pu présenter lors de son service militaire un aspect chétif, il était devenu vigoureux. Avec ses épaules élargies, son buste bien droit, il se sentait plus en forme qu'à aucun moment de sa vie, et bon pour le service militaire, bon pour cette guerre atroce qui lui faisait peur.

Quand il avait beaucoup parlé, quand il avait jeté de droite à gauche ses exhortations au courage, un peu de cette force

qui semblait émaner de lui retombait en réalité sur lui, et il se sentait ragaillardi.

— S'il faut partir, on partira !

Mais, dès qu'une circonstance l'obligeait à voir en face la réalité, quand il devait expliquer comme tout à l'heure à Émilie : « Un peu plus tôt ou un peu plus tard », alors, toute son énergie s'évanouissait.

Et il se répétait les mots qu'elle avait prononcés tout à l'heure :

— Oui ! C'est une horreur !

Sa scène avec Émilie, le baiser qu'il lui avait pris et arraché, il avait cessé d'y penser.

A la fin, harassé de piétiner comme un ours en cage, il voulut sortir ; mais il fut retenu par la pensée d'avoir à passer devant la loge de madame Lebeau, d'avoir à faire l'homme fort, énergique. Il préféra ne pas dîner plutôt que d'affronter avec un sourire réconfortant l'affolement des femmes, le pessimisme des hommes. Il se jeta tout habillé sur son lit. Par la fenêtre ouverte, les bruits de la rue arrivaient jusqu'à lui. Il commença par n'y prêter tout d'abord aucune attention, puis il leur trouva quelque chose de particulier : ce n'était pas ces appels distincts d'une porte à l'autre : « Eh ! il a fait chaud, n'est-ce pas ? » ou : « Quelle belle journée ! » ou : « Comment ! déjà si tard, et ma soupe qui n'est pas au feu ! » C'était autre chose : c'était un murmure confus dans lequel on ne distinguait rien de précis, un bourdonnement continu et fort, comme celui qui s'élève de la ruche dont on vient troubler le labeur.

Et violemment il ferma la fenêtre. Il ne voulait pas entendre.

Il revoyait son existence sans événements heureux, c'est vrai, mais si dépourvue de tristesses et d'inquiétudes. Il était maintenant fort, vigoureux ; il avait un appétit solide ; il aimait à boire, sans excès d'ailleurs. Il se savait beau garçon, et sans peine souriait à tout le monde. Et chacun lui souriait.

— Bah ! on verra bien !...

C'était sa fierté, cette sérénité. Combien de fois n'avait-il pas dit à ses camarades inquiets ou de l'avenir, ou de la santé d'un père, d'une mère, d'une femme, d'un enfant, ou d'une

situation instable, ou de complications sentimentales, ou de difficultés d'argent :

— Si tu te faisais moins de bile, ça ne changerait rien, n'est-ce pas? Si ça doit arriver, ça arrivera. A quoi bon se casser la tête contre les murs pour des choses dont on n'est pas même sûr?

Se trouvait-il en face de réalités douloureuses, il avait des paroles de consolation :

— Mon vieux, maintenant que ça y est ! Qu'est-ce que tu veux?... Il faut savoir se plier aux événements et ne pas se rendre la vie impossible, ou alors il ne reste plus qu'à se faire sauter le caisson.

Car ses discours étaient toujours empreints d'une grande fermeté. Et il s'en allait souriant, aimable, avec une attitude qui signifiait :

— Hein ! je suis un gaillard !...

Du reste, il aimait réellement la vie. Il avait su se créer des jouissances. Un bon fricot, un sommeil profond, quelques rigolades avec des camarades, et des femmes, quand il en voulait. Pour lui, il n'y avait que lui, et, comme il était libre et solide, il n'en demandait pas davantage.

Tout à coup, il entendit dans le logement voisin les deux sœurs qui remuaient. Puis ce fut de la vaisselle qu'on choqua, qu'on rangea, des placards qu'on ouvrit, et qu'on ferma.

Il marmotta :

— Elles s'en fichent, elles, naturellement : cela ne les empêche pas de dîner !

Et il leur en voulut.

D'habitude, il était le plus gaillard, et il fut humilié de sentir que, à côté de lui, il y avait quelqu'un d'assez énergique pour agir comme si de rien n'était.

« Aussi, qu'est-ce que ça leur fait? Des femmes ! »

Peu à peu il en vint à se dire :

« Après tout, pourquoi ne partent-elles pas? C'est injuste. »

Tout de même, cette idée le fit sourire ; il se représenta Émilie en costume militaire, au pas sur la route : « Une, deux! Une, deux! »

— Hé ! Hé ! — fit-il.

Cette image plaisante lui en rappela une autre.

Celle d'Émilie debout contre le mur, la poitrine haletante, le regard un peu vague, plus vague encore, et la protestation de ses mains en avant.

« Hein ! Je l'ai tenue tout de même, se dit-il. Si j'avais voulu... »

Alors il pensa à elle. Il pensa qu'elle n'était pas jolie, mais tout de même tentante avec son corps souple et cette crainte qu'elle avait près de lui.

Pour lui aussi, cette sensation était nouvelle. Il avait conscience d'être son maître avant, il savait qu'il le serait encore après, et, d'ordinaire, sa vie sentimentale se bornait à des rencontres brutales : « Bonjour! bonsoir! » On ne se revoit plus, ou, si on se revoit, c'est dans les mêmes conditions.

Mais, avec une personne à pince-nez, c'était autre chose. Et c'est ce qui l'arrêtait, c'est ce qui le faisait se contenter de pouvoir seulement se dire :

« Si j'avais voulu ! »

Oui, s'il avait voulu. Mais il ne voulait pas. Le mariage ne le tentait guère, et, au fond, Émilie non plus ne le tentait pas. Ce garçon bohème, insouciant, devait à son égoïsme un idéal de mariage tout à fait petit bourgeois. S'il se mariait, ce serait afin d'avoir un intérieur qui lui donnât un maximum de confort pour un minimum d'ennuis. La nature d'Émilie un peu trop tendre et sentimentale n'était pas ce qu'il lui fallait. Il s'en rendait compte. Se soucie-t-on des transports d'amour qui accueillent votre retour pendant que le dîner brûle? Se soucie-t-on de ces langoureuses promenades qu'on fait accrochés au bras l'un de l'autre, si on doit trouver, en ouvrant la porte, une chambre qui n'est pas faite, avec des vêtements en désordre? Le désordre, c'était bon maintenant qu'il était seul ; mais, s'il avait une femme, ah ! non !

Il pensa à Louise de qui l'attitude énergique et ordonnée lui inspirait du respect : elle eût été, à ce point de vue-là, la femme qu'il lui fallait. Jamais, depuis qu'ils avaient conclu le pacte, son linge ne s'était trouvé aussi bien soigné. Que de fois, depuis, en prenant des chaussettes, il avait souri — un peu ironiquement, c'est vrai ! — en regardant tout le travail de sa voisine. Il avait admiré, dans les reprises, tous ces fils qui se croisent et s'entrecroisent, et il avait murmuré :

— Ce qu'elle a trimé pour moi, tout de même !

Elle était aussi son esclave, celle-là. Pas comme l'autre, bien sûr ; mais, en réfléchissant, il était obligé de constater qu'elle lui rendait plus de services que sa sœur, et il tenait à elle, comme un bourgeois tient à une domestique dévouée. Oui, il tenait à elle ; mais elle ne l'attirait pas : il n'avait aucune peine à garder auprès d'elle l'attitude distante dont elle lui savait tant de gré. Il ne désirait même pas lui prendre la main, et, s'il la regardait parfois tendrement, c'était par habitude. Cela signifiait :

— Je suis gentil, n'est-ce pas?

Il finit par conclure :

— Il me faudrait les deux : l'une pour le jour, l'autre pour la nuit.

Et il rit tout seul.

Le bruit de leurs allées et venues avait cessé de l'énerver. Peut-être leur était-il reconnaissant de ce qu'elles avaient changé le cours de sa pensée. Maintenant, il se sentait remonté, fortifié, comme si d'avoir une fois de plus constaté son ascendant de joli garçon eût suffi à détourner de lui le sort funeste.

Alors, il se leva, jeta un coup d'œil sur le miroir au mur, et pensa tout à coup qu'il n'avait pas dîné. Il était déjà tard ; la nuit venait. Il rouvrit la fenêtre, par laquelle entrait toujours le même murmure. Tout s'enveloppait d'une ombre grise. En se penchant, il aperçut le bras d'Émilie qui pendait inerte, reposant sur la barre d'appui, tandis que la main de Louise, refermée sur le fer de la même barre, semblait s'y accrocher.

Elles étaient là toutes deux, inoccupées, évidemment perdues dans quelque rêverie. Et si près de lui ! Il savait bien que c'était à lui qu'elles pensaient. Et, comme tout était triste, — triste, ce murmure qui montait vers lui; triste, cette obscurité qui venait envahissante, lente et sûre ; triste, tout ce qu'il y avait de menaces dans l'avenir, — pour la première fois, il se sentit gêné, inquiet, à l'évocation des deux sœurs... Pour chasser ce malaise, brusquement, il prit son chapeau, ouvrit sa porte, la referma avec bruit, et, quatre à quatre, descendit l'escalier.

Les demoiselles Poinsot toujours à leur fenêtre entendirent tous ces mouvements, elles suivirent ce pas dans l'escalier d'abord, puis dans la rue, un pas allongé et nerveux qui résonna sur le bitume jusqu'au tournant du coin de l'impasse. Et elles n'eurent pas un geste, pas un mouvement ; elles se raidirent seulement un peu, justement pour ne pas bouger. Et, chacune d'elles voulant que ce départ ne pût être comme le signal de quelque chose, elles restèrent dans la même position. La nuit, qui venait tout à fait, les cacha, les enveloppa, les isola du reste du monde, les laissant là toutes deux, visibles seulement l'une pour l'autre.

V

Alors, ce fut la mobilisation, cette mobilisation que Paris accepta avec un calme tragique. Chaque jour, des trains immenses partaient chargés d'hommes et de fleurs. On savait ce que cachaient ces fleurs, mais on ne voulait pas y penser. Et les hommes riaient, et les femmes dissimulaient leurs larmes.

Ceux mêmes qui niaient le patriotisme étaient entraînés par l'élan général, emportés par ce cyclone qui allait ravager la France : ils partaient le front haut, ne comprenant pas, mais fiers quand même.

Et les grandes maisons étaient plus silencieuses, drapant de leurs murailles rigides les douloureuses séparations.

Les demoiselles Poinsot se cachaient, effarées devant ce cataclysme, instinctivement gênées de ne pas en prendre leur part.

Quant à Albert, il ne partait toujours pas : il continuait à être là. Elles l'entendaient aller et venir dans la maison, et cette tranquillité personnelle leur ôtait tout courage pour soutenir les autres. Elles aimaient mieux se tenir à l'écart, passer inaperçues, rasant les murs, les yeux baissés, la tête dans les épaules.

Depuis le baiser qu'ils avaient échangé, Émilie fuyait

Albert, rougissant toute seule, rien qu'à l'idée qu'elle pourrait rencontrer son regard.

Et ce n'était pas chose facile de le fuir : car, depuis la mobilisation, il remplissait la maison, la loge de la concierge, la rue toute entière : on n'entendait que lui ; on ne voyait que lui.

Il exhortait, encourageait, consolait, inlassablement, Et, lorsque l'une des sœurs ne pouvait s'empêcher de passer près de lui, elle était fière de le voir au milieu d'un groupe, qui, d'une voix claire, énonçait :

— On les aura ! Je vous dis qu'on les aura !

Ou bien des larmes leur venaient aux yeux, avec de grands battements de cœur, quand elles le surprenaient consolant une femme avec de bonnes paroles :

— Mais non, ne vous tourmentez pas ; il reviendra, votre homme. Qui sait ce que ça sera, la guerre? On ne se battra peut-être seulement pas.

— Oh ! vous croyez?

Il savait tout. Il connaissait toutes les nouvelles : que l'Angleterre marchait avec nous ; l'Italie aussi, c'était certain ; et les cosaques qui débarquaient à Marseille ; et le « rouleau compresseur » russe qui commençait là-bas son mouvement lent et sûr.

Quelquefois on lui répondait :

— Oui, naturellement, vous, c'est pas malin d'être content, vous ne partez pas.

Mais on s'arrêtait devant son visage soudain assombri, navrant.

Il disait seulement :

— Oh ! si ça ne dépendait que de moi...

Quand il avait le dos tourné, la concierge confiait :

— Allez ! c'est un brave. Il ne demande qu'à faire son devoir. Puisqu'on ne veut pas de lui, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse?

Et on le regardait passer avec plus de respect ; on le plaignait de cette inaction à laquelle il était contraint.

Émilie et Louise conservaient chacune son emploi ; mais il y avait plus d'irrégularité dans le service, et, un jour, Louise rentra vers midi.

Dans l'escalier, elle rencontra madame Lebeau qui, malgré les événements, continuait mécaniquement son service.

— Bonjour, mademoiselle. On ne vous voit plus. Vous vous cachez donc?

— Mais non, — balbutia Louise subitement troublée.

— Allons ! Allons ! il faut vous secouer. A quoi que ça sert de se laisser abattre comme ça? Regardez monsieur Albert : en voilà un, qui est crâne.

— Oui ! C'est vrai, — concéda Louise !

— Ah !... Et vous ne savez pas tout !...

Appuyée sur son balai, la concierge confia à voix plus basse :

— Eh bien ! tel que vous le voyez, c'est un garçon qui se ronge les sangs.

Comme Louise se taisait, la respiration un peu courte, elle ajouta :

— Il veut partir ; il ne rêve que ça.

— Mon Dieu ! — fit Louise.

Et elle eut peur du son altéré de sa voix. Heureusement, la concierge était trop préoccupée par ses pensées pour faire attention à quoi que ce fût.

— Encore hier, il me disait : « Voyez-vous, madame Lebeau, je ne peux pas continuer cette vie-là. J'ai fait démarches sur démarches ; on ne veut pas de moi. Rien à faire pour les réformés ! C'est fort, tout de même. Mais j'y arriverai... j'y arriverai... Je partirai comme cela, sans livret, sans fusil, s'il le faut. »

Louise écoutait haletante, sa main s'accrochait à la rampe ; elle avait la bouche sèche, aucune parole ne lui venait.

— Il vous disait cela? — finit-elle par murmurer.

— Mais oui, mais oui, ce sont ses propres paroles. Dame ! n'est-ce pas?... Et il ajoute quelque chose qui est juste. Il dit : « Moi, je n'ai personne, ni femme, ni enfant, ni personne qui tienne à moi. Alors s'il y a quelqu'un qui doit se faire casser la figure, il vaut encore mieux que ça soit moi qu'un autre. » C'est juste, bien sûr ; mais c'est magnifique tout de même.

Et elle se pencha encore une fois confidentiellement.

— Moi, je le connais, vous savez, eh bien ! ce qu'il dit là, il est capable de le faire. Un si beau garçon ! qui a tout pour être heureux.

Il y eut entre elles un silence lourd d'émotion.

La concierge se reprit la première. Elle empoigna de nouveau son balai.

— Allons ! Tout cela est terrible !

— Terrible, — murmura Louise.

Elles allaient se séparer, l'une descendant, l'autre montant.

— Avec tout ça, vous n'avez personne là-bas? — questionna encore la concierge en levant la tête pour voir Louise qui maintenant la dominait.

— Non, personne, — articula celle-ci péniblement.

Elle regardait devant elle dans le vague.

— C'est bien heureux, — conclut la concierge.

Et ce fut tout.

Maintenant Louise montait lourdement l'escalier. Son émotion était si forte qu'elle lui coupait bras et jambes.

Que signifiaient ces paroles? Pourquoi cet avertissement?

Quand elle entra dans sa chambre, le jour éclatant lui fit cligner des yeux. Le grand soleil la gênait comme une indiscrétion. Avant même de retirer son chapeau, elle ferma le store vert ; dans ce jour atténué, elle se sentait plus à l'aise.

Elle avait perçu, dans ses dernières rencontres avec son voisin, quelque chose d'un peu mystérieux qui la troublait.

Elle connaissait ses sentiments, à lui. Son attitude seule avait suffi à les lui révéler. Pouvait-elle douter que, de son côté, il n'eût pas deviné les siens, à elle? Comme si elle avait pu accepter, par pure coquetterie, de se laisser accompagner par lui ! Or, voilà que les paroles de la concierge venaient bouleverser toutes ses idées. N'aurait-il donc pas compris qu'elle l'aimait aussi? S'il l'avait compris, il n'avait plus le droit de se dire seul au monde, et libre.

Alors, elle eut peur de s'être montrée trop froide, trop réservée. Elle avait caché ses sentiments, par gêne ; mais, depuis quelque temps déjà, elle avait pu songer à l'avenir avec douceur, se figurer leur intérieur si calme, si honnête, si bien tenu. Était-il donc possible qu'il ne se doutât de rien? Ou bien, si vraiment il doutait d'elle, peut-être avait-il parlé pour que ses paroles lui fussent répétées.

Elle se perdait dans ses incertitudes ; mais une chose était

certaine, c'est qu'elle devait l'empêcher de partir, de s'en aller à la guerre, n'étant pas appelé.

Une fois son parti arrêté, elle ne perdit pas de temps en vagues rêveries. Elle ne profita pas de sa solitude et du silence lourd de cette après-midi d'été pour rester immobile, engourdie dans le fauteuil. Dès qu'elle eut décidé d'aller lui parler, elle se leva et utilisa cette liberté inattendue pour mettre de l'ordre dans les deux chambres, ranger du linge, coudre des boutons.

Elle allait et venait, puis travaillait sans hâte, sans nervosité, séparée en apparence du reste du monde, se répétant de temps à autre :

— Oui, j'irai lui parler.

Cette démarche lui semblait maintenant naturelle et simple. Elle songeait plus à lui qu'à elle-même. Elle savait seulement qu'elle pouvait l'empêcher de partir, et qu'elle devait le faire.

Émilie l'avait justement prévenue qu'elle serait libre assez tard. Albert rentrait souvent vers cinq heures, elle avait donc tout le temps nécessaire : l'occasion était favorable. Elle se croyait très calme, et pourtant, quand elle entendit le pas très connu, elle eut une secousse : quelque chose sembla se déclencher en elle. Elle ne savait pas de quoi elle avait peur ; mais, quand elle frappa à la porte, son cœur battait si fort qu'elle en sentait les battements jusqu'à ses lèvres.

Albert vint ouvrir d'un pas lourd, sans hâte. En la voyant, il se redressa : son visage s'éclaira d'un sourire qui l'encouragea.

— Je venais vous demander... — balbutia-t-elle.

— Entrez ! Entrez un instant ! C'est gentil de me faire une petite visite.

Il avait repris avec elle son ton de coquetterie câline et respectueuse.

Et elle entra hésitante, inquiète, elle ne savait de quoi.

Elle commença d'abord :

— Je venais vous emprunter des allumettes.

Il s'empressa de lui donner ce qu'elle demandait, non sans sourire malicieusement. Il flairait un prétexte et s'amusait de son embarras. « Elle va être bien plus gênée de rester, n'ayant

plus pour cela aucune raison », pensait-il ! Il était rentré, plein de bonne humeur, ayant entendu de tous côtés parler de la mobilisation qui se faisait très bien et présageait une guerre de très courte durée. Cela l'avait rassuré.

— Merci, — dit-elle.

Mais elle restait là, immobile, ne sachant par où commencer. Elle avait cru que ça serait si facile, et c'était au contraire si difficile.

— Vous voulez partir? — questionna-t-elle.

Et elle releva la tête, le regardant bien en face. Maintenant que le premier mot était dit, elle retrouvait tout son courage.

Il fronça les sourcils : décidément, toutes les deux avaient la manie de le voir déjà loin.

Il répondit par habitude :

— Eh bien ! Pourquoi pas? Autant moi qu'un autre, n'est-ce pas?

Il était assis sur son lit : elle restait debout appuyée au mur, face au jour.

— Pourtant, — dit-elle, — si vous étiez marié, vous ne demanderiez pas à vous en aller.

— Mais, je ne le suis pas, que diable !

Et il eut un gros rire.

Elle ne riait pas, son visage sérieux avait quelque chose de décidé et de froid.

— Vous savez pourtant bien, — murmura-t-elle...

La façon amusée dont il la regardait la troubla pourtant.

Il se taisait, semblant dire :

— Eh bien ! J'attends.

Elle finit par achever sa phrase :

— ... que vous n'êtes pas libre.

Il eut l'air fort étonné, faisant mine de ne pas comprendre. Il voulait qu'elle aussi lui déclarât son amour. Il éprouvait une jouissance physique à s'entendre dire :

— Je vous aime.

Devant la surprise qu'il manifesta, sa physionomie à elle prit une expression de souffrance... Allait-il la torturer longtemps encore? Que lui fallait-il donc?

— Pourquoi? — dit-il enfin.

Elle suivait son idée.

— Vous ne devez pas partir.

Il demanda encore :

— Ah ! vraiment ! Et pourquoi donc?

Alors résolument elle jeta :

— Parce que je ne le veux pas.

Et, de nouveau, elle le regarda dans les yeux.

C'est lui, cette fois, qui détourna son regard. Cet aveu, qu'il avait voulu, il n'y était pas préparé ; il ne trouvait rien à répondre. Il ne pouvait pourtant pas se jeter sur elle, la dévorer de baisers. Il voyait bien qu'elle n'était pas troublée comme sa sœur ; il la sentait lucide et ferme.

— Voulez-vous me dire cela plus près? — finit-il par dire, les paupières plissées, avec, au fond de ses prunelles, une flamme de fille hardie et coquette.

Machinalement, elle approcha. Il lui prit les deux mains, sans savoir pourquoi ; elle le laissa faire, mais elle resta debout devant lui, le corps raidi, le buste en arrière.

— Pourquoi doutez-vous? — demanda-t-elle. — Vous pensez bien que si je vous ai permis de m'accompagner dans la rue, c'est que j'ai compris votre sentiment et que j'ai compris aussi le mien. Comment se fait-il donc que, maintenant, vous semblez tout surpris?

Tandis qu'elle parlait, un malaise envahissait Albert ; n'allait-il pas avoir à prononcer des paroles définitives? Malgré tout, le souvenir d'Émilie le gênait. Il ne pouvait pas épouser les deux. Mais que faire?

Tout à coup, une idée lui vint ; son regard s'assombrit ; il lâcha les deux mains.

— C'est que, — fit-il soucieux, — les conditions ne sont plus les mêmes : cette guerre est là, maintenant... Je puis être appelé d'un jour à l'autre. Je n'ai plus le droit de faire des projets... Il y a trop de risques.

— Je veux ma part des risques, — dit-elle, têtue.

Il fit comme s'il n'entendait pas.

— Il y a trop d'incertain : l'avenir est trop sombre.

Il baissa la tête dans une attitude accablée.

Elle lui toucha l'épaule :

— Nous serons deux pour supporter l'avenir.

— Non, je n'ai pas le droit, — fit-il, comme s'il refusait un bonheur immérité; — vous ne savez pas quel engagement vous prenez... Je n'ai pas le droit...

— Mais c'est moi qui vous le demande.

Alors ses scrupules tombèrent... Ma foi! puisque c'était elle qui le voulait...

— Vous êtes bonne, — dit-il en relevant la tête.

Et il lui reprit les mains. C'était justement l'attitude qu'elle désirait : elle n'éprouvait plus aucune gêne; mais une sollicitude très douce l'envahit, une sollicitude presque maternelle.

— Alors, vous serez raisonnable? — questionna-t-elle avec un sourire, le premier depuis qu'elle était entrée dans la chambre. — Vous ne demanderez pas à partir?

— Non, puisque vous l'exigez, — dit-il d'un air soumis. — Seulement...

Et il hésita.

— Quoi donc?

— Embrassez-moi.

Elle rougit : son sourire s'éteignit. Pourtant, elle ne pouvait lui refuser. Alors elle se pencha, et lui mit au front un baiser léger.

— C'est tout? — demanda-t-il.

Elle trouvait déjà que c'était beaucoup, que c'était presque trop ; elle se reculait vers le mur.

— C'est promis? — demanda-t-elle encore, prête à partir.

Il étendit solennellement la main et dit en riant :

— C'est juré !

Alors elle jeta un coup d'œil sur la chambre. Elle la trouva en désordre, malpropre.

— Vous verrez, quand nous serons mariés : ça aura un tout autre air.

Et, de la main, elle désigna toute la pièce.

— Je serai comme un coq en pâte ! (Sa figure s'élargit dans un sourire béat.) Et moi, que faudra-t-il que je fasse pour vous? — questionna-t-il câlin.

— Vous n'aurez qu'à rester là avec moi, — répondit-elle simplement.

Et elle mit la main sur la serrure.

Alors il eut une crainte.

— Je voudrais vous demander, — dit-il (et il hésita), — je voudrais vous demander que tout ceci reste secret... entre nous.

— Mais, je puis bien le dire à ma sœur, n'est-ce pas? Ma sœur, ce n'est pas...

Alors, il l'interrompit l'air très grave :

— Non, voyez-vous : cela, j'y tiens beaucoup.... Personne ne doit être au courant. L'avenir est trop incertain, et, si je ne reviens pas...

— Ne dites pas cela, — interrompit-elle violemment.

— Eh ! il faut tout envisager... Vous savez quel vide ce sera pour votre sœur... A quoi bon l'attrister peut-être si longtemps à l'avance? peut-être...

Il allait dire : « inutilement » ; mais il s'arrêta.

Louise fut émue extrêmement.

— Comme vous êtes bon, — dit-elle.

Et ses yeux avaient déjà l'expression humble d'un chien fidèle.

Il sourit. Et insistant :

— C'est promis? — demanda-t-il à son tour.

Alors, comme imitant le geste qu'il avait eu lui-même, elle étendit la main droite :

— C'est juré.

Puis, sans qu'il fît un pas pour la retenir, elle sortit de la chambre.

Elle était toute remplie de joie, d'une joie calme, paisible. Elle aussi, maintenant, elle oubliait la guerre.

— Comme il est bon ! Comme il est bon ! — se répétait-elle.

Et il ne lui venait aucun regret de sa démarche, aucun remords.

Albert était resté assis sur son lit, affaissé.

— Comment vais-je m'en tirer? — se demandait-il. — Que faire?

Évidemment, aucune solution ne lui apparaissait. Il sentait sur sa tête la menace d'un orage qui pour un moment lui faisait tout oublier.

Il hochait la tête... Quelle affaire !...

Alors, il se raccrocha à tout ce qu'il y avait d'obscur et d'inquiétant dans l'air. Cette incertitude du lendemain, qui le préoccupait tant à d'autres moments, servait au contraire, maintenant, à le rassurer.

C'est en retrouvant son angoisse journalière qu'il oublia ce nouveau souci.

— Bah ! qui sait? — fit-il, sortant de sa rêverie.

Et, dans ce « qui sait? », il ne mettait rien de menaçant pour lui, il ne voyait rien de précis. C'était l'écho de la rafale qui bouleversait le monde et pliait tous les fronts. Et il se leva fatigué d'avoir tant réfléchi, s'étirant les bras et les jambes avec un grand bâillement qui découvrit ses deux mâchoires et fit saillir les muscles de son cou.

VI

Mais il partit comme les autres.

Il partit un jour, vers la fin d'octobre, un des derniers jours de beau temps : le soleil brillait, mais les contours de chaque chose semblaient adoucis par la lumière atténuée et plus fragile.

Il partit simplement, incapable de crâner, ayant besoin de toute sa force pour avoir une tenue digne. Cela l'avait frappé presque comme un coup inattendu, tellement il s'était habitué à son rôle, tellement il avait eu conscience de sa nécessité. Il continuait à soutenir chacun, et l'envahissement rapide des pays du nord, la panique de Paris, lui avaient fourni l'occasion de se montrer énergique. Son optimisme l'empêchait de voir un nouveau siège de Paris, ou les portes s'ouvrant devant les Prussiens vainqueurs. Il avait confiance. Il avait su, par son attitude, donner un peu de sa confiance à ceux que les circonstances empêchaient de se joindre au troupeau éperdu qui fuyait vers le sud.

Il blaguait même :

— Si seulement ils y restaient tous, là-bas ! Ce qu'on serait bien !

Mais son triomphe avait été la victoire de la Marne.

— Eh bien ! Eh bien !... qu'est-ce que je vous avais dit? — criait-il en brandissant son journal. — Qui est-ce qui avait raison, ici?...

Et une auréole lui était restée : il était devenu une autorité stratégique et militaire ; on le consultait sur l'importance de

certaines opérations, sur leur à-propos. Il ne s'embarrassait de rien, et trouvait tout bien, pourvu qu'on le laissât en repos.

Hélas ! on ne l'y laissa pas longtemps : il ne put guère jouir de son triomphe. Un jour, ce fut la visite médicale ; il fut déclaré bon pour le service, et envoyé à Rennes dans un régiment d'infanterie.

C'est un matin de la fin d'octobre qu'il partit.

Ah ! comme c'était plus dur, ce départ, seul, alors que la première fièvre était tombée et que l'on commençait à savoir toute l'abomination de cette guerre. Il n'en partit pas moins dignement, et on le vit s'en aller sans grande émotion. Après trois mois de guerre, on était déjà plus blasé. Et puis, chacun avait des inquiétudes personnelles si grandes qu'on n'avait aucune raison de se tourmenter pour ce garçon solide qui ne laissait personne derrière lui. Après tout, c'était bien son tour.

— Il est seul, n'est-ce pas? Il n'a que lui à penser.

— Et puis... il ne va pas se battre : à Rennes, il sera aussi bien qu'à Paris.

La fruitière du coin lui dit même, au moment où il lui fit ses adieux :

— Tiens ! c'est aujourd'hui? Je croyais que c'était dans quelques jours.

Avant de quitter l'impasse, il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil : mais la rue avait son aspect de tous les jours. Seule, madame Lebeau sur le pas de sa porte le regardait s'éloigner. Il leva son chapeau très haut au-dessus de sa tête d'un geste conquérant qui resta sans écho, mais cela épuisa son énergie, qui retomba comme aplatie.

Du chemin qu'il suivait pour aller de chez lui à la gare, il ne remarqua rien. Il aurait voulu crier à ceux qu'il croisait et dont le calme l'étouffait : « Regardez-moi donc ! je pars !... Aidez-moi ! » Mais, autour de lui, c'était l'indifférence complète.

Aussi éprouva-t-il un immense soulagement en apercevant dans la foule, aux environs de la gare, le visage bouleversé d'Émilie.

Il se rappelait leurs adieux de la veille au soir quand il savait encore être brave. Elle aussi avait voulu être brave : il n'y avait eu entre eux aucun épanchement tendre ; ils étaient trop tendus et contractés ; ils s'étaient fait leurs adieux

avec une sorte de brutalité. Elle avait voulu mettre tout son amour contenu dans ce baiser violent qu'ils échangèrent. Et comme, devant son visage ravagé, il avait peur, peur que sa tristesse le trahît, il lui avait dit, les yeux dans les yeux, sa figure contre la sienne :

— Mais puisque je t'aime !...

Elle avait seulement répondu :

— Qu'est-ce que je vais devenir?

Puis ils s'étaient séparés, entendant du bruit, et il avait su dans la soirée, par Louise, qu'elle s'était mise au lit et qu'elle avait semblé dormir. Il savait bien, lui, qu'elle n'avait pas dormi, et cela avait rendu plus hâtifs ses adieux avec Louise. Celle-ci, du reste, était plus calme ; ses traits tirés indiquaient bien ses insomnies et son inquiétude, mais elle s'efforçait au contraire de le remonter.

Elle disait sans cesse :

— Quand vous reviendrez... Quand vous serez revenu...

Alors, il se laissait aller, montrant son inquiétude.

Elle ajoutait :

— Voyez comme je suis brave, moi...

Il était sur le point de répondre :

— Pour vous, ça n'est pas la même chose.

Mais il se retenait.

Et pourtant, si les adieux d'Émilie l'avaient épuisé, ceux de Louise le laissèrent réconforté, plus calme physiquement et moralement. Elle lui avait longuement serré les deux mains dans les siennes comme pour lui communiquer sa force, lui disant :

— Quand vous reviendrez, comme ça sera bon !

Il avait cru distinguer des larmes dans ses yeux, mais elle l'avait lâché brusquement, pour s'occuper de ses affaires, vérifiant ce qu'elle avait déjà vérifié plusieurs fois, voulant savoir s'il ne lui manquait rien.

— Et si vous avez besoin de quelque chose, écrivez-moi. A Paris on trouve toujours mieux... Cela me fera tant de plaisir !

Elle n'avait pas insisté, mais il avait compris, et son affection s'en était accrue.

Cependant, il tremblait à la pensée qu'Émilie, dans sa chambre, ne dormait pas, épiant chaque bruit, et il avait presque poussé Louise dehors :

— Si on vous voyait ici !

Qu'importait à Louise? Toutefois, pour ne pas énerver son ami, elle consentit à partir. Il fit mine de la prendre dans ses bras et de l'embrasser, elle se dégagea sans peine de son étreinte un peu molle, et, saisissant sa tête entre les deux mains, elle posa longuement ses lèvres sur ses yeux; puis, le tenant toujours et le regardant une seconde, elle murmura avec un sourire très triste :

— Tu es à moi !

C'était la première fois qu'elle le tutoyait, et ce baiser si chaste, ce tutoiement si doux, l'avaient troublé, lui, et il avait senti les larmes qui lui montaient aux yeux.

Alors elle s'était sauvée sur la pointe des pieds, et il avait refermé sa porte, un peu honteux et gêné devant lui-même comme devant un personnage nouveau.

Le matin, il les avaient entendues se lever, s'apprêter, partir ; il n'avait fait aucun mouvement pour les voir encore, retenant même sa respiration, décidé, si l'une des deux venait frapper à sa porte, à ne pas répondre, à feindre de dormir. Heureusement, elles ne vinrent pas, et il fut soulagé en entendant leurs pas se perdre dans l'escalier...

Non ! Ce matin, il n'était pas assez fort pour recommencer...

Et pourtant, après avoir senti l'indifférence de tout, après avoir compris combien ce départ passait inaperçu, après avoir croisé tant de gens pressés qui ne le regardaient pas, alors qu'il éprouvait une détresse plus grande, la silhouette d'Émilie lui fit du bien. Ce fut comme une caresse consolante : il n'était plus seul.

Elle s'excusa :

— Je n'ai pas pu m'empêcher...

Il la prit par le bras, heureux de la toucher, de sentir contre lui un être vivant et ému. Son sentiment était sincère, réel. Il mentit pourtant en lui disant :

— Je savais bien que tu viendrais.

Elle jeta vers lui un regard reconnaissant.

Puis ils marchèrent ainsi quelque temps. Il portait ses vêtements du dimanche, et ses yeux un peu creusés semblaient plus brillants dans son visage très blanc et rasé de frais.

— Tu m'écriras souvent? — questionna-t-elle.

(Il était convenu qu'il lui adresserait ses lettres à son bureau.)

— Oui ! Mais, tu sais, garde notre secret.

Elle lui avait promis, sans essayer de comprendre.

Elle s'accrochait davantage à lui.

— C'est comme cela que nous serons quand tu reviendras.

Alors il eut la force de rire.

— Pas tout le temps, — dit-il.

Et elle sourit aussi :

— Non, pas tout le temps.

Elle était si bien là, à son bras, qu'elle oubliait presque le tragique du moment présent !

Mais il leva les yeux vers la grande horloge. Le temps passait.

— Il va falloir nous séparer.

Alors elle se serra davantage contre lui :

— Encore une minute.

Puis tout à coup, desserrant son étreinte :

— Je me suis promis d'être raisonnable, de ne pas te décourager.

Ils s'étaient arrêtés l'un en face de l'autre, ne voyant rien de l'agitation qui les entourait.

— Je t'ai apporté ça, — dit-elle.

Et elle lui mit dans les mains un paquet qu'il prit machinalement, ne pensant pas même à la remercier.

Puis, comme ils restaient là sans plus savoir quoi se dire, elle brusqua les choses, pénétrée de la promesse qu'elle s'était faite à elle-même :

— Au revoir... Écris-moi.

— Au revoir !

Ils ne s'embrassèrent pas. Ils se regardèrent seulement.

Jusqu'à cette minute, ils s'étaient crus seuls, ne voyant personne autour d'eux ; mais, au moment de cette dernière caresse, ils eurent l'impression que tous les yeux étaient fixés sur eux, et brusquement ils se séparèrent pour se perdre tous deux dans les remous de la foule, pour y engloutir leur peine, leur effroi, leur douleur.

(La fin prochainement.)

JEANNE MAXIME-DAVID

L'ANNÉE DE VERDUN[1]

IX

Nivelle, après son rétablissement d'avril au secteur de Douaumont s'y consolide. Sa pensée, qui est celle de Joffre et celle de Pétain, c'est d'y préparer une offensive contre le fort, parce que les Allemands y sont gênants, que la reprise du massif fameux aura un grand retentissement et, surtout, que le rôle assigné par le commandement en chef à la défense de Verdun est d'attirer les forces allemandes, de les retenir et de les faire fondre dans une lutte acharnée d'usure. S'étant fortifié aux ravins de la Caillette et de la Fausse-Côte, et ayant pris, le 1er mai, le plateau Sud-Est du fort, il travaille en conséquence à organiser et à élargir sa base de départ. La division Mangin, qu'il a chargée de l'opération, gagne quelques tranchées à la fontaine de Morchée et au ravin de la Couleuvre, mais elle perd quelques éléments importants dans la direction de la ferme Thiaumont. La base de départ demeure très étroite.

Nécessairement, ces travaux d'approche n'ont pas échappé aux Allemands ; non seulement ils contre-attaquent avec violence sur tout notre front et y gagnent un peu de terrain, mais, en même temps, ils reprennent une forte offensive sur la rive gauche, contre le Mort-Homme.

On se souvient qu'ils avaient cru enlever le sommet dans

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 février et du 1er mars 1918.

leur attaque générale des 9 et 10 avril, qu'ils l'avaient rendu au moins intenable pour nous et qu'ils avaient perdu, le 20, une partie du terrain conquis par eux dans les ravins et les vallons boisés qui montent au cône tronqué et dénudé de la cote 304.

Les attaques frontales ayant échoué, il les vont combiner maintenant avec d'assez amples mouvements d'ailes.

La préparation d'artillerie commença le 3 mai, 75 batteries concentrant leur feu sur la colline aplatie « qui n'est plus qu'un nuage de poussière et de fumée [1] ».

La bataille s'engage le 4 pour durer, presque sans interruption, jusqu'au 22 juin. La tactique allemande est toujours aussi brutale et aussi simple. Elle ne vise qu'à faire brèche sur un seul point, qui est rarement le même pendant deux jours de suite, et elle paraît ne se préoccuper que du point où elle agit. Ces attaques sporadiques sont très meurtrières, mais, comme c'est le kronprinz qui commande, les renforts ne lui sont pas marchandés. Nos contre-attaques, au contraire, qu'elles soient menées par Berthelot ou par Maud'huy, sont presque toujours inspirées, de l'aveu même des Allemands [2], par une pensée stratégique ; elles « préparent un combat qui se dessinera de lui-même » ; nos ressorts se détendent avec une vigueur croissante. Cependant la puissance de l'artillerie allemande nous obligera à abandonner l'une après l'autre des tranchées bouleversées de fond en comble, parfois nivelées, et à reporter le combat au Sud du Mort-Homme, isolé maintenant de la croupe 304. Victoire posthume du général de Schlieffen, qui a préconisé de vieille date l'artillerie lourde, et victoire de Krupp.

La lutte a été d'abord pour la cote 304. Croyant notre résistance brisée par le canon, les Allemands y lancent en trombe trois divisions fraîches qui se font faucher. Ils échouent également dans une attaque brusquée par le fond du vallon du ruisseau d'Esnes, entre la colline et le Mort-Homme. Pendant que nous leur disputons ensuite le bois Camard, y rentrant pour être ramenés à sa lisière Sud, cherchant à le reprendre, mais nous heurtant à des tranchées garnies de mitrailleuses, une heureuse diversion nous porte à l'ouvrage du

1. *La Victoire de Verdun*, p. 59.
2. Notamment du major Moraht, dans le *Tageblatt* de Berlin.

Trapèze, Nord-Ouest du Mort-Homme. Les Allemands essayent alors de tourner le Mamelon et de le prendre à revers par le bois d'Avocourt. Ils dirigent contre son réduit une furieuse attaque de nuit, mais sont arrêtés sur les jarrets. Pareillement, l'ouvrage du Bec les empêche, à l'Est où ils retournent, de déboucher du ravin de la Hayette. Ils reportent, en conséquence, leur action principale vers la Meuse et s'emparent cette fois de tranchées au Nord et à l'Ouest du Mort-Homme, ainsi que du village de Cumières, mais sans pouvoir en sortir. La lutte se poursuit, avec un égal acharnement des deux côtés et les alternatives ordinaires de cette sorte de combats, pour quelques tranchées ou quelque coin de bois. Vers la fin mai, ayant échoué presque partout sur son aile droite, mais ayant généralement progressé au centre et à gauche, l'ennemi est accroché aux pentes Nord du 304 et tient le Mort-Homme; de là, sa ligne passe entre le bois des Corbeaux et le bois des Caurettes pour gagner Cumières. Ayant manqué une attaque sur Chattancourt par une nuit de brouillard, aux pentes Sud-Est du Mort-Homme, il recommence en juin son mouvement habituel qui est d'avancer tour à tour l'une ou l'autre épaule, et revient au 304. Maud'huy, qui commande le secteur, lui barre la route. Enfin, nous reprenons le 15 juin un kilomètre de tranchées au Sud-Ouest du Mort-Homme. L'ennemi est maître de la fameuse colline ; pourtant il n'en peut pas battre les pentes Sud ni exploiter les vues. Nous lui avons repris un ouvrage qu'il avait fortement organisé sur la pente vers la rivière.

De fait, dans cette bataille qui s'épuise, notre première ligne de défense a achevé de tomber tout entière ; la seconde, où nous avons opéré notre repli, part de la boucle de la Meuse, face à Vacherauville, nous laisse Chattancourt et aux Allemands le Mort-Homme, coupe à son sommet la colline sans nom et finit au réduit d'Avocourt.

X

Tandis que nous opposions, à l'Ouest, cette résistance tenace, une autre bataille se développait à l'Est, plus violente

encore et bientôt plus tragique, mais engagée ici par nous, comme on l'a vu, en direction de Douaumont.

Les petites opérations qui précédèrent la principale, n'avaient pas eu seulement pour objet d'étendre et de fortifier notre base, mais encore d'occuper l'ennemi pendant la préparation du terrain d'attaque. Ces travaux (construction d'une double parallèle de départ et de boyaux reliant la première ligne à la ligne intermédiaire) rencontrèrent des difficultés extraordinaires, en raison de la brièveté des nuits et à cause des bombardements ininterrompus de l'ennemi qui bouleversaient le terrain à mesure de sa mise en état.

L'opération projetée avait pour but la prise d'un saillant de 5 à 600 mètres, dont la base est d'un peu plus d'un kilomètre et dont le fort de Douaumont occupe la partie septentrionale. Le tir de destruction, avec des pièces de gros calibre, sur les abords du fort et le ravin de la Fausse-Côte dura deux jours (19-20 mai). L'explosion d'un gros obus coûta aux Allemands près d'un millier de morts et les contraignit à évacuer momentanément le fort.

Mangin, ardent et pressé, promit la victoire à « ses 12 000 braves » : « Je vous salue, drapeaux de la 5e division... Les grandes ailes de la victoire font frémir vos plis glorieux. »

Ses succès d'avril au bois de la Caillette, qui lui ont valu les félicitations de Pétain, l'auraient confirmé, s'il en eût été besoin, dans ses volontés offensives. Il fait de la thèse de son tempérament une démonstration presque mathématique. (Il ne s'agit encore que d'actions à objectifs limités.) La valeur de la défensive, c'est, surtout, l'inefficacité des barrages et l'instantanéité des contre-attaques. Or, est-on jamais certain que les barrages seront déclenchés à temps et que les troupes de contre-attaque ne laisseront pas échapper le moment favorable pour se porter en avant? C'est un fait qu'une troupe qui contre-attaque subit des pertes au moins égales à celle qui attaque. En effet, l'infanterie, dans un assaut bien réglé, n'a pas été soumise au préalable à un bombardement intense, l'ennemi n'ayant pas eu le temps de concentrer ses feux; et elle ne trouve devant elle, sur des organisations en partie détruites, qu'un adversaire stupéfié et déjà atteint par les tirs de l'artillerie. Au contraire, la troupe

qui contre-attaque a été éprouvée par la canonnade ennemie ; comme elle doit riposter immédiatement à l'attaque, elle n'est pas appuyée le plus souvent par l'artillerie comme il faudrait ; surtout elle se heurte à des unités que le succès a exaltées et qui viennent d'amener des mitrailleuses sur le terrain conquis. Enfin, le chef qui prépare une opération offensive, choisit, lui, son temps et son terrain, il est le maître de l'heure, il peut agir par surprise et ses troupes disponibles sont à pied d'œuvre.

Évidemment, ces avantages de l'offensive n'en assurent pas le succès. Mais l'offensive s'impose particulièrement à Verdun pour cette raison que la mission des armées n'est point de garder un secteur quelconque de front, où il peut suffire de surveiller et de tenir en respect un ennemi plus ou moins actif. Nous sommes à la bataille. Deux volontés contraires sont en présence. Il faut résister en gagnant du terrain, c'est-à-dire attaquer.

L'offensive contre Douaumont est donc justifiée. Les ordres prévoient une attaque centrale avec le fort pour objectif et des attaques d'ailes qui en dégageront les abords, à droite la tranchée des Hongrois entre les ravins de la Fausse-Côte et de la Caillette, à gauche la tranchée de Morchée, conquise puis reperdue, entre la ferme Thiaumont et Douaumont. Une puissante artillerie lourde, amenée en secret, ouvre le feu sur les lignes allemandes, depuis l'Ouest de la ferme Thiaumont jusque dans les bois à l'Est du fort.

Après une nuit très dure sous les obus des barrages allemands, qui coûtèrent des pertes sensibles aux bataillons installés dans les parallèles de départ, ces trois attaques s'exécutèrent à la fois et d'un seul élan dans la matinée du 22 mai, vers midi. L'attaque frontale atteignit seule son objectif, rompant les lignes ennemies et pénétrant dans le fort par la brèche située au Sud-Ouest de la gorge. Les ailes furent arrêtées, à droite par des feux d'infanterie et de mitrailleuses, à gauche par la résistance d'un ouvrage dit le Bonnet d'Évêque.

Cependant ceux des nôtres qui sont entrés dans le fort ne l'ont pas emporté en entier ; l'ennemi continue à occuper les cornes au Nord et les casemates, sauf celle de gauche, ainsi que le coffre de contrescarpe Nord-Est, garni de mitrail-

leuses. Aussi bien notre préparation d'artillerie, pour intense qu'elle ait été, n'a détruit que partiellement les gros-ouvrages. C'est la bataille dans le fort, les Allemands bien à l'abri dans des casemates ; nos deux bataillons, l'un du 34e, l'autre du 74e de ligne, sont mitraillés par l'artillerie ennemie qui tire sans relâche sur les superstructures.

La nuit tombe sur notre succès, qui sera éphémère si des renforts importants n'arrivent pas ; et il n'en arrive qu'en petit nombre et difficilement, avec quelques éléments de nos ailes qui, progressant dans des boyaux, ont forcé deux brèches à l'Ouest et au Nord.

Les Allemands qui continuent à tenir au Bonnet d'Évêque et à la tranchée de Morchée, ne restent pas seulement en liaison avec la garnison réfugiée dans les angles Nord du fort, mais ils dessinent dès le lendemain (23) un mouvement d'encerclement. La menace n'en échappe pas à Nivelle. Il ordonne au général Lebrun de se préparer à enlever ces tranchées dans la matinée du lendemain. Mais les Allemands, cette fois, ont pris les devants et contre-attaquent entre la tranchée de Morchée et celle des Hongrois. Ils échouent à la vérité, ce jour-là, pendant que se poursuit dans le fort un très dur combat qui reste indécis.

C'est merveille que nous ayons pu garder notre conquête pendant une deuxième nuit. Nous ne la perdons que le 24, sous l'effort du premier corps bavarois, nouvellement arrivé sur le front et qui était réservé pour la bataille de la rive gauche. Ces troupes fraîches reprennent la cour intérieure et le fossé de gorge, mais ne parviennent pas à déboucher au Sud, où nous les arrêtons devant nos tranchées jusqu'au 27. Les abords du fort nous restent.

Ce glorieux échec renferme plus d'un enseignement dont il sera profité à l'automne, quand Mangin attaquera de nouveau sur Douaumont et y rentrera pour n'en plus sortir. Ce sera après une préparation d'artillerie autrement destructrice et niveleuse, et avec une autre tactique de combat qui n'exposera plus l'assaillant au danger d'être isolé et arrêté dans sa victoire. Pour les Allemands, instruits maintenant de nos résolutions offensives et mécontents d'avoir usé pour nous repousser de Douaumont les forces qu'ils destinaient à la

cote 304, ils ne cesseront plus d'attaquer sur la rive droite, pendant que leur activité sur la rive gauche ira décroissant. Ils vont chercher désormais à prévenir nos offensives locales et à pousser, cette fois jusqu'à Verdun, l'attaque qui les avait conduits, en février, jusqu'à Douaumont et aux vallons de la côte du Poivre.

XI

En ces derniers jours de mai, les Allemands sont d'autant plus résolus à hâter à tout prix la chute de Verdun que ce long siège, aux progrès à peine visibles sur la carte, a porté à leur prestige une atteinte dont souffre leur orgueil et que la bataille générale s'engage ou menace sur tous les fronts d'Europe et d'Asie.

Il n'arrive jamais que les plans les mieux conçus ne se heurtent pas à des obstacles imprévus ou à des circonstances échappant à toute prévision, qui les dérangent. Mais si le dessein a été bien calculé et bien conduit, ce qui en subsiste est assez solide le plus souvent pour résister aux événements opérant en sens contraire et au choc des effets naturels d'autres causes, ce qu'on appelle le hasard.

Cette vérité de tous les temps s'applique maintenant au projet offensif dont les Alliés étaient convenus pour le printemps de 1916. Il répond à une idée si forte et à laquelle Joffre est resté attaché avec une si robuste confiance que la trame n'en aura été rompue ni par l'offensive préventive des Allemands sur la Meuse, en février, ni par celle des Autrichiens sur le Trentin en mai, ni par la menace grandissante sur Verdun aux premiers jours de l'été. Le plan va s'exécuter avec les seules variantes que nécessitent les événements inattendus. L'Entente continue à manœuvrer les empires centraux. C'est déjà une victoire.

Le projet d'une attaque combinée des Alliés pour 1916 n'était pas arrêté depuis une heure qu'il était connu de l'Allemagne, ainsi qu'on l'a raconté [1]. De là les offensives des empires centraux, offensives préventives.

1. Voir p. 516.

Les Allemands sont partis des premiers, pour des raisons d'ordre politique et parce qu'ils ont fait depuis longtemps de la formule frédéricienne : « l'armée toujours prête », une réalité. L'hiver alpestre avec ses neiges, qui ne sont nulle part plus épaisses et plus durables qu'au Tyrol, et leurs coutumières lenteurs ont retardé les Autrichiens. L'offensive du Trentin, contre les vallées et les plateaux de l'Adige, de l'Astico et de la Brenta, avait été étudiée par le général Conrad de Hœtzendorf, déjà au temps de la Triplice. On l'annonce, dans les journaux, vers la première quinzaine de mai, comme imminente, en direction de Venise et de Brescia. En attaquant avec le gros de leurs forces, de 250 à 300 000 hommes et une puissante artillerie, par le Nord-Ouest, les Autrichiens ont pour objet principal d'arrêter l'offensive en préparation des Italiens à l'Est, dans la région de l'Isonzo, depuis la Carnie jusqu'à la mer.

Ils s'ébranlent le 15 contre les cols des Alpes et obligent tout de suite les Italiens à un recul important dans le val d'Adige. Début qui rappelle assez celui de Verdun. Ici encore, une partie tout au moins du repli a été prévue par le commandement. (Tout juste, à Paris, la Chambre va discuter des « fautes d'évidence » de Verdun; longue session à huis-clos où apparaîtra la superbe et récente compétence des prophètes du passé.) Ici encore, c'est le prince héritier qui commande en chef, ou qui en fait les gestes.

La marche en avant des Italiens, aux premiers jours de leur guerre, *nostra guerra*, comme ils disaient, les a portés jusqu'à des passages et des sommets de l'angle méridional du Trentin ; bientôt, ils ont dû s'arrêter devant une succession de crêtes et de cimes d'une altitude de beaucoup plus considérable ; ils n'ont ensuite gagné qu'un terrain à peu près insignifiant, obligés qu'ils étaient de combattre toujours la tête en l'air.

En effet, les Autrichiens les dominaient de partout, ayant eu le soin, en 1866, quand ils cédèrent la Vénétie pour avoir été vaincus en Bohême par les Prussiens, de garder les lignes de faîte sur toute la frontière semi-circulaire qui part de la haute vallée de l'Adige pour aboutir aux lagunes de Grado : Alpes Lessiniennes jusqu'à la trouée du Piave ; Alpes Car-

niques jusqu'au val Tagliamento ; Alpes Juliennes jusqu'à l'Adriatique, au golfe de Trieste.

Ces Alpes Orientales sont, le plus souvent, des falaises tombant à pic, avec d'étroites vallées longitudinales, falaises qui croissent en hauteur vers l'Autriche. L'Italien, dans sa plaine vénéto-lombarde, est tenu par ce formidable bastion du Tyrol comme jadis les paysans et les citadins du Rhin par les nids d'aigle des burgraves.

Tout ce que les Italiens ont pu faire pendant l'hiver qui, du Stelvio au col de Tarvis, commence en septembre pour ne finir qu'en mai, couvrant de neige et de glaces cette magnifique et terrible région, y égalisant tout et faisant disparaître les routes et jusqu'aux villages, ce fut de garder les positions conquises à leur première offensive, — ou ce fut l'hiver lui-même qui les leur garda. Hœtzendorf a eu huit grands mois pour assembler ses armées qu'il vient encore de grossir de divisions venues de Russie et de Serbie. Maintenant, la fonte des neiges a rouvert aux Autrichiens ces routes d'invasion qu'ils se sont ménagées il y a cinquante ans. Ils s'abattent à la fois sur toutes les vallées comme une immense avalanche.

La résistance italienne dans la zone des hauts sommets et des neiges éternelles ne peut avoir d'autre objet que de ralentir assez la marche des assaillants pour donner à Cadorna le temps d'organiser en arrière les positions où il opposera au flot la digue vivante de ses armées. C'est encore la répétition de Verdun.

Comment manœuvrer sur les glaciers, sur les plateaux de rochers éboulés? Pas de routes, rien que des sentiers de chèvres. C'est dans l'une des vallées de l'Adige, le Serravalle, que Dante a placé l'Enfer. Et comment répondre d'en bas aux batteries que les Autrichiens ont amenées sur des sommets inaccessibles et logées dans des cavernes d'où les gueules sortent seulement pour cracher la mitraille? Impossible de les y repérer. Les montagnes sont creusées d'un si grand nombre de tranchées qu'un officier les compare exactement à des dos de tigre. Les moindres éperons sont transformés en fortins.

Les Italiens, de leur propre aveu, n'opèrent pas ce repli nécessaire avec toute la méthode qu'il eût fallu. Attaqués à la fois sur tant de vallées enchevêtrées, ils livrent de beaux

combats d'arrière-garde sur quelques cols, principalement aux ailes, en cédent d'autres, au centre, avec trop de hâte [1]. Ils enclouent des canons qu'ils ont maintenus à des emplacements sacrifiés pour protéger l'écoulement des fantassins. Ils en perdent d'autres, en grand nombre, faute d'avoir organisé d'assez solides centres de résistance. Si l'on se place du côté autrichien, cette bataille du Trentin est un éventail qui se déploie par le milieu ; le front s'en élargit à 30, puis à 50 kilomètres. Ni le pilier occidental de la défense, en terre *redenta*, le lourd massif du Pasubio n'a pu être ébranlé, ni le pilier oriental, la haute vallée de la Brenta. Mais la situation des Italiens est franchement défavorable sur le plateau, en avant de la conque d'Arsiero, et sur le plateau voisin d'Asiago ou *dei Setti Communi* qui domine la plaine de Vicence. Après avoir cédé dans tout l'Altipiano et dans le val d'Assa jusqu'au coude de Rovna, les Italiens, sous la menace d'un enveloppement, ont abandonné la zone Nord avec la ville d'Asiago. Fin mai, les Autrichiens ont occupé 300 kilomètres de terrain et pris 30 000 hommes et 300 canons.

Sans doute, l'avance autrichienne s'est ralentie dans les derniers jours. Le torrent, tant qu'il se précipite en montagne, sur son lit de rocher, est à peu près irrésistible ; le plus furieux, à mesure qu'il approche de la plaine, devient moins rapide et moins puissant. Tout de même, le flot continue à progresser et, ce qui est plus grave, à déborder vers le Nord-Est, en direction de la zone comprise entre la Posina et le Haut-Astico. La manœuvre n'a pu se développer encore au delà du val Sugana, qui ouvre la région de Bassano. Si elle s'étend, c'est la menace d'une quadruple invasion de la Vénétie par le Trentin, les Dolomites, les Carniques et l'Isonzo. Cadorna, qui a vu le péril mais qui a gardé tout son sang-froid, s'organise sur sa frontière militaire, à peu près parallèle à la frontière politique, en avant de la plaine vénète, frontière en crémaillère, chaque cran en retrait sur l'autre, et jalonnée de forts permanents dont les intervalles se hérissent d'ouvrages de campagne et de batteries. Il cherche à entretenir dans le même temps une activité continuelle sur le Carso.

1. Le général Brusati fut relevé du commandemant de la 1re armée.

Cependant sa cuirasse des « Sept Communes » n'est point impénétrable, si forte qu'elle soit, et ses armées ne sont encore ni assez nombreuses ni assez aguerries pour qu'il puisse tenter à l'Est une diversion de grande envergure qui aurait son contre-coup à l'Ouest. L'opération de dégorgement ne peut venir que d'une attaque brusquée des Russes en Galicie et en Bukowine, d'où l'archiduc Charles a tiré l'élite des troupes hongroises qu'il sera obligé d'y renvoyer, s'affaiblissant d'autant au Trentin.

XII

Au début de la dernière décade de mai, les écrivains militaires s'étonnaient, surtout dans les pays neutres, de l'immobilité persistante du front russe. La plus grande armée du monde paraissait encore endormie sur 1 200 kilomètres de tranchées, tandis que ses alliées de l'Ouest et du Sud se débattaient contre de puissantes offensives. Les rivières de Galicie et de Wolhynie n'étaient pas moins silencieuses que la Dwina.

Cette apathie parut anormale. Quelques-uns supposèrent que le grand-duc Nicolas avait réclamé des renforts considérables pour sa campagne d'Asie. Son *Anabase* ramenait, après deux mille ans, les armées russes dans les mêmes hauts pays qui avaient vu Cyrus le Jeune et Xénophon. Il n'avait fait que s'arrêter à Erzeroum et avait pris Trébizonde sans coup férir, en avril, libérant ainsi, ou peu s'en faut, la malheureuse Arménie. Alexeieff, disait-on, aurait consenti à porter le gros de l'effort russe au point de moindre résistance, à savoir contre les Turcs.

En fait, la Russie, comme on l'a vu[1], s'était engagée à prendre sa part dans l'offensive générale, mais elle ne devait porter en avant ses armées du Sud-Ouest qu'un mois plus tard, au temps où s'ébranleraient l'offensive franco-anglaise sur la Somme et l'offensive italienne sur l'Isonzo.

L'appel personnel du roi d'Italie au tsar et d'autres insistances, surtout de Joffre, le décidèrent à devancer la date

1. Voir p. 517.

convenue. Le général Broussiloff, qui commandait les armées du Sud-Ouest, reçut l'ordre d'accélérer une offensive de dégagement du plus grand style en Galicie.

La préparation de l'artillerie russe commença en Wolhynie et sur le front de Bessarabie le 31 mai, qui était le centième jour de la bataille de Verdun. Les Autrichiens, à cette date, remportaient un sérieux succès sur le glacis italien, occupant Arsiero et progressant à l'Est d'Asiago. Le même jour encore, une escadre de croiseurs anglais, sous l'amiral David Beatty, livrait au Skagerrak, sur les côtes du Jutland, une violente bataille à la flotte allemande de haute mer, qui s'était décidée à sortir de son canal de Kiel. On a supposé que cette sortie inattendue faisait partie de l'ensemble des grandes offensives germaniques et qu'elle avait pour objet particulier, en réponse aux protestations répétées des États-Unis contre la guerre sous-marine, de démontrer que le blocus anglais n'était pas effectif. Quoi qu'il en soit, la flotte allemande n'avait pas réussi à forcer le blocus ; la première ligne des patrouilleurs anglais l'arrêta jusqu'à la nuit, bien que l'escadre de Beatty fût de beaucoup moins nombreuse, mais non sans subir de lourdes pertes; et elle s'était empressée de regagner ses bases navales dès qu'elle avait vu surgir avec le jour la grande flotte de l'amiral Jellicoë.

Le principal mérite de Broussiloff, après qu'il eût achevé ses préparatifs sans bruit, fut d'attaquer sur un front de 300 kilomètres, depuis le Pripet jusqu'à la frontière roumaine, du Styr au Pruth, sans donner à deviner où il porterait son principal coup de bélier. Aussi bien l'archiduc Joseph-Ferdinand se figurait-il que la Russie, depuis ses défaites de l'été précédent, était, ou peu s'en fallait, hors de jeu ; il s'était laissé dépouiller d'une dizaine de ses meilleures divisions et de sa meilleure artillerie en faveur de l'archiduc héritier.

Les feintes des Russes, dans le secteur à peu près central de Tarnopol, furent exercées avec tant de vigueur que les Autrichiens en conclurent que l'offensive principale serait en direction de Lemberg. Plus au Sud, les Russes prononcèrent également une très vive attaque sur le Dniester, à 50 kilomètres environ en amont de l'entrée du fleuve en Bessa-

rabie. Cependant Broussiloff avait fait choix pour sa plus grosse attaque du chemin le plus imprévu, qui était le triangle de Wolhynie, région montueuse, coupée de prairies et d'étangs, intermédiaire entre la grande région des marais qui monte jusqu'à Dwinsk et celle des plateaux qui traverse le Dniester, et participant à leur nature.

L'artillerie russe, aussi abondamment pourvue de munitions que celle des Autrichiens, qui n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles, bouleversa en quelques heures les tranchées ennemies. Broussiloff attaqua ensuite avec cette magnifique infanterie qui attendait sa revanche depuis la Dunajec. Elle n'était plus armée de bâtons. Elle creva en trois jours de combats la ligne autrichienne, avançant de 40 kilomètres, de son point de départ Olyka jusqu'à Loutsk.

Ce secteur était celui de l'archiduc Joseph-Ferdinand, ayant à sa droite, du Nord au Sud, les fronts de Bœhm-Ermolli, du Bavarois Bothmer et de Pflanzer (4-7 juin).

Les succès des Russes se développèrent dans les journées suivantes, du 7 au 10, en avant de Loutsk, vers Vladimir-Volynski et vers Brody, et s'étendirent aux autres fronts, en direction de Stanislau et de Czernowitz. Si considérables que fussent ces gains de terrain, la victoire de Broussiloff avait atteint un autre résultat de beaucoup plus important, à savoir l'extraordinaire désarroi, qui parut un commencement de destruction, des armées autrichiennes, surprises en pleine sécurité. S'il rentrait avec plaisir dans des villes russes tombées depuis un an aux mains de l'ennemi, et s'il menait joyeusement les chevaux de ses cosaques aux rivières où les Austro-Allemands faisaient boire, la veille encore, ceux de leurs uhlans, il dénombrait avec beaucoup plus de satisfaction le nombre extraordinaire de ses prisonniers, 106 000 en sept jours. Le chiffre montera dans les jours suivants à plus de 200 000. A la vérité, des régiments croates se rendirent en bloc, par haine de l'Autriche. Le matériel capturé était considérable.

L'effet de ces victoires se fit sentir aussitôt sur le Trentin. Les Autrichiens avaient dégarni leur front oriental dans l'espoir de porter en peu de jours un coup mortel à l'armée italienne. Pouvaient-ils risquer maintenant de voir grandir la

victoire russe aux bords de la Pripet et du Dniester? Comme la défense stratégique de Cadorna se faisait de plus en plus solide dans le même temps, les journaux de Vienne reçurent la consigne d'insister sur « le caractère local » des opérations en Italie. Ainsi les Allemands, après l'échec de leur ruée torrentielle sur Verdun, avaient donné le dégagement de la route d'Étain comme le but de leur offensive. La bataille pour la Vénétie s'arrêta le 10 juin. Les Alpins contre-attaquèrent alors vers les cols frontières de l'Ortler et rentrèrent au val Sugana.

XIII

Pendant que le système des offensives concentriques donnait ce premier résultat, la menace allemande se faisait plus pressante autour de Verdun, véritable centre de la bataille mondiale.

Nous avions repris Douaumont pendant deux jours ; le commandement allemand ordonna de prendre Vaux.

On se souvient [1] qu'il avait déjà, en mars, annoncé la prise du fort cuirassé, enlevé de nuit par les Posnaniens du général de l'infanterie von Guretzky-Cornitz, qui n'y était pas entré, et qu'il s'était débrouillé, le jour suivant, en racontant que nous avions « réussi à y reprendre pied ». (9 et 10 mars.)

Il n'est pas plus question de Vaux que de Douaumont dans le plan de Séré de Rivières. Le premier groupe des forts qui constituent l'enceinte orientale du camp retranché comprend les quatre ouvrages de Belleville, Saint-Michel, Souville et Tavannes. Le calibre et la portée des artilleries lourdes s'étaient considérablement accrus depuis 1882. Il avait fallu, en conséquence, porter plus avant les positions défensives. La position de Vaux, moins dominante et moins forte que celle de Douaumont, tire sa principale importance de ce qu'elle occupe l'angle Nord-Est du quadrilatère allongé que figure l'ensemble des ouvrages de Verdun. Le fort est dressé

1. Voir p. 704.

en promontoire sur la plaine de la Voivre. De plus, il est comme le lieu géométrique de plusieurs ravins, voies d'accès, tranchées naturelles, qui semblent se continuer les unes les autres : ravin des Fontaines qui coupe le bois de Vieux-Chapitre par où Vaux se rallie à Souville, ravin du Bazil où s'embranche le ravin des Fontaines, ravins de la Caillette et de la Fausse-Côte qui descendent à travers bois des hauteurs de Douaumont au ravin du Bazil [1].

Deux villages bâtis en longueur flanquent le fort au Nord et au Sud : Vaux-en-Damloup, qui est resté aux Allemands, pris maison par maison en mars ; Damloup, qui est à nous.

Les Allemands vont donc s'efforcer de déborder le fort, sur notre droite par Damloup, et sur notre gauche par le ravin du Bazil, dont l'ouverture est commandée par le village et par l'étang de Vaux.

Ils avaient ruiné, en mars, quelques-unes de leurs plus belles infanteries en essayant de l'emporter d'assaut. Un *oberleutnant* du 7e régiment de réserve avait ainsi décrit l'obstacle : « Le fort est à 200 mètres en avant de notre ligne; la position se compose de trous qui sont réunis entre eux. » Ces « trous » si proches, étaient l'effroi des soldats allemands : « 24 mars, *devant le fort de Vaux*. Je n'ai pas besoin d'en écrire davantage. Tout le reste se comprend. Je veux cependant avoir de l'espoir. C'est amer ! bien amer ! Je suis encore si jeune ! A quoi bon? Que sert de prier? Les obus ! les obus ! » Telle était l'horreur des assauts par les ravins de Vaux qu'au dire de prisonniers du 60e régiment d'infanterie, des officiers, la veille d'un nouveau combat, se faisaient porter malades.

Cette fois, l'artillerie allemande va réaliser ce que l'infanterie allemande, une première fois, a été impuissante à accomplir. Si furieux que doive être l'acharnement des troupes d'assaut, surtout des régiments bavarois, ce sera la victoire du canon et des gaz.

Le fort avait été déjà mitraillé durement, à peu près sans arrêt depuis cent jours, grêle quotidienne de 10 000 obus en moyenne pour la région, et des plus gros. Il tombait en ruines :

1. Ténot, *loc. cit.*; *La Victoire de Verdun*; H. Bordeaux : *Les Derniers jours du fort de Vaux* ; Dugard : *La Bataille de Verdun* ; Madelin : *L'Aveu*, etc.

ses superstructures détruites, l'entrée par le Sud écroulée, inutilisable, les principaux coffres écrasés ou percés, la caserne fissurée, les murs ébréchés, le fossé à demi comblé, la double ceinture de fil de fer en morceaux ou enfoncée dans les trous d'abris [1]. Tel quel, il avait pourtant contribué à la prise de Douaumont, tirant sur Hardaumont et la Caillette.

La garnison était d'environ 300 hommes, fantassins, artilleurs, infirmiers, téléphonistes, avec des approvisionnements pour quinze jours et des citernes bien remplies. Elle devait s'élever bientôt à 600 hommes, en raison des soldats qui refluaient de deux régiments voisins et des blessés apportés du poste de secours. Son chef, le commandant Raynal, sortait du rang ; il avait été blessé deux fois depuis le début de la guerre et, trop mal remis de sa seconde blessure pour reprendre un commandement actif, fut affecté au fort de Vaux. La défense extérieure, cinq bataillons environ, partait du bois de la Caillette pour aboutir à l'Est de l'ouvrage.

Le bombardement devint si intense le 31 mai, sur toute la région, depuis le ravin du Bazil jusqu'à Damloup, et nivela si bien les tranchées de première ligne et les boyaux à peine creusés, qu'une attaque fut jugée imminente. Lancée en effet le lendemain, elle se répéta pendant sept jours, sous le couvert d'une canonnade ininterrompue, vague après vague, gagnant du terrain pied à pied, puis le fort lui-même pierre par pierre. Le 1er juin, les Allemands s'emparèrent du saillant d'Hardaumont, atteignirent la voie ferrée et poussèrent dans le bois Fumin. Le 2 juin, le fort fut entouré de trois côtés, ne gardant qu'une issue du côté de la gorge, mais impraticable sous des feux de mitrailleuses et de violents tirs de barrage. Les Allemands ayant réussi à s'infiltrer dans le fossé Nord et à monter sur la superstructure, Verdun ne peut plus communiquer avec son fort que par pigeons ou par signaux optiques.

La perte de Damloup, écrasé par les obus asphyxiants, dans la matinée du 2, faisait la situation très difficile à l'aile droite de la défense. Une compagnie du 142e contre-attaqua sur ce « mauvais coin » qui était devenu cher aux

1. H. Bordeaux, p. 165.

hommes pour tant d'assauts qu'ils y avaient soutenus [1]. Elle fut cruellement fauchée par les mitrailleuses que l'ennemi, à peine maître du village, y avait amenées. Comme la batterie de Damloup était toujours entre nos mains, à l'orée des bois de la Laufée, elle servit de point d'appui aux contre-attaques qui se répétèrent dans les journées suivantes. Ni les nôtres ne réussirent à rentrer dans le village, ni les Allemands à emporter la batterie, malgré une canonnade interminable d'obus de toutes sortes et des attaques qui les portèrent jusqu'à dix mètres de nos pièces. Vaux était tombé que la batterie, réduite à un monceau de terre et de pierres, tenait encore. Elle ne sera emportée que le 30 juillet, après avoir été perdue, une première fois, le 2, mais reprise le même jour.

Cet équilibre terrible étant établi à droite, le général Lebrun qui commandait le secteur, essaya de dégager le fort par sa gauche, tantôt bombardant la superstructure où les Allemands avaient leurs mitrailleuses, et les tranchées qu'ils occupaient en avant du village, tantôt lançant son infanterie sur le ravin du Bazil. L'ennemi attaquait, lui aussi, de jour et de nuit, exaspéré par la résistance d'un ouvrage aux trois quarts détruit et qu'il tenait déjà par moitié ; il n'avait pas plutôt échoué à déborder le fort par le ravin de la Horgne au Sud qu'il se ruait de l'Ouest par le ravin des Fontaines, mais pour être arrêté, avec de grosses pertes, sur la lisière du bois Fumin et à la Haie Renard.

Attaques et contre-attaques se brisèrent ainsi les unes contre les autres, comme des flots qui seraient poussés par des vents opposés, et s'annihilèrent sans résultat (3-6 juin).

Toutefois, cette âpre lutte indécise était à l'avantage des Allemands qui devaient nécessairement finir par être maîtres du fort, s'il n'était point dégagé.

Entre temps, le combat le plus extraordinaire de la guerre se poursuivait dans le fort lui-même. Raynal avait réussi à en faire échapper quelques troupes étrangères à la garnison, mais il était résolu à tenir lui-même jusqu'à l'épuisement des forces humaines.

L'aspirant Léon Buffet, du 141e, qui était sorti dans la

1. Note du commandant Pellissier.

nuit du 4 au 5 avec un détachement de sa compagnie, prit des ordres au poste de commandement et parvint à les rapporter au fort, où il resta jusqu'au bout bien qu'il ne fût pas de la garnison et que Raynal lui eût donné licence de repartir. L'héroïsme, aussi, est contagieux [1].

Raynal avait envoyé, le 4 au matin, son dernier pigeon pour avertir qu'il n'y avait plus une heure à perdre. Il parla encore, le lendemain, par signaux. « L'ennemi travaille à l'Ouest à constituer un fourneau pour faire sauter la voûte. Tapez vite avec l'artillerie. » Et encore : « N'entendons pas votre artillerie. Sommes attaqués par gaz et liquides enflammés. Sommes à toute extrémité. » Le fort de Souville lui transmet : « Courage, nous attaquerons bientôt. » Puis, le 6, les appels désespérés : « Il faut que je sois dégagé ce soir et que ravitaillement par eau me parvienne immédiatement... » Comme, déjà, au passé : « Les troupes, hommes et gradés [1], en toutes circonstances, ont fait leur devoir jusqu'au bout. » Et, après des signaux fragmentaires : « J'espère que vous interviendrez avant complet épuisement... Vive la France ! »

On a, du combat dans les souterrains, couloirs et chambres du fort, les récits de quelques rescapés de la garnison et des récits allemands. Les assiégés souffrirent surtout de la soif ; les blessés réclamaient qu'on les achevât. Une fièvre sacrée excitait les hommes valides qui avaient barré les couloirs avec des mitrailleuses et lançaient des grenades. Les Allemands projetèrent des liquides enflammés et des gaz par les brèches des gaines. « Malgré toutes leurs inventions diaboliques, raconte un soldat du 142e, ils n'avançaient pas. *C'était superbe.* » Du récit d'un correspondant allemand de guerre [2] : « Il y avait deux commandants du fort de Vaux, un commandant français sous terre, et, au-dessus de lui, un commandant allemand... Les Français sont à l'intérieur comme des prisonniers rebelles qui se défendent contre leurs surveillants. » L'Allemand exalte l'énergie de ses compatriotes, mais il rend justice aux nôtres : « La conduite de la garnison française fut admirable ; elle se défendit avec une ténacité et un acharnement

1. Il donne quelques noms que l'on trouvera dans le récit de H. Bordeaux, p. 291.
2. Kurt von Reden, dans la *Breisgauer Zeitung* des 16, 17 et 18 juin.

sans exemple. » L'atmosphère était étouffante et empestée par les cadavres qu'il était impossible d'ensevelir. Le 6, la coupole blindée fut éventrée par un obus et s'effondra.

Dans la nuit du 6 au 7, Nivelle essaya de transmettre au fort deux dépêches de Joffre, l'une qui adressait à la garnison ses félicitations pour sa magnifique défense, l'autre qui annonçait à Raynal sa promotion au grade de commandeur dans la Légion d'honneur. Le second de ces télégrammes fut recueilli par les Allemands. Au matin, mourante de faim et de soif, la garnison se rendit, mais après avoir détruit toutes ses mitrailleuses. L'officier qui reçut la capitulation, raconte [1] qu'il traversa un long couloir entre deux rangées de soldats français coiffés du casque et, ayant pénétré « dans la tanière du lion », se présenta à Raynal qui se tenait debout, la main appuyée sur une petite table. Raynal se nomma, à son tour, « avec beaucoup de dignité », et remit son épée. Le kronprinz, à qui il fut conduit, la lui restitua et lui fit part de la dépêche de Joffre [2].

Une nouvelle tentative avait été montée, dans la nuit du 7 au 8, pour secourir la garnison héroïque. On entoura le fort, comme on avait fait l'avant-veille. Mais, encore une fois, les mitrailleuses allemandes se déchaînent et il faut regagner en hâte les tranchées de départ, pendant qu'une explosion violente se produit dans le fort déjà à demi écroulé et captif.

XIV

Leur entrée à Vaux a exalté les Allemands. Cette fois enfin, ils tiennent Verdun à coup sûr. Ils y passeront la grande parade le 14 juillet, pour nos fêtes, sinon le 15 juin comme avait décrété l'empereur. Douaumont repris, Vaux tombé, il n'y a plus qu'un obstacle à emporter, Souville.

En avant des forts de Belleville et de Saint-Michel, au Sud-Ouest, et de celui de Tavannes, au Sud-Est, Souville est

1. *Bolchener Zeitung* du 24 octobre (citée par Bordeaux).
2. *Neues Wiener Tageblatt* du 15 juin.

la tête du groupe qui domine le plateau, et la clef de Verdun sur la rive droite. La force défensive des deux premiers ouvrages, qui couronnent la côte Saint-Michel et interceptent au Nord l'accès du bassin de Verdun, résulte surtout de la déclivité du versant septentrional de la colline qui en rend extrêmement difficile l'abord direct ; cependant ces deux redoutes ne tiendraient pas longtemps si l'ennemi avait la faculté de cheminer à loisir par les gorges des bois de la Caillette et du Chapitre. Séré de Rivières avait précisément fait choix du mamelon de Souville pour remédier à ce défaut des fortifications improvisées de 1875 [1]. Souville va commander à la fois les promontoires sur la Voivre, à l'Est, et la vallée de la Meuse, à l'Ouest. Mais, dès lors, l'assaillant qui tiendra le fort, qu'il y soit venu de Douaumont, dont l'altitude est exactement la même (388 mètres), ou qu'il y soit monté de Vaux, aura sous son feu la rivière et ses ponts.

Il sera en conséquence impossible à l'assiégé de se maintenir sur la rive droite ; le repli s'imposera sur la rive gauche, où il pourra sans doute tenir encore dans la ville-haute qui s'élève, comme on sait, sur un escarpement rocheux à 20 mètres au-dessus de la Meuse. La citadelle souterraine de Vauban, s'étendant sous les fondations de l'antique abbaye de Saint-Vaux, crypte sous la crypte, défie les bombardements les plus drus, mais encore à la condition que la retraite ait été préparée à temps

Pétain, qui aurait exagéré la clairvoyance si une telle vertu pouvait s'outrer, s'inquiétait à juste titre de tout ce que comporterait de périlleux l'opération du repli. Il ne méconnaissait pas l'importance morale qu'aurait l'abandon de la moitié de Verdun aux Allemands, qui eussent vite transformé dans leurs bulletins la ville-haute en un médiocre faubourg; mais il était surtout occupé des considérations purement militaires, et il redoutait que la retraite sur la rive gauche, le jour où elle deviendrait inéluctable, fût bousculée par l'ennemi et ne s'exécutât pas sans la perte d'un nombreux matériel.

De bons esprits se sont demandé si, du premier jour, à l'offensive allemande contre Verdun par la rive droite, la

1. Ténot, p. 65.

riposte, le coup, comme on dit aux échecs, n eût pas été le repli sur la rive gauche. Aux échecs, le coup du gambit c'est le sacrifice d'une pièce qui fait passer l'attaque d'un camp à l'autre. Mais le gambit se joue dès le début de la partie, quand c'est l'adversaire qui a eu le trait ; et la partie était déjà très avancée, inclinant, semble-t-il, vers la fin.

Pétain, s'il lui faut ordonner la retraite, veut qu'elle s'opère comme une manœuvre. Nivelle avisa les groupements des itinéraires et des gares de ravitaillement qui leur seraient attribués, « en cas de recul du front et de repli éventuel sur la rive gauche » (7 juin).

J'ai passé à Verdun la journée du 4 juin. Je l'avais vue, quelques semaines auparavant, telle une morte avec des restes de beauté. Ce n'était plus qu'un squelette dans la poussière. Le silence funèbre de la cité déserte n'était interrompu que par le bruit lointain du canon sur Vaux et par d'incessants éclatements de projectiles sur les ruines croulant sur des ruines. Pétain me confia qu'il serait utile de préparer l'opinion à l'éventualité du repli pour qu'elle n'en accrût pas la portée, faisant le jeu des Allemands [1].

En mai, il avait déjà informé Joffre de la situation qui redevenait très difficile et qui ne pourrait s'alléger que si l'intervention des Anglais sur la Somme était fixée à une date très rapprochée. Il n'y avait pas de temps à perdre pour leur entrée en action. Si l'heure de l'offensive de dégagement n'était pas avancée, l'usure de l'armée de Verdun serait telle que sa force de résistance finirait par être sérieusement entamée. Il insista, à nouveau, en juin, après la chute de Vaux (11 juin).

C'était l'ordinaire de Joffre d'être plus ferme dans ses desseins réfléchis à mesure que les situations s'aggravaient. Il donna l assurance à Pétain que toutes ses dispositions étaient prises pour que l'offensive sur la Somme partît à une date aussi rapprochée que possible, toutefois calculée sur les nécessités d'une préparation sans laquelle l'attaque serait vouée à l'échec : ce qui était de bon sens. Il se refusait d'ailleurs à croire que les Allemands eussent partie gagnée devant Verdun ; la bataille ne peut-elle encore leur être disputée aux lieux

1. Voir *La Bataille pour la Cité morte*. (*Commentaires de Polybe*, t. VII, p. 335 et suiv.).

mêmes où elle fait rage depuis tant de mois? Quoi qu'il en soit, mieux vaut cent fois l'abandon de quelques batteries, si l'évacuation sur la rive gauche doit l'imposer, qu'un repli prématuré. Le cas échéant, il assumera lui-même la responsabilité des canons perdus. Il faut à tout prix se maintenir sur la rive droite de la Meuse, au risque même d'y laisser une partie du matériel (12 juin).

XV

La bataille qui se poursuivait devant Verdun parut d'abord confirmer les craintes de Pétain. Depuis la chute de Vaux (7 juin) jusqu'aux premiers combats de Thiaumont et de Fleury (21-23 juin), les Allemands continuèrent à progresser pas à pas, avec des pertes très lourdes, mais tout de même à gagner un terrain qui se faisait plus précieux, plus ils se rapprochaient de Souville.

S'ils entretenaient toujours la bataille sur la rive gauche, arrêtés devant le 304, mais occupant tout le Mort-Homme, ils avaient engagé sur la rive droite leurs meilleures troupes, — six divisions, dont deux nouvelles, l'une qui venait des Balkans, l'autre du Nord-Ouest, — et ils faisaient leur plus grand effort contre Souville, comme vers la brèche qui allait s'ouvrir.

Ils avaient lancé leur action, dans la journée du 1er juin, sur un front de 5 kilomètres, depuis la ferme Thiaumont jusqu'au village de Damloup. Après avoir avancé d'abord leur épaule gauche contre Vaux, ils avançaient maintenant la droite, par le Sud et le Sud-Ouest de Douaumont.

Terrain propre à une dure guerre de chicane. Le bois de la Caillette descend sur la bissectrice d'un angle dont le fort de Douaumont occupe le sommet. Le côté droit de l'angle suit une route de campagne sur la crête qui passe à la ferme Thiaumont et aux ouvrages voisins, ravin de la Dame et lisière du bois d'Haudromont ; le côté gauche s'en va au fort de Vaux par le village et la lisière Nord des bois du Chapitre et Fumin. Cette route, qui part de Douaumont, fait un crochet

un peu avant d'arriver à la ferme Thiaumont, suit alors le ravin, à l'Est de la côte de Froide-Terre; puis, ayant traversé le village de Fleury, elle tourne de nouveau, à hauteur environ de la chapelle Sainte-Fine, et longe le promontoire de Souville avant de monter à la côte Saint-Michel. Nous avons vu, dans la direction de l'Est, le ravin des Fontaines couper le bois de Vieux-Chapitre entre Souville et Vaux, et le ravin du Bazil s'accrocher à celui des Fontaines.

Voilà l'étroit champ de bataille, deux kilomètres environ entre la côte de Froide-Terre et le plateau de Fleury-Souville, où les mots de bois, de village, de route n'ont déjà plus de sens que sur la carte ; car les bois n'existent plus et leur emplacement n'est plus révélé que par de rares squelettes d'arbres noirs, les ruines des villages et des fermes ont été réduites en poudre et se confondent avec la terre dénudée, l'altitude des crêtes a été rognée par les bombardements (comme au Mort-Homme), et les champs, jonchés ou gonflés de cadavres, ont l'aspect des moraines où le rocher est noyé dans la boue. « Plus rien ne s'élève verticalement, tout a été écrasé dans le sol[1]. »

Il est à peu près impossible, et presque sans intérêt sauf pour les hommes de métier, de noter les flux et reflux de deux adversaires également acharnés dans des limites aussi resserrées. Il s'en produit, en effet, tous les jours, car les nôtres ont profondément conscience de l'importance de Souville, surtout depuis la chute de Vaux, et Nivelle garde son esprit offensif. Il veille de près au renforcement des organisations protectrices et à la consolidation des liaisons entre les unités ; mais, partout où c'est humainement possible, ses ordres sont de reprendre pied dans les tranchées abandonnées (par exemple, sur la berge Nord du ravin de la Dame), en vue de rendre plus de corps à nos positions et de supprimer les saillants dangereux (8 juin).

Les Allemands, de leur côté, se rendent exactement compte que la brèche Douaumont-Vaux ne compromet point, à elle seule, la défense de Verdun; la prise, tant vantée, de l'un et de l'autre pilier angulaire n'avance point la victoire, tant que l'ouverture n'aura pas été élargie jusqu'à Souville,

1. Robert de Traz, *Sur le Front français*, p. 17.

dont la chute entraînera celle de Tavannes qui le soutient. Pour réduire Verdun à l'Est, il faut l'enlèvement, non pas seulement de deux ou trois points d'une importance peut-être surfaite, mais de tout un front, celui d'où la ligne faîtière est dominée par Souville. Derrière Souville, c'est Verdun qu'ils voient. De là l'extrême violence des luttes pour chaque pli de terrain et chaque ravin.

Ainsi le terrain entre le ravin de la Dame et la ferme Thiaumont a été disputé pendant plus de huit jours [1]. La ferme, perdue un jour, est reprise le lendemain, puis perdue à nouveau après huit jours d'un bombardement intensif suivi d'un assaut. C'est, pour l'ennemi, le premier échelon franchi. Il s'agit maintenant pour lui d'emporter l'ouvrage de Thiaumont et tout le ravin de la Dame. Nivelle fait étudier un plan de retrait éventuel des artilleries lourdes ; toutefois aucun mouvement de repli ne devra être entrepris sans son ordre. La nouvelle des victoires russes s'est répandue ; l'offensive franco-britannique s'annonce par des signes certains. Ordre général du 9 juin : « Pour permettre à l'offensive générale des Alliés de continuer à développer ses succès, il faut que l'armée de Verdun tienne toujours et ne recule pas d'un pas. Le salut de la France est en jeu ; aucun sacrifice ne sera trop lourd pour l'assurer. »

Fier langage, et habilement confiant. La solidité d'un chef, toujours maître de lui-même, c'est l'épine dorsale de la troupe. Les soldats de Nivelle comprennent et se surpassent.

Cette bataille, en avant de Souville, qui durera, avec des entr'actes, jusqu'à la fin d'août, n'a pas encore eu sa juste part de renommée. Les noms de Thiaumont et de Fleury ont été éclipsés par des noms plus accapareurs de gloire, Vaux et Douaumont, et le Mort-Homme. J'ai visité, à l'époque, de nombreux blessés de ces durs et ingrats combats. Quand ils n'avaient point perdu un membre dans la bataille, ils aspiraient à l'heure où ils y pourraient revenir. Un grognard de vingt ans me dit : « Il faut bien y retourner pour montrer aux jeunes [2]. » Héroïques et simples, eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes.

1. 1er-9 juin.
2. *Commentaires de Polybe*, t. VIII, p. 381.

L'empereur allemand avait proféré, quelques jours avant, à Wilhemshaven : « Devant Verdun, les Français s'effondrent peu à peu. » De combien d'hommes les Allemands ont payé cet « effondrement »! Un écrivain militaire[1] compléta en ces termes la prédiction : « Le commandement français va se trouver dans une position critique. On ne recherchera plus le *coupable* qui avait ordonné la retraite », — le repli des 21 au 25 février, « la manœuvre de Verdun », selon Feyler, Northcliffe, Repington, Secretan, — « mais le *traître* qui a ordonné de tenir[1]. »

Du 8 au 12, les Allemands échouèrent dans tous leurs assauts contre l'ouvrage de Thiaumont, mais ce n'était plus qu'une ruine, à peine un point d'appui, et ils réussirent à descendre dans le ravin de la Dame; nous ne le reprîmes ensuite, durant quelques heures, que pour le quitter à nouveau sous un bombardement intense (17). L'habitude de la guerre de tranchées avait fait perdre un peu celle des opérations de prise de contact en rase campagne. Il y eut là une éducation à refaire. Nivelle posa en principe : « Si on a *perdu* un mètre de terrain, c'est un crime d'en céder deux[2]. »

Mangin, au repos depuis l'affaire de Douaumont, fut appelé, le 22, au commandement du secteur Ouest (jusqu'aux carrefours du chemin de Fleury à Douaumont et à Bras). La veille, le bombardement, ininterrompu sur les deux rives depuis quatre mois, prit sur la droite le caractère d'extrême violence qui présage l'assaut.

Les Allemands n'ont pas encore réuni, même en février, autant de pièces sur un espace aussi restreint ; leurs canons se touchent presque ; un officier pourra dire que nos fantassins n'ont pas à combattre contre des batteries — les aviateurs en ont repéré une centaine — mais contre des parcs d'artillerie. Résolu à en finir, l'ennemi a avancé la position de ses batteries et amené les plus gros calibres, 380 et même 420. Le 22 au soir, il recouvrira d'une nappe de plus de 100 000 obus asphyxiants le plateau de Souville, la côte de Froide-Terre, où il avait précédemment progressé, et tous les ravins à l'arrière.

1. Le major Moraht.
2. 10 juin.

C'est la grande offensive qui doit, selon les ordres qu'on a trouvés sur des prisonniers, atteindre un triple objectif : à l'Ouest l'ouvrage de Froide-Terre, au centre le village de Fleury, à l'Est le fort de Souville. Après quoi, il n'y aura plus à forcer que la dernière ceinture de Verdun, d'ailleurs incapable d'une longue résistance (Belleville, Saint-Michel, Bellerupt). Deux attaques d'ailes, par le bois Navé à droite et à gauche par le bois Fumin serviront surtout à retenir une partie de nos forces. Le kronprinz a réuni pour cette opération 19 régiments appartenant à 7 divisions différentes, avec leurs réserves à proximité immédiate de la première ligne, afin que l'effort soit non seulement puissant, mais continu. Tactique assurément forte, mais très coûteuse et qui paraîtra ensuite aux Allemands hors de proportion avec le résultat de ces terribles journées (22-23 juin).

Le front, occupé à cette date par les groupements Deletville et Mangin, part du fort de Tavannes qui bat, vers l'Ouest, le terrain jusqu'à Souville. Il passe ensuite aux batteries de Fleury-sous-Douaumont et à celles de Froide-Terre, où il est soutenu par les ouvrages de Belleville et de Saint-Michel. La ligne est occupée par une artillerie de grande puissance, mais encore inférieure à celle des Allemands. Les tranchées vont des bois de Damloup aux bords de la Meuse, vers la côte du Poivre.

L'attaque centrale fut menée par 12 régiments, dont 7 étaient engagés pour la première fois.

La journée du 22, l'attaque ayant commencé dans la nuit, fut à peu près indécise, bien que marquée par un progrès allemand dans les bois au Sud-Ouest du fort de Vaux. Nivelle adressa aux troupes combattantes, le 23, un ordre ému et pressant : « Les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses, dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun, avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées ; vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. » Mais les Allemands avaient le triple avantage du nombre, d'une artillerie de plus gros calibre et encore, ou surtout, de l'offensive, qui leur donnait la sensation de l'ascendant. Leur attaque, la plus massive et la plus violente qu'ils eussent exécutée depuis le début de la bataille de Ver-

dun, les porta, sur leur droite, au delà de l'ouvrage de Thiaumont jusqu'à la crête de Froide-Terre, où ils déferlèrent sur la ligne intermédiaire et jusqu'à l'ouvrage principal d'où ils furent refoulés ; — sur leur centre, au village de Fleury qui fut d'abord débordé par les côtés, étant découvert à l'Ouest par la perte de Thiaumont et au Nord-Est par le forcement du ravin Chambitoux, puis pénétré par le Sud du ravin du Bazil ; — et, sur leur gauche, après avoir franchi notre première ligne devant Souville, jusqu'aux deuxièmes tranchées où ils furent arrêtés avec d'énormes pertes.

L'offensive allemande n'a donc atteint pleinement qu'un seul de ses trois objectifs, Fleury, au centre ; cependant elle a avalé à l'Ouest l'ouvrage de Thiaumont et pris pied dans celui de Froide-Terre, et elle bat, à l'Est, le fort de Souville. Déguisés avec des uniformes français, selon une de leurs ruses coutumières, des soldats allemands vont se glisser dans le fossé et n'y seront découverts que juste à temps.

XVI

Leur succès partiel était trop chèrement acheté pour que les Allemands ne fussent pas déçus : les drapeaux des régiments avaient été amenés des dépôts dans les tranchées pour être déployés lors de l'entrée à Verdun [1] ; ordre fut donné de les renvoyer à l'arrière. D'autre part, si lents qu'en fussent les progrès, l'avance allemande s'était poursuivie depuis trois mois avec une régularité presque mécanique, sauf deux temps de recul en avril et en mai, et nos lignes étaient sérieusement entamées.

Pétain, le 23, pendant que l'attaque ennemie atteignait Fleury, avertit Joffre, et en toute franchise, comme il le devait. Le fléchissement est plus considérable qu'on n'avait pu prévoir. Il n'est pas possible de calculer la capacité de résistance de troupes durement éprouvées. Si l'ennemi atteint la ligne de contre-pente, il faudra songer à passer sur la rive

1. Récit d'un prisonnier bavarois.

gauche. La décision sera à prendre trois ou quatre jours avant l'exécution du mouvement. Le tiers de l'artillerie est sur la rive droite. Il la faut évacuer avant que l'artillerie ennemie ne batte les ponts de la Meuse.

Ces craintes honorables et douloureuses, ce n'est point manque de sang-froid ; qui, dans Verdun, a donné des preuves plus éclatantes de fermeté et de décision? « A défendu et sauvé Verdun », disent les motifs de sa promotion au plus haut grade de la Légion d'honneur. Il est plus rude que sentimental. Il est ménager de la vie des hommes ; pourtant voici l'une de ses maximes : « Une troupe est invincible lorsque ayant fait d'avance le sacrifice de sa vie, elle est décidée à faire payer à l'ennemi, le plus cher possible, son sacrifice ». Mais Pétain a aussi pour règle de chercher à voir plus loin que le soir de la journée et à ne pas se fier à sa seule étoile. Si le destin doit lui être favorable, qu'aura-t-il à regretter d'avoir pris contre lui des précautions?

Cependant le roc Joffre ne se laisse pas plus ébranler après la perte de Fleury qu'après celle de Vaux. Il avise Pétain (26 juin), en même temps que les autres commandants de groupe d'armées, que la préparation de l'offensive franco-anglaise a commencé le 24, au lendemain de la grande attaque allemande en direction de Souville, et il lui confirme, le jour suivant, par télégramme, l'ordre formel de continuer à défendre Verdun à l'Est. C'était la répétition exacte de ses ordres de février, quand le camp retranché était commandé par Herr. Il spécifia que Pétain devait continuer sa bataille opiniâtre sur la rive droite de la Meuse, sans se laisser influencer par le risque de perdre éventuellement du matériel. Aucune appréhension de cette nature ne doit affaiblir l'énergie de la résistance, ni enrayer l'exécution des actions contre-offensives prévues (27 juin).

De fait, ces contre-attaques « prévues » sont déjà commencées ; infructueuses le 25, elles ont poussé le 27 jusqu'à la crête de ce qui fut l'ouvrage de Thiaumont, et deux bataillons du 241e sont rentrés dans Fleury, non sans de grosses pertes. Après être parvenus assez avant dans le village, mais pour en être presque aussitôt refoulés, ils sont restés accrochés aux parties Sud et Ouest, d'où l'assaut reprendra, maison par

maison. Thiaumont sera repris, en août, après avoir changé douze fois de maître, et Fleury, quelques jours plus tard, par le groupement Mangin.

Comme l'âpreté et la durée de la bataille devant Verdun avaient de nouveau provoqué à l'arrière de vives inquiétudes, Joffre s'employa, dans le même temps, à les calmer. S'il fermait l'oreille aux échos qui lui venaient des couloirs de la Chambre, c'était son devoir d'exposer au Gouvernement la situation militaire dans son ensemble et l'action du commandement. Il le fit dans une lettre au ministre de la Guerre, le général Roques, qui avait succédé à Gallieni. Roques s'était rendu à Verdun, après avoir invité le général en chef à n'assumer, à aucun prix, la responsabilité d'un retard dans l'attaque franco-anglaise, invitation qu'il réitéra dès son retour (26 juin).

Joffre rappela que le plan d'opération des Alliés pour 1916 avait été établi au Grand Quartier Général français, comme nous l'avons raconté [1], au mois de décembre 1915, et revisé dans le détail en mars. Aucun des gouvernements alliés n'ignorait que ce plan avait fixé l'offensive générale à l'époque de l'année où les armées russe et anglaise auraient reçu les compléments indispensables en hommes, en matériel et en munitions.

Soit que l'ennemi ait pressenti le danger qu'il courait en laissant à ses adversaires leur complète liberté d'action, soit qu'il ait voulu tenter de finir rapidement la guerre par la mise hors de cause définitive d'une des nations alliées, il avait profité de l'attitude défensive observée par les armées de l'Entente pour reprendre l'initiative des opérations. Cependant le plan, arrêté dans ses grandes lignes par les États-Majors alliés, s'était logiquement poursuivi. Dès le début de juin, les Russes avaient pris une première offensive contre l'Autriche et remporté de grands succès. La deuxième phase de leur offensive allait commencer sur le groupe de leurs armées du centre, avant la fin du mois. Les armées britanniques allaient attaquer à la même époque, avec la moitié des grandes unités qu'elles avaient réunies en France, sur un front de 25 kilomètres, entre Gomécourt et Maricourt. Afin de coopérer dans la plus large mesure possible à l'action des forces

1. Voir p. 516.

anglaises, Joffre a groupé sous les ordres de Foch toutes les disponibilités en grandes unités et en artillerie dont l'emploi n'a pas été exigé sur la Meuse pour la défense de Verdun. Bien que 65 divisions aient passé à Verdun, l'appoint de nos forces à l'offensive de la Somme sera important; elles s'engageront à la même date que les armées du général Haig et en liaison étroite avec nos alliés.

En effet, l'offensive franco-britannique de la Somme va se déclencher le 1er juillet, sur un front de 37 kilomètres, avec un total de 40 divisions.

JOSEPH REINACH

TYPHON[1]

IV

Parmi les vociférations du maître d'équipage, Mac Whirr ne parvenait à distinguer que cet avertissement bizarre :

— Tous les Chinois de l'entrepont d'avant sont démarrés.

Jukes qui se trouvait sous le vent pouvait entendre les deux interlocuteurs crier à six pouces de son visage, comme on peut entendre par une nuit calme deux paysans converser d'un bout à l'autre d'un champ.

— Quoi?... Quoi?... — hurlait le capitaine exaspéré.

Et l'autre, d'une voix aiguë et rauque :

— En bloc... vu moi-même... affreux spectacle... vous avertir... capitaine.

Jukes demeurait indifférent, insensibilisé, l'on eût dit, par la violence du cyclone, conscient uniquement de l'inanité de tout effort, de tout geste. Il tenait pour absorbante suffisamment l'occupation de préserver, de cuirasser son cœur tout gonflé de jeunesse, et éprouvait une répugnance invincible en face de toute autre forme d'activité. Ce n'était pas de l'épouvante, il le reconnaissait à ceci que, tout persuadé de ne plus voir la prochaine aube, cette idée pourtant le laissait très calme.

Il est de ces moments de passivité héroïque auxquels par-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1918.

fois même les plus vaillants se résignent. Maint officier de marine garde sans doute dans le trésor de son expérience le souvenir de tel cas où tout à coup une crise de stoïcisme cataleptique s'empare de l'équipage entier d'un navire. Au demeurant, Jukes n'avait point grande pratique des hommes ni des tourbillons.

Il se tenait pour calme inaltérablement ; mais en vérité, il était moins calme que prostré ; et pas honteusement, non, rien que pour autant qu'un honnête homme peut l'être sans devenir un objet de dégoût pour soi-même. On eût dit plutôt une sorte de narcose de l'esprit comme en sait provoquer l'insistance de la tempête; l'attente d'une catastrophe interminablement imminente ; le corps aussi s'épuise dans ce simple raccrochement à l'existence parmi le tumulte excessif ; c'est une lassitude insidieuse qui pénètre dans les poitrines, s'infiltre malignement jusqu'au cœur et l'alourdit et le contriste — ce cœur incorrigible de l'homme qui, par delà tous les biens de la terre, par delà la vie même, aspire à la paix.

Jukes était plus engourdi qu'il ne le supposait. Il continuait pourtant à se tenir — trempé, transi, raidi de tous les membres. Dans une sorte d'hallucination, un carrousel de visions fugaces (on dit qu'un homme qui se noie revoit ainsi en un instant toute sa vie) lui remémora quantité de faits sans aucune relation avec la situation présente. Il se rappela son père, par exemple : un digne commerçant qui, à un mauvais tournant de ses affaires, se mit au lit tranquillement et passa tout aussitôt de vie à trépas avec une résignation exemplaire. Ce n'était pas du reste cet événement qui se présentait à l'esprit de Jukes; simplement il revoyait avec précision la figure de ce pauvre homme, et sans en être particulièrement ému. Puis un certain jeu d'argent que tout jeune encore il jouait dans la Baie de la Table, à bord d'un navire, depuis perdu corps et biens. Puis les sourcils broussailleux de son premier commandant. Puis, il se rappela sa mère, et sans plus d'émotion qu'il n'en aurait eu dans le temps, lorsque entrant dans sa chambre il la voyait assise près de la fenêtre avec un livre, — sa mère, morte elle aussi maintenant — cette femme résolue, que la mort de son mari avait laissée dans la gêne, mais qui avait élevé son garçon d'une façon si ferme.

Tout cela dans l'espace d'une seconde ; peut-être moins. Un bras pesant s'était alors abattu sur ses épaules ; la voix du capitaine Mac Whirr lui cornait son nom aux oreilles :

— Jukes ! Jukes !

Il y découvrait un ton de préoccupation profonde. Le vent fonçait de tout son poids sur le navire, comme s'il eût voulu l'immobiliser dans les vagues. Celles-ci faisaient par-dessus lui d'énormes bonds comme autour du tronc profondément immergé d'un vieil arbre, et du plus loin déjà s'entendait leur amoncellement de menaces. Portant à leur sommet une lueur spectrale, on les voyait sortir de la nuit — cette lueur de l'écume qui, dans un mol éclair, désignait férocement, par-dessus le frêle corps de l'esquif, la dégringolante ruée, l'écroulement bouillonnant, puis la galopade en fuite éperdue de chaque lame. Jamais, un seul instant, le *Nan-Shan* n'arriverait à secouer de lui toute cette eau ; Jukes tout raidi constatait que le navire se débattait à l'aventure ; plus rien de sensé dans les mouvements soudains qu'il risquait ; mauvais signe : c'était l'annonce et le commencement de la fin ; et l'accent d'inquiétude affairée que Jukes percevait dans la voix du capitaine Mac Whirr l'écœurait comme un symptôme de folie contagieuse. L'incantation de la tempête opérait. Jukes se sentait pénétré par elle, bu par elle ; il s'absorbait en elle avec toute la rigueur de sa silencieuse attention. Mac Whirr cependant continuait à crier, mais le vent se calait entre eux comme un coin solide ; il pesait à son cou, plus lourd qu'une meule, de sorte que leurs têtes enfin s'entre-choquèrent.

— Jukes ! Eh là ! Mr Jukes !

Il fallait une réponse à cette voix qui n'acceptait pas de se taire. Jukes répondit comme de coutume :

— Oui, capitaine.

Mais aussitôt son cœur, décomposé par la tempête et la réclamation affreuse de la paix, s'affranchit de la discipline, mutiné contre tout commandement.

Le capitaine Mac Whirr à présent maintenait la tête de son second solidement coïncée dans son coude ; il la collait contre ses lèvres glapissantes. Parfois Jukes l'interrompait : « Attention, capitaine ! » ou bien c'était le capitaine qui braillait d'urgence un : « Tenez bon ! » quand il semblait qu'avec

le navire tout le sombre univers chavirait. Un temps d'arrêt. Ça flottait encore. Et le capitaine reprenait ses cris :

— Il dit... toute la bande... démarrée... devriez aller voir... ce qu'il y a...

La pleine force de l'ouragan n'avait pas plutôt assailli le *Nan-Shan* que toutes les parties du pont en étaient devenues intenables ; l'équipage hébété, terrorisé s'était réfugié dans la coursive de bâbord, sous la passerelle. Il y avait une porte à l'arrière, qu'ils avaient fermée ; et là, il faisait noir, froid, lugubre. A chaque soubresaut du navire, tous ensemble, ils gémissaient dans les ténèbres, et chacun écoutait les tonnes d'eau qui s'abattaient de très haut et comme avec une particulière résolution de les atteindre.

Le maître d'équipage s'efforçait encore à des propos bourrus, mais, comme il le disait plus tard, il n'avait jamais eu affaire avec un pareil troupeau d'ânes. L'équipage jouissait làpourtant d'un confort relatif, bien à l'abri, et n'ayant rien à faire; et ça ne les empêchait pas de grogner tout le temps et de geindre aigrement comme autant de marmots malades. L'un d'eux finit par déclarer qu'avec un peu de lumière pour se voir au moins le bout du nez ça ne serait sûrement pas aussi triste. Ça le rendait maboul, devoir rester là couché dans le noir à attendre que voulût bien sombrer tout le bazar.

— Sors donc, alors, — lui disait le maître d'équipage, — comme ça tu en auras fini tout de suite.

Ce qui provoqua contre lui un concert de jurons et de malédictions.

On l'accablait de reproches de toutes sortes. On paraissait trouver très mauvais qu'une lampe toute allumée n'eût pas été brusquement créée à leur intention. Ils pleuraient pour un peu de lumière comme s'ils avaient absolument besoin de se voir couler. Si déraisonnables que fussent leurs récriminations, elles affectaient beaucoup le maître d'équipage ; on ne pouvait tout de même pas songer à atteindre la lampisterie, située à l'avant ! Alors ça n'était vraiment pas honnête de s'en prendre à lui et de l'abrutir ainsi. C'est ce qu'il leur dit, au grand mépris général. Puis il se retrancha dans un silence amer. Mais comme il n'en était pas moins exaspéré par leurs grognements, leurs gémissements et leurs murmures, il lui vint enfin

à l'esprit qu'il y avait six lampes à globes pendues dans l'entrepont, et que les coolies ne se trouveraient pas beaucoup plus mal pour être privés de l'une d'elles.

Le *Nan-Shan* avait une soute à charbon transversale, qui communiquait avec l'entrepont d'avant par une porte de fer, — on utilisait parfois cette soute comme cale à marchandises. Elle était vide en ce moment; la trappe qui y donnait accès se trouvait la première dans la coursive. Le maître d'équipage pouvait donc s'y introduire sans se hasarder sur le pont ; à sa grande surprise il ne put décider aucun des hommes à l'aider pour lever le capot de la trappe ; il essaya donc seul, à tâtons. L'un des matelots, couché dans le chemin, refusait même de bouger.

— Mais puisque c'est pour vous ! C'est pour vous quérir cette sacrée lampe !

Il avait presque l'air d'implorer.

Il s'entêtait à leur montrer qu'il pourrait se procurer une lampe, quand il devrait y crever. La violence du roulis rendait tout mouvement dangereux. Rester couché semblait déjà très difficile. Il faillit d'abord se casser les reins en se laissant choir dans la soute. Il y arriva sur le dos et fut ballotté quelque temps dans un parfait état d'impuissance en compagnie d'une lourde barre de fer — la lance d'un soutier probablement — abandonnée là on ne savait par qui. Ce dangereux objet le rendait aussi nerveux que l'eût fait une bête féroce ; il ne pouvait le voir, l'intérieur de la soute revêtu de poussière de charbon, étant impénétrablement noir ; mais il l'entendait glisser bruyamment, frappant de droite et de gauche et toujours dans le voisinage de sa tête ; cela faisait un tintamarre extraordinaire; cela donnait de grands coups sourds comme si cette barre de métal eût été aussi grosse qu'une traverse de pont. Il faisait ces remarques tout en culbutant de tribord à bâbord et de bâbord à tribord, et il s'arrachait les ongles à griffer désespérément les murs lisses de la soute pour essayer de s'arrêter. La porte qui donnait dans l'entrepont n'étant pas très bien ajustée, il distingua dans le bas un filet de lumière.

En bon marin qu'il était, et dans la force de l'âge, encore, il parvint toutefois assez vite à se remettre sur pied ; et, par une heureuse chance, en se relevant il mit la main sur la barre

de fer, qu'il ramassa ; il aurait craint, sinon, que la chose ne lui cassât les jambes ou tout au moins ne le fît culbuter. Tout d'abord il resta tranquille ; il se sentait mal en sûreté dans ces ténèbres qui semblaient rendre les mouvements du navire anormaux, imprévus et difficiles à déjouer. Pendant un instant il se sentit si fort secoué qu'il n'osa pas bouger de peur d'être descendu de nouveau. Il n'avait aucune envie de se faire écharper dans cette soute.

Deux fois déjà il s'était cogné la tête et demeurait quelque peu étourdi. Il lui semblait entendre encore le bruit métallique et sourd que faisait la lance de fer en voltigeant autour de ses oreilles et cela si distinctement qu'il devait la serrer plus fort pour se prouver qu'il la tenait bien là, sous bonne garde, dans sa main.

Il s'étonna de la netteté avec laquelle on pouvait entendre là en bas, les hululements de la rafale ; dans l'espace vide de la soute, les bruits du vent semblaient presque des cris humains, moins immenses, mais infiniment poignants, comme exprimant la rage et la douleur humaines. Et chaque coup de roulis on entendait également des coups sourds, profonds et pesants comme si une masse du poids de cinq tonnes eût eu du jeu dans la cale ; il n'y avait cependant dans la cargaison rien de semblable ; ou sur le pont alors? Impossible. Ou bien le long du bord? cela ne se pouvait.

Il pensa tout ceci vivement, clairement, avec compétence, en marin, et resta perplexe. Ce bruit pourtant arrivait à lui assourdi, de l'extérieur, en même temps que celui des trombes d'eau s'abattant sur le pont au-dessus de sa tête. Était-ce le vent? probablement. Cela faisait là en bas un vacarme semblable aux clameurs d'une bande de forcenés. Alors, il découvrit, en lui-même aussi, le désir d'avoir une lumière — ne fut-ce que pour se voir sombrer — et un grand besoin nerveux de sortir de cette soute le plus vite possible.

Il tira le verrou : la pesante plaque de fer tourna sur ses gonds ; et ce fut comme s'il eût ouvert la porte à tous les bruits de la tempête. Une bouffée de hurlements rauques vint à lui : l'air était calme pourtant ; mais l'afflux précipité des eaux au-dessus de sa tête était couvert par un concert de cris étranglés et gutturaux qui produisait un effet de confusion

désespérée. Il écarta les jambes de toute la largeur du seuil de la porte et tendit le cou. Tout d'abord il n'aperçut que ce qu'il était venu chercher: six petites flammes jaunes se balançant violemment dans la pénombre d'un grand espace vide.

L'entrepont était étayé comme une galerie de mine, avec une rangée d'étançons au milieu, surmonté d'entretoises qui se perdaient dans la pénombre, indéfiniment semblait-il. A bâbord, une masse volumineuse au profil oblique apparaissait, indistincte; on eût dit une cavité creusée dans la paroi. Tout cela, ombres et silhouettes, remuait sans cesse. Le maître d'équipage écarquilla les yeux : le navire à ce moment pencha sur tribord et un grand rugissement sortit de cette masse qui avait l'inclinaison d'un éboulement de terrain.

Des morceaux de bois volèrent en siffiant. « Des planches », pensa-t-il avec stupeur, en rejetant brusquement la tête en arrière. Un homme étendu sur le dos, les yeux grands ouverts, glissa à ses pieds, tendant ses bras levés vers le vide : un autre bondit comme une pierre qui se détache, la tête entre les jambes et les poings serrés ; sa natte fouetta l'air; il essaya d'empoigner les jambes du maître d'équipage en laissant échapper de sa main ouverte un brillant disque blanc qui vint rouler aux pieds du marin ; avec un cri de stupeur celui-ci reconnut un dollar d'argent. Le monticule grouillant des corps empilés à bâbord se détacha de la paroi avec un bruit de pas précipités, un clapotement de pieds nus et force cris gutturaux, glissa, puis alla se plaquer inerte et révolté contre la paroi de tribord dans un choc mat et brutal. Les cris cessèrent. Le maître d'équipage perçut une longue plainte parmi les sifflements, les abois du vent. Il vit une inextricable confusion : têtes, épaules, pieds nus ruant en l'air, poings levés, dos culbutés, jambes, nattes et visages.

— Bon Dieu ! — cria-t-il, horrifié; et il claqua la porte sur cette abominable vision.

Et c'est pour raconter cela qu'il était venu sur le pont. Il ne pouvait le garder pour lui ; or il n'y a vraiment qu'un seul homme à bord à qui il vaille la peine de se confier. Lorsque le maître d'équipage repassa par la coursive, les hommes pestèrent contre lui et le traitèrent d'imbécile. Pourquoi n'avait-il pas rapporté cette lampe ; qui diable se souciait des coolies?

Dès qu'il se trouva dehors, la situation précaire où se trouvait réduit le navire était telle que ce qui se passait à l'intérieur lui parut bien peu important.

Sa première pensée fut qu'il venait de quitter la coursive au moment même où le *Nan-Shan* coulait. Les échelles de la passerelle avaient été emportées, mais une énorme lame qui emplit le pont arrière le souleva jusque-là. Après quoi, il dut rester quelque temps à plat ventre accroché à une cheville à boucle, reprenant haleine de temps à autre et avalant de l'eau salée. Puis il avança péniblement sur les genoux et les mains, trop effrayé et affolé pour songer à s'en retourner ; il atteignit ainsi la partie arrière de la timonerie. Il trouva dans cet endroit, comparativement abrité, le premier lieutenant accroupi comme un malveillant petit animal sous une haie. Le maître d'équipage fut agréablement surpris — il avait craint que tous ceux du pont n'eussent été balayés depuis longtemps. Il demanda anxieusement où se trouvait le capitaine.

— Le capitaine? par-dessus bord, après nous avoir entraînés dans ce gâchis. — Le lieutenant aussi, supposait-il. Un autre imbécile. Pas d'importance. Tout le monde allait bientôt les rejoindre.

Le maître d'équipage se traîna en dépit de l'opposition du vent; non pas qu'il s'attendît beaucoup à trouver quelqu'un, raconta-t-il plus tard, mais simplement pour s'éloigner de « cet homme-là ». Il partit en rampant comme un proscrit qui affronte un monde inclément. D'où son immense joie en trouvant Jukes et le capitaine.

Mais à ce moment, ce qui se passait dans l'entrepont était devenu pour lui d'une importance secondaire ; de plus, il était difficile de se faire entendre. Il s'arrangea pourtant de manière à transmettre la nouvelle que les Chinois étaient bousculés à la dérive, eux et leurs coffres, et qu'il était monté tout exprès pour faire ce rapport. L'équipage du moins était à l'abri. Puis, apaisé, il s'affaissa sur le pont dans une posture accroupie, étreignant de ses bras et de ses jambes le porte-voix de la chambre des machines, un tube de fer aussi gros qu'un poteau. Quand ceci partirait, eh bien, il ne lui resterait plus qu'à partir lui aussi. Et il cessa de penser aux coolies.

Le capitaine Mac Whirr avait fait comprendre à Jukes qu'il devait descendre là, en bas — pour se rendre compte.

— Et qu'est-ce que j'y ferai, capitaine?

Le tremblement de tout son corps mouillé fit vibrer la voix de Jukes comme un bêlement.

— Voyez d'abord... maître d'équipage... dit :... à la dérive.

— Le maître d'équipage... un sacré imbécile... — hurla Jukes de sa voix grelottante.

L'absurdité de ce qu'on exigeait de lui le révoltait. Il était aussi peu disposé à y aller que s'il avait eu la certitude que le bateau coulerait au moment où il quitterait le pont.

— Je dois savoir... ne peux quittter.

— Ils vont s'arranger, capitaine.

— Se battent... le maître d'équipage dit qu'ils se battent... Pourquoi?... ne peux pas... laisser se battre... à bord... beaucoup mieux vous garder ici... cas... je serais... emporté par-dessus bord moi aussi... arrêter ceci... façon quelconque... allez voir et dites-moi... par le porte-voix de la chambre des machines... Je ne veux pas... montiez ici... trop souvent... Dangereux... se promener... pont.

Jukes, maintenu par la tête dut écouter ces horribles représentations.

— Ne veux pas... vous soyez perdu... tant que... bateau ne l'est pas... Rout... bon mécanicien... bateau... peut.... sortir de là... sauf.

Et soudain Jukes comprit qu'il lui faudrait tout de même y aller.

— Vous croyez qu'il peut en sortir? — cria-t-il.

Le vent dévora la réponse dont Jukes n'entendit qu'un seul mot, prononcé avec une extrême énergie :

— ... Toujours...

Le capitaine Mac Whirr lâcha Jukes, et, se penchant vers le maître d'équipage, hurla :

— Raccompagnez le second.

Jukes ne savait qu'une chose, le bras du capitaine avait abandonné son épaule. Il était congédié avec des instructions, pour faire quoi? Il était si exaspéré qu'il lâcha son soutien sans y prendre garde; il fut immédiatement emporté. Cette fois rien ne l'empêcherait de passer par-dessus l'arrière. Il se

jeta vivement à terre, et le maître d'équipage qui le suivait tomba sur lui.

— N'allez pas vous relever, mon lieutenant, — cria le maître d'équipage; — on a le temps ! Une lame les recouvrit. Jukes entendit le maître d'équipage bredouiller que les échelles de la passerelle avaient été enlevées.

— Je vais vous faire descendre par les mains, mon lieutenant, — cria-t-il.

Il vociféra aussi quelque chose à propos des cheminées qui avaient plus de chance d'être emportées par-dessus bord que de rester en place. Jukes pensa qu'il n'en pouvait plus, et imagina les feux éteints, le navire impuissant... A côté de lui, le maître d'équipage continuait à hurler :

— Quoi? qu'est-ce que c'est?

Jukes cria, désespérément ; et l'autre répéta :

— Qu'est-ce qu'elle dirait, ma bourgeoise, si elle me voyait en ce moment?

Dans la coursive une grande quantité d'eau avait déjà pénétré et clapotait dans l'obscurité. Les hommes restaient muets comme des morts; mais Jukes, trébuchant contre l'un d'eux, se mit à l'injurier sauvagement pour s'être trouvé dans le chemin. Deux ou trois voix demandèrent alors, faibles et anxieuses :

— Avons-nous des chances, capitaine?

— Qu'est-ce qui vous prend, imbécile, — répondit-il brutalement.

Il se sentait prêt à se jeter là, au milieu d'eux, et pour ne plus jamais bouger. Mais eux paraissaient ragaillardis. Et tout en multipliant d'obséquieux avertissements : — Attention! prenez garde au couvercle, mon lieutenant ! — ils le descendirent dans la soute.

Le maître d'équipage y dégringola à sa suite, et aussitôt qu'il se fut ramassé, il opina :

— Elle dirait : « C'est bien fait pour toi, vieil imbécile, ça t'apprendra à te faire marin ! »

Le maître d'équipage avait amassé un petit pécule; il y faisait allusion volontiers. Sa femme — une épaisse matrone — et ses deux grandes filles tenaient une boutique de fruiterie dans le quartier est de Londres.

Dans l'obscurité, Jukes, mal assuré sur ses jambes, tendit l'oreille à des clabaudements affaiblis ; ils venaient de tout près de lui, semblait-il. De là-haut, le tumulte plus imposant de l'orage descendait sur ces bruits. La tête lui tournait.

Lui aussi, dans cette soute, trouvait insolites les mouvements du navire, ils secouaient et sapaient sa résolution, autant que s'il allait sur mer pour la première fois.

Jukes fut presque tenté de se hisser dehors à nouveau ; mais le souvenir de la voix du capitaine Mac Whirr rendait la chose impossible. Il avait reçu l'ordre d'aller voir. Pourquoi? il aurait bien voulu le savoir « On verra bien, parbleu ! » se dit-il à lui-même, exaspéré.

Le maître d'équipage, hésitant, tâtonnant, le prévint de prendre garde à la façon dont il ouvrirait la porte ; il y avait un sacré grabuge là-dedans. Et Jukes, comme affligé de grandes souffrances physiques, demanda avec irritation pourquoi diable ils se battaient.

— Pour des dollars ! Dollars, mon lieutenant. Tous leurs sales coffres ont crevé, leur sacrée monnaie se balade de tous les côtés et ils culbutent à sa poursuite, déchirant, mordant, faut voir ! Un vrai petit enfer, là dedans.

Jukes convulsivement ouvrit la porte. Le petit maître d'équipage jeta un coup d'œil par-dessus son bras.

Une des lampes s'était éteinte, brisée peut-être. Des cris gutturaux, hargneux, éclatèrent à leurs oreilles en même temps qu'un ahan étrange, le halètement de toutes ces poitrines tendues. Un coup rude frappa le flanc du navire ; l'eau tomba sur le pont avec un choc étourdissant ; à l'avant de la pénombre, là où l'air était épais et rougeâtre, Jukes vit une tête cogner violemment le plancher, deux gros mollets battre les airs, des bras musclés enlacer un corps nu, une face jaune, à la bouche grande ouverte, lever des yeux au regard figé et farouche, puis disparaître en glissant. Un coffre vide se retourna bruyamment ; un homme pirouetta la tête la première, on l'eût dit lancé par un coup de pied ; plus loin, d'autres roulèrent, indistincts, comme précipités du haut d'un talus, avec force piétinements et gesticulation des bras et des jambes. L'échelle de l'écoutille était surchargée de coolies ; ils grouillaient comme des abeilles sur une branche ; ils

pendaient aux échelons en une grappe rampante et mouvante, et heurtaient à grands coups de poing la face intérieure du panneau fermé ; dans l'espacement des lamentations on entendait, au-dessus, la ruée impétueuse de l'eau. Le navire donna de la bande et ils commencèrent à tomber : d'abord un, puis deux, puis tout le reste ensemble emporté, se détachant en bloc avec un grand cri.

Jukes restait atterré. Le maître d'équipage, avec une anxiété bourrue le supplia :

— N'entrez donc pas là dedans, capitaine !

L'entrepont tout entier semblait pivoter sur lui-même. Le navire, sans s'arrêter de sauter, s'éleva sur une lame, et Jukes crut que tous ces hommes, en une seule masse, allaient lui retomber sur la poitrine. Il sortit à reculons, referma la porte et poussa le verrou d'une main tremblante...

Aussitôt après le départ de son second, le capitaine Mac Whirr laissé seul sur la passerelle, s'en était allé, zigzaguant et trébuchant jusqu'à la timonerie. La porte s'ouvrant à l'extérieur, il dut livrer combat au vent pour le tirer à lui ; la porte claqua derrière lui : on eût dit qu'un coup de fusil l'avait projeté dans la pièce au travers de la boiserie. Il se retrouva soudain de l'autre côté, se retenant à la poignée.

L'appareil à gouverner perdait de la vapeur, et un brouillard léger emplissait l'exiguïté de la chambre où le verre de l'habitacle formait un ovale de lumière. Le vent hurlait, chantait, sifflait ou grondait en rafales soudaines qui secouaient les portes et les volets sous la mauvaise averse des embruns.

Deux glènes de ligne de sonde et un petit sac de toile, balancés au bout d'un long cordage, tantôt s'écartaient de la cloison par un mouvement de pendule puis revenaient s'y appliquer. Le caillebotis était presque à flot ; à chaque gros coup de mer, l'eau jaillissait violemment à travers les fentes sur les côtés de la porte ; l'homme de barre, avait jeté bas son béret, sa vareuse, et se tenait debout, greffé sur le manchon de l'appareil. Le petit volant de cuivre avait, dans ses mains, l'apparence d'un jouet brillant et fragile. Sa chemise

de coton rayée, ouverte sur la poitrine, les muscles de son cou saillaient durs et maigres, une tache noire s'étalait au creux de sa gorge, et son visage était calme, creusé comme celui d'un mort.

Le capitaine Mac Whirr s'essuya les yeux. La lame qui avait failli l'emporter par-dessus bord avait, à son grand ennui, arraché son casque goudronné de sa tête chauve ; ses cheveux blonds soyeux, assombris par l'eau et plaqués, pendaient en frange autour de son crâne nu, semblables à de misérables écheveaux de coton sale. Avec son visage lavé, empourpré par le vent et les morsures des embruns, il avait l'air de sortir en sueur d'une fournaise.

— Ah ! Vous voilà? — grommela-t-il lourdement.

Le premier lieutenant était arrivé à se glisser dans la timonerie quelques instants auparavant. Il s'était installé dans un coin, les genoux relevés, les poings aux tempes ; cette attitude respirait la rage, le chagrin, la résignation, l'abattement, et une espèce de rancune concentrée.

Il répondit, lugubre et défiant :

— C'est bien mon tour de quart, maintenant, hein?

L'appareil à vapeur cliqueta, stoppa, cliqueta de nouveau ; les yeux de l'homme de barre parurent se projeter hors de son visage vers la rose des vents de derrière l'habitacle, comme deux oiseaux de proie affamés s'abattant sur un morceau de viande. Dieu sait depuis combien de temps il avait été laissé là, à la barre, oublié de tous ses camarades.

Aucune cloche n'avait sonné, pour aucune relève ; le vent avait balayé règle, coutume, emploi du temps; mais lui, il essayait tout de même de garder le cap sur nord-nord-est. Le gouvernail pouvait bien être enlevé, les feux pouvaient bien être éteints, les machines brisées, et le navire prêt à rouler sur le flanc, sur le dos, comme un cadavre, il ne savait plus rien de rien. Son unique souci était de conserver sa jugeotte, et la direction, souci mêlé d'angoisse, car la rose de compas, se trémoussant sur son pivot, et brinqueballant de droite et de gauche, parfois semblait décrire un tour complet. Sa contention d'esprit devenait douloureuse ; et il avait une peur horrible que toute la timonerie ne fût emportée. Des montagnes d'eau ne cessaient de se briser sur elle. Quand le

navire faisait un de ces plongeons désespérés, les coins de ses lèvres se pinçaient.

Le capitaine Mac Whirr leva les yeux sur l'horloge de la timonerie, vissée à la cloison ; les aiguilles noires, sur le cadran blanc, paraissaient arrêtées. Elles marquaient une heure et demie du matin.

— Un nouveau jour, — murmura-t-il pour lui-même.

Mais le lieutenant l'entendit, et, levant la tête comme quelqu'un qui pleure parmi les ruines :

— Vous ne le verrez pas se lever ! — s'exclama-t-il.

On pouvait voir ses poignets et ses genoux s'entre-choquer avec violence.

— Non ! Bon Dieu ! vous ne le verrez pas !...

Puis il renfonça sa face entre ses poings.

Le corps de l'homme de barre avait légèrement bougé, mais sa tête était restée dressée sur son cou, fixe comme une tête de pierre sur une colonne. Durant un coup de roulis qui sembla lui faucher les jambes, et tandis qu'il trébuchait pour se remettre d'aplomb, le capitaine Mac Whirr déclara avec austérité :

— Ne faites pas attention à ce que dit cet homme.

Puis, avec un indéfinissable changement de ton :

— Il n'est pas de service.

L'ouragan grondait, secouant la petite cabine qui semblait étanche à l'air ; tandis que la lumière de l'habitacle vacillait sans arrêt.

— On ne vous a pas relevé, — continua le capitaine Mac Whirr en baissant les yeux. — Je voudrais pourtant que vous vous cramponniez à la barre aussi longtemps que vous pourrez tenir. Vous l'avez bien en main. Quelqu'un d'autre venant ici pourrait tout gâcher. Faudrait pas. Pas un jeu d'enfant. Et l'équipage est probablement occupé à quelque chose là en bas... Croyez-vous que vous pourrez?

L'appareil à gouverner se mit soudain à donner de courtes saccades, puis stoppa, et sembla se retirer en lui-même, concentrant son énergie comme une braise sous la cendre. L'homme, en arrêt, au regard figé, éclata et toute la passion de son corps semblait être concentrée sur ses lèvres :

— Au nom du ciel, capitaine, je peux tenir jusqu'à la consommation des siècles si seulement on ne me parle pas.

— Oh ! bon ! très bien... — Pour la première fois le capitaine regarda l'homme... « Hackett. »

Il parut classer l'affaire dans son esprit. Il se pencha vers le porte-voix de la chambre des machines, souffla dedans et inclina la tête. Mr Rout, d'en bas répondit et le capitaine Mac Whirr mit immédiatement ses lèvres à l'embouchure.

Il y appliqua alternativement ses lèvres et son oreille, tandis que la tempête l'environnait de son fracas, et la voix du mécanicien monta vers lui, âpre, comme dans le feu d'un combat. Un des chauffeurs mis hors de service, les autres fourbus, et l'homme de la chaudière auxiliaire allumait les feux avec le second mécanicien. Le troisième mécanicien surveillait la soupape. On tenait en main les machines.

— Quoi de neuf, là-haut?

— Rien de fameux ; on repose sur vous, — dit le capitaine Mac Whirr. — Le second est-il déjà en bas? Non? Bon ; il va y être tout de suite. Monsieur Rout voudra-t-il le laisser parler dans le tuyau acoustique? — dans le tuyau acoustique de la passerelle, car lui, le capitaine, allait y retourner aussitôt. Il y avait du désordre parmi les Chinois ; ils se battaient, paraît-il. — Tout de même pas permettre qu'on se batte... M. Rout était parti, et le capitaine Mac Whirr pouvait sentir contre son oreille les pulsations des machines, le gattement du cœur du navire. La voix de Mr Rout cria quelque chose à distance. Le navire piqua du nez, les pulsations s'arrêtèrent net dans un faisceau de sifflements. Le visage du capitaine Mac Whirr était impassible, son regard restait inconsciemment fixé sur la forme accroupie du premier lieutenant. La voix de Mr Rout se fit entendre de nouveau dans les profondeurs ; les pulsations reprirent par lentes saccades, puis s'accélérèrent.

M. Rout était revenu au tuyau acoustique :

— Ça n'a pas beaucoup d'importance, ce que font les Chinois, — dit-il hâtivement. Puis, avec irritation :

— Le navire plonge, comme s'il n'allait jamais en revenir.

— Très grosse mer, — fit la voix du capitaine Mar Whirr.

— Aidez-moi à le sortir de là, — aboya Salomon Rout dans le tuyau.

— Pluie et nuit. Peux pas voir ce qui vient, — dit la voix. — Devons le garder en marche de façon à continuer à gouverner et courir la chance, — continua-t-elle détachant distinctement tous les mots.

— Je donne tout ce que j'ose.

— Nous sommes joliment secoués là-haut, — poursuivit la voix avec douceur. — Pourtant, ça ne va pas trop mal. Ah ! naturellement, si la timonerie était emportée...

Mr Rout, penchant une oreille attentive marmotta quelque chose avec aigreur. Mais la voix lente et avisée là-haut, s'anima pour demander :

— Jukes n'est pas encore arrivé?

Puis, après une courte attente :

— J'aimerais bien qu'il se dépêchât ; je voudrais qu'il en finisse et qu'il monte ici au cas où il arriverait quelque chose. Pour veiller au navire. Je suis tout seul. Le premier lieutenant a perdu...

— Quoi?

Mr Rout dans la chambre des machines en déplaçant la tête pour crier dans le tuyau :

— Par-dessus bord? — puis plaqua son oreille à l'embouchure.

— Perdu la tête, — continua la voix d'un ton positif. — Diablement fâcheux.

Mr Rout en entendant ceci ouvrit de grands yeux. Il perçut un bruit de lutte, et des exclamations entrecoupées descendirent vers lui. Il tendit l'oreille.

Pendant ce temps, Beale, le troisième mécanicien, les bras levés, tenait entre les paumes de ses mains, la jante d'une petite roue noire qui faisait saillie à côté d'un gros tuyau de cuivre ; il semblait la tenir en équilibre au-dessus de sa tête, comme si c'eût été l'attitude correcte d'un certain jeu.

Pour se maintenir en place, il appuyait son épaule contre la cloison blanche, un genou fléchi, un chiffon passé dans sa ceinture et pendant sur sa hanche. Ses joues imberbes étaient barbouillées et rougissantes et la poussière de charbon sur ses paupières semblable aux coups de crayon d'un maquillage,

rehaussait l'éclat liquide de ses yeux et donnait à son jeune visage un aspect féminin, exotique et troublant.

Quand le navire tanguait il serrait la petite roue avec des mouvements précipités.

— Devenu fou, — reprit soudain la voix du capitaine dans le tuyau acoustique. — S'est jeté sur moi... à l'instant. Obligé de l'assommer... à la minute. Vous avez entendu, monsieur Rout?

— Diable ! — grommela Mr Rout. — Attention, Beale.

Son cri résonna, semblable à l'appel éclatant d'une trompette d'alarme entre les parois de fer de la chambre des machines ; peints en blanc, ceux-ci s'élevaient en obliquant comme un toit jusqu'à la pénombre de la claire-voie ; et tout le vaste espace ressemblait à l'intérieur d'un monument, divisé par des parquets de caillebotis métallique aux différents niveaux desquels vacillaient des lumières ; au centre une colonne d'ombre s'était massée, hésitant parmi l'effort bruyant des machines au-dessous de la ferveur immobile des cylindres. Une vibration intense et sauvage, faite de tous les bruits de l'ouragan, planait dans la chaleur silencieuse, l'air était imprégné d'une odeur de métal chauffé, d'huile, et d'une légère vapeur.

Des lueurs pareilles à de longues flammes pâles tremblaient sur les surfaces polies du métal, les énormes têtes des manivelles émergeaient tour à tour du parquet de chauffe en un éclair de cuivre et d'acier — et disparaissaient, tandis que les bielles aux jointures épaisses, pareilles à des membres de squelette semblaient les attirer, puis les rejeter avec une précision fatale. Et tout au fond, dans une demi-clarté, d'autres bielles allaient et venaient, s'esquivant délibérément, des traverses dodelinaient de la tête, des disques de métal glissaient sans frottement l'un contre l'autre, lents et calmes dans un tournoi de lueurs et d'ombres.

Parfois tous ces mouvements puissants et infaillibles ralentissaient simultanément comme s'ils eussent fait partie d'un organisme vivant atteint d'un soudain accès de langueur; les yeux de Mr Rout brillaient alors, plus sombres dans sa longue face blême. Il soutenait la lutte, en pantoufles de tapisserie ; une veste courte et luisante recouvrait à peine ses reins ; ses

poignets pâles faisaient saillie hors des manches trop étroites et trop courtes comme si la circonstance critique eût ajouté quelque chose à sa taille, allongé ses membres, augmenté sa pâleur et creusé ses yeux.

Il se déplaçait avec une activité incessante et pleine d'à-propos, grimpant au plus haut, disparaissant tout en bas ; et, quand il s'arrêtait en face de la mise en train, se retenant au garde-corps il continuait à jeter des coups d'œil à droite, vers le manomètre, et vers le tube de niveau, fixés tous deux sur le mur blanc dans la lumière mouvante d'une lampe. Les embouchures de deux tuyaux acoustiques bâillaient stupidement près de son coude et le cadran du porteur d'ordres de la chambre des machines ressemblait à une horloge de grand diamètre dont le cadran porterait des mots brefs à la place des chiffres. Les lettres groupées ressortaient épaisses et noires autour du pivot de l'indicateur, symboles emphatiques d'exclamations vigoureuses : *En avant* — *En arrière* — *Doucement* — *Demi* — *Arrêtez*; la grosse aiguille noire pointait en bas, vers le mot — *Toute* — qui, ainsi désigné capturait les regards comme un cri aigu retient l'attention. Le cylindre à basse pression dans son manchon de bois, formant au-dessus de sa tête une masse menaçante et majestueuse, exhalait un faible soupir à chaque butée ; à part ce léger sifflement, les machines faisaient jouer leurs membres d'acier à toute vitesse ou lentement, mais toujours avec une douceur silencieuse et résolue.

Et tout ceci, les murs blancs, l'acier mouvant, les tôles varangues sous les pieds de Salomon Rout, les parquets de caillebotis métallique au-dessus de sa tête, l'obscurité et les lueurs, tout ceci s'élevait et s'abaissait avec ensemble suivant l'âpre remous des lames contre les flancs du navire. Le spacieux endroit tout entier, que la grande voix du vent faisait résonner sourdement, semblait se balancer comme un arbre, ou se renversait parfois complètement comme abattu de côté puis d'autre par les effroyables rafales.

— Il faut vous dépêcher de monter, — s'écria Mr Rout dès qu'il vit Jukes apparaître à la porte de la chaufferie.

Jukes avait le regard ivre et vague ; sa figure rouge était bouffie comme s'il avait dormi trop longtemps. Le chemin

pour arriver là avait été ardu ; il avait accompli le trajet avec une exténuante célérité, l'agitation de son esprit correspondant aux efforts de son corps. Il s'était précipité hors de la soute, se heurtant dans la coursive sombre à un groupe d'hommes effarés et terrifiés qui, comme il trébuchait contre eux, demandèrent en l'entourant :

— Que se passe-t-il, mon lieutenant?

Puis en bas de l'échelle de la chaufferie, sautant plusieurs échelons à la fois dans sa hâte, jusqu'à un endroit profond comme un puits et noir comme l'enfer qui basculait d'avant en arrière à la manière d'une balançoire. L'eau de la cale grondait à chaque coup de roulis et des blocs de charbon bondissaient de-ci de-là d'un bout à l'autre, on eût dit une avalanche de galets sur la pente d'une plaque de fer.

Quelqu'un, là dedans, gémissait de douleur, et l'on pouvait voir quelqu'un d'autre accroupi sur ce qui semblait être le corps étendu d'un homme mort ; une grosse voix blasphéma : la lueur sous chacune des portes des fourneaux était pareille à une flaque de sang, dont le calme rayonnement venait mourir sur le velours de la ténèbre.

Une rafale de vent frappa Jukes à la nuque, l'instant d'après ruissela sur ses chevilles.

Les ventilateurs de la chaufferie bourdonnèrent : face aux six portes des fourneaux, deux silhouettes étranges, le torse nu, s'abaissaient en chancelant et brandissaient deux pelles.

— Holà ! on a de l'air plus qu'il n'en faut maintenant, — hurla le second mécanicien, qui semblait n'avoir attendu que l'arrivée de Jukes pour éclater.

L'homme chargé de la machine auxiliaire, un petit homme souple et remuant, au teint éblouissant, à la moustache fine et décolorée, travaillait dans une sorte d'extase muette. On maintenait les machines sous toute pression, et, un grondement profond comme celui d'un fourgon vide roulant sur un pont, formait une basse soutenue dans le concert des autres bruits.

— On doit continuellement laisser échapper la vapeur, — continua à hurler le second.

L'orifice d'un ventilateur, avec le bruit d'un millier de casseroles qu'on récure lui cracha sur les épaules un jet

soudain d'eau salée à quoi il répondit par une volée d'imprécations, une malédiction collective où même il englobait son âme, divaguant comme un fou tout en vaquant à sa besogne. Dans un claquement sec, la paupière de métal un instant soulevée laissa tomber un flamboiement ardent et blême sur le chef ras du chauffeur, éclairant un instant sa face insolente et la grimace de ses lèvres, puis aussitôt retomba dans un autre claquement sec.

— Où donc en est le sacré navire? Pouvez-vous me le dire? Que la peste m'emporte! Sous l'eau, ou quoi? elle arrive par tonnes, ici. Les maudits capuchons ont donc filé au diable! Hein? Savez-vous quelque chose, vous, marin de malheur! vous?...

Jukes, après un instant de stupeur, avait traversé la chaufferie comme une flèche, porté par un coup de roulis; à peine son regard embrassa-t-il la vastitude, la paix et la splendeur relatives de la chambre des machines que le navire, enfonçant lourdement sa poupe dans l'eau, le précipita tête baissée sur Mr. Rout. Le bras du chef mécanicien, d'une longueur de tentacule, et comme mû par un ressort, se tendit à sa rencontre et fit dévier son élan vers les tuyaux acoustiques où il arriva en tournoyant. Mr. Rout répéta avec insistance :

— Il faut vous dépêcher de monter, quoi qu'il en soit.

Jukes hurla :

— Êtes-vous là, capitaine? — puis écouta.

Rien. Soudain le rugissement du vent retentit à ses oreilles, mais bientôt après une voix menue écarta tranquillement les vociférations de l'ouragan :

— C'est vous, Jukes? Eh bien?

Jukes ne demandait qu'à raconter : c'est le temps qui semblait manquer. Ce qui s'était passé, on se l'expliquait à merveille. Il voyait en imagination les coolies enfermés dans leur entrepont enfumé, sans espoir d'en pouvoir sortir, couchés pleins de malaises et d'épouvantes, entre les rangées de coffres; puis un de ces coffres, soudain, ou plusieurs à la fois, peut-être, désarrimés par un coup de roulis, culbutant les autres, les couvercles sautant, les côtés éclatant et tous ces malheureux Chinois se levant, bondissant à la fois à la pour. suite de leur avoir. Et chaque soubresaut du navire, ensuite,

avait précipité cette foule glapissante, trépignante, de-ci de-là, en un tourbillon de bois fracassé, d'habits lacérés et de dollars éparpillés dans tous les sens.

La lutte une fois engagée, il leur devenait impossible de l'arrêter d'eux-mêmes. Rien ne pourrait maintenant en venir à bout, que la force. C'était un désastre. Jukes avait vu cela ; c'est tout ce qu'il pouvait dire. Quelques-uns d'entre eux étaient déjà morts, croyait-il. Le reste allait continuer à se battre... Les paroles montaient et se chevauchaient dans l'étroitesse du tube acoustique. Elles s'élevaient, vers ce qui semblait être le silence d'une compréhension éclairée, demeurée seule là-haut avec l'orage. Et Jukes désira ardemment ne plus avoir à faire face à ce désordre local, mesquine et odieuse addition à la grande détresse du navire.

V

Il patienta. Devant ses yeux les machines tournaient avec lenteur, prêtes à s'arrêter net au cri de Mr. Rout : « Attention, Beale ! » pour repartir ensuite avec une précipitation folle. Elles restaient en arrêt, dans une attente intelligente, immobilisées dans le cours de leur révolution, une lourde manivelle arrêtée dans le vide, on eût dit qu'elles étaient conscientes du danger et de la fuite du temps. Puis, sur un « Repartez » du chef, et avec le bruit d'un souffle chassé à travers des dents serrées, elles achevaient la révolution interrompue et en recommençaient une autre.

Il y avait dans leurs mouvements une prudente sagacité et la détermination d'une force immense. Se plier patiemment à tous les caprices d'un navire désemparé au milieu de la furie des vagues et dans l'œil même du vent, voilà quel était leur travail. Par moments, le menton de Mr. Rout tombait sur sa poitrine tandis qu'il les contemplait, les sourcils froncés, perdu dans ses pensées.

La voix que l'ouragan écartait de l'oreille de Jukes commença :

— Prenez l'équipage avec vous... — et cessa inopinément.

— Qu'en ferai-je, capitaine?

Un grincement impérieux et abrupt éclata soudain ; les trois paires d'yeux se levèrent sur le cadran du transmetteur d'ordres, au moment où l'aiguille sauta de — *Toute* — à — *Arrêtez* — comme si elle eût été poussée par un démon. Alors, ces trois hommes, dans la chambre des machines eurent chacun en particulier la sensation d'un obstacle arrêtant le navire et d'un étrange resserrement comme si le *Nan-Shan* se fût ramassé pour un bond désespéré.

— Stoppez ! — mugit Mr. Rout.

Personne — pas même le capitaine Mac Whirr, qui, seul sur le pont, avait aperçu une blanche ligne d'écume s'avancer à une telle hauteur, qu'il n'en pouvait croire ses yeux — personne ne devait jamais savoir ce qu'avait été l'escarpement de cette lame, et l'effrayante profondeur du gouffre que l'ouragan avait creusé derrière la mouvante muraille d'eau.

Elle accourait à la rencontre du navire ; et, le *Nan-Shan* alors, s'arrêtant comme pour se ceindre les reins, souleva son avant, puis sauta. Les flammes de toutes les lampes s'affaissèrent, assombrissant la chambre des machines, l'une d'elles s'éteignit. Avec un fracas déchirant, un tumulte furieux et giratoire, des tonnes d'eau tombèrent sur le pont ; on eût dit que le navire s'était élancé sous une cataracte. Là en bas, ils se regardèrent hébétés.

— Balayés d'un bout à l'autre, bon Dieu ! — brailla Jukes.

Le *Nan-Shan* plongea droit au fond du gouffre, dépassant les confins de la terre. Un affreux vacarme de ferraille s'éleva de la chaufferie. Et le navire resta suspendu dans une inclinaison épouvantable, assez longtemps pour permettre à Beale, tombé sur les genoux et les mains, de ramper comme s'il eût eu l'intention de fuir à quatre pattes hors de la chambre des machines. Mr. Rout tourna lentement sa tête impassible, au visage émacié, à la mâchoire tombante. Jukes avait fermé les yeux, et sa figure en un moment devint inexpressive et douce comme celle d'un aveugle.

Enfin, le *Nan-Shan* se releva lentement, trébuchant et peinant comme si sa proue avait eu à soulever une montagne. Mr Rout ferma la bouche ; Jukes cligna des paupières et le petit Beale se remit vivement sur ses pieds.

— Encore une autre comme celle-ci, et tout est fichu, — s'écria le chef.

Jukes et lui se regardèrent, et la même pensée leur vint à l'esprit. Le capitaine! Là-haut, tout devait avoir été emporté. Le gouvernail disparu — le navire flottant comme un soliveau. C'était fini.

— Courez, vite ! — s'écria Mr. Rout d'une voix épaisse, regardant Jukes avec des yeux élargis et indécis ; celui-ci ne lui répondit que par un regard irrésolu.

La sonnerie du porteur d'ordres les calma instantanément. L'aiguille noire bondit de — *Arrêtez* à *Toute*.

— Allez, maintenant ! Beale ! — cria Mr Rout.

La vapeur siffla légèrement. Les tiges des pistons reprirent leur va-et-vient. Jukes appliqua son oreille au tuyau acoustique. La voix l'attendait. Elle disait :

— Ramassez tout l'argent ; faites vite. Je vais avoir besoin de vous là-haut.

Et ce fut tout.

— Capitaine? — appela Jukes. Il n'y eut pas de réponse.

Il s'éloigna en chancelant comme un blessé quitte le champ de bataille. Il s'était entaillé le front au-dessus du sourcil gauche, il ne savait quand, ni où, entaillé jusqu'à l'os. Il ne s'en apercevait même pas : une dose de mer de Chine suffisante à lui rompre le cou, en lui dégringolant sur la tête avait bien et dûment lavé, nettoyé, salé sa blessure; elle ne saignait pas, mais bâillait toute cramoisie : avec cette balafre au-dessus de l'œil, ses cheveux ébouriffés, le désordre de ses vêtements, il avait l'air de s'être fait descendre à un match de boxe.

— Faut aller ramasser les dollars ! — cria-t-il vers Mr Rout, en souriant pitoyablement dans le vague.

— Vous dites?... — fit Mr Rout furieusement. — Ramasser...? A d'autres !...

Puis, frémissant de tous ses muscles, mais exagérant son ton paternel :

— Allez-vous-en, maintenant, pour l'amour de Dieu ! Vous autres officiers de pont vous finiriez par me rendre idiot. Il y a le premier lieutenant là-haut qui s'est jeté sur le vieux. Vous ne le saviez pas? Vous perdez la boule, vous autres, qui n'avez rien à faire...

Ces mots éveillèrent un commencement de colère en Jukes. Rien à faire — vraiment!... Empli d'un violent mépris pour le chef, il repartit par où il était venu.

Dans la chaufferie, le petit homme joufflu de la machine auxiliaire, jouait de la pelle, péniblement, aussi muet que si on lui eût coupé la langue. Le second, par contre, se démenait bruyamment comme un fou loquace et auquel aucune circonstance adverse ne fera jamais rien perdre de son bagout.

— Vous voilà ! officier vagabond ! Hein ! Vous ne pourriez pas faire descendre un de vos empotés pour vider les escarbilles? Elles finissent par nous étouffer ici. Malédiction! Dites donc ! Hein! Vous vous rappelez le code : « matelots et chauffeurs sont tenus de s'entr'aider ». Hein ! Vous entendez?

Et tandis que Jukes remontait précipitamment, l'autre continuait encore, la face levée vers lui :

— Pourriez pas me répondre? Qu'est-ce que vous venez fourrer votre nez par ici? De quoi vous mêlez-vous?

Jukes sentit qu'il ne se possédait plus. De retour dans la coursive sombre, il était prêt à tordre le cou à celui qui ferait le moindre signe d'hésitation. Rien que d'y penser, cela le rendait furieux. Lui, ne pouvait reculer ; par conséquent, eux ne reculeraient pas.

L'impétuosité avec laquelle il revint parmi eux, les entraîna. Ses allées et venues, la fureur et la rapidité de ses mouvements les avaient déjà excités et effrayés ; dans ses brusques irruptions parmi eux, plutôt pressenti que perçu, Jukes leur apparaissait formidable — préoccupé de questions de vie et de mort qui ne pouvaient supporter aucun délai. Au premier mot qu'il leur dit, il les entendit se laisser choir lourdement l'un après l'autre, dans la soute, dociles à son ordre.

« — Qu'est-ce qu'il y a? » se demandaient-ils mutuellement. Ils ne le savaient pas bien au juste. Le maître d'équipage essaya de leur expliquer ; le bruit d'une forte bagarre les surprit ; et les chocs puissants qui se répercutaient dans la soute obscure maintenaient en haleine leur sentiment du danger. Lorsque le maître d'équipage tout à coup ouvrit la porte il leur sembla que l'ouragan, pénétrant à travers les flancs de fer du navire, faisait tourbillonner ces corps humains comme des grains de poussière : une confuse rumeur leur parvint, un

tumulte de tempête, des murmures féroces, des rafales de cris, le clapotement précipité des pieds nus, se mêlant aux coups de la mer.

Pendant un moment ils contemplèrent ahuris, obstruant le seuil de la porte. Jukes passa au travers du groupe, brutalement. Sans dire un mot, il jaillit en avant. Une nouvelle grappe de coolies s'était formée, accrochée à l'échelle ; ceux-ci luttaient à mort comme précédemment pour forcer le panneau condamné qui leur eût donné accès sur le pont. Comme précédemment, la grappe se détacha, et Jukes disparut absorbé sous elle comme un homme surpris par un éboulement. Le maître d'équipage, hurla, très excité :

— Arrivez ! Sortez le capitaine de là ! Il va être piétiné, écrasé ! Arrivez !

Ils chargèrent, piétinant à leur tour des torses, des doigts, des visages, s'empêtrant dans des tas de vêtements, repoussant du pied des débris de bois, mais, avant qu'ils ne pussent s'emparer de Jukes, celui-ci, se dégageant, émergea jusqu'à la ceinture d'entre la multitude des mains crispées. Au moment même où l'équipage l'avait perdu de vue, tous les boutons de sa veste avaient sauté ; le dos de la veste avait été fendu jusqu'au col ; son gilet éclaté de haut en bas. La masse centrale des combattants roula vers l'autre bord, sombre, indistincte, impuissante, et lançant des regards sauvages qui luisaient à la faible clarté des lampes.

— Laissez-moi, nom de Dieu ! Je ne suis pas mort ! — cria Jukes d'une voix perçante. — Poussez-les à l'avant. Guettez le moment où le navire tanguera. A l'avant. Poussez-les contre la cloison. Écrasez-les.

La ruée des marins dans l'entrepont en fermentation, fit l'effet d'un baquet d'eau froide dans un chaudron bouillonant. Le tumulte fléchit d'abord. La masse effervescente des Chinois formait un magma si compact qu'il ne fut pas malaisé pour les matelots, en se tenant ferme par les bras et à la faveur d'un formidable plongeon du navire, de les repousser d'un seul élan et de les appliquer en bloc contre la paroi d'arrière. Derrière leurs dos, quelques petits grappillons d'hommes et des corps isolés ballottaient encore.

Le maître d'équivage accomplit de véritables prodiges. De

ses grands bras tout ouverts et tenant un étançon dans chacune de ses robustes pattes, il arrêta la ruée de sept Chinois enlacés qui roulaient comme un rocher dans une avalanche. On entendit craquer des jointures. Il fit « ah » et tout fut dispersé.

Mais ce fut le charpentier qui fit preuve de la plus grande ingéniosité. Sans rien dire à personne, il retourna dans la coursive pour y chercher plusieurs glènes d'amarre qu'il savait y être — chaînes et cordages. Avec quoi des barrages furent établis. A vrai dire, les Chinois ne se défendaient guère. La lutte (de quelque façon qu'elle eût commencé) avait vite fait de se transformer en une mêlée de panique aveugle. Si les Célestes d'abord s'étaient élancés à la poursuite de leurs dollars éparpillés, ils ne combattaient plus, à cette heure, que pour reprendre pied. Ils se tenaient à la gorge tout simplement pour éviter la culbute. Celui qui trouvait un point d'appui s'y cramponnait et donnait force coups de pied à qui s'accrochait à ses jambes jusqu'à ce qu'une nouvelle embardée les envoyât rouler de conserve à l'autre bout de l'entrepont. L'arrivée des diables blancs les terrifia. Venaient-ils pour les massacrer? Les spécimens individuels arrachés au magma s'abandonnaient, flasques comme des loques ; quelques-uns tirés à l'écart et traînés par les pieds, demeuraient inertes, pareils à des cadavres, les yeux fixes et grands ouverts. Par instants, l'un d'eux se jetait à genoux, faisait mine de demander grâce ; et plusieurs que la terreur avait affolés, un coup de poing bien appliqué entre les deux yeux les faisait s'affaisser et tenir tranquilles. Il y en avait de blessés, qu'on maniait sans précaution, mais qui supportaient cela sans se plaindre, avec simplement un battement spasmodique des paupières.

Des visages russelaient de sang ; sur les crânes rasés apparaissaient des écorchures, des plaies vives, des meurtrissures, des déchirures et des entailles. La porcelaine brisée échappée des coffres était en majeure partie responsable de ces dernières. Çà et là un Chinois, aux yeux égarés, à la tresse dénattée, soignait son pied sanglant.

On était enfin parvenu à les réduire et à les confiner, rangés côte à côte, après les avoir secoués jusqu'à parfaite soumis-

sion, cognés un peu pour rafraîchir leur excitation, puis réconfortés avec des encouragements plus bourrus que des menaces. A présent ils étaient assis par terre, livides, en rangs battus, à l'extrémité desquels le charpentier aidé de deux hommes allait et venait, affairé, raidissant et nouant les sauvegardes. Le maître d'équipage, se retenant à un étançon par un bras et une jambe, se battait avec une lampe pressée sur sa poitrine et qu'il essayait d'allumer, tout en grommelant comme un industrieux gorille.

Les silhouettes des matelots s'abaissaient sans cesse avec des mouvements de glaneurs et tout ce qu'ils ramassaient était expédié dans la soute : vêtements, éclats de bois, débris de porcelaine, ainsi que les dollars qu'ils rassemblaient dans des vestes. De temps à autre un matelot s'avançait en chancelant vers la porte, les bras pleins de décombres ; des regards obliques et douloureux suivaient ses mouvements.

A chaque coup de roulis les longues rangées de Chinois assis faisaient un salut en avant, et suivant l'invite du plongeon toutes les bobines rasées s'entre-choquaient d'un bout à l'autre de la ligne. Et tandis qne le bruit de l'eau qui balayait le pont depuis quelques instants faisait relâche, Jukes, encore tout frémissant de la lutte, eut l'illusion d'avoir du même coup dompté le vent en quelque sorte, de l'avoir réduit au silence, car pour un temps, l'on n'entendit plus que, contre les flancs du navire, le tonnerre incessant des flots.

L'entrepont avait été entièrement nettoyé — débarrassé de ses épaves comme dirent les matelots. Ils se tenaient droits et vacillants dominant le niveau des têtes et des épaules courbées. Çà et là un Céleste reprenait haleine dans un sanglot. Aux places où tombaient la lumière, Jukes apercevait les côtes saillantes de l'un, la face jaune et nostalgique de l'autre, des cous penchés, et parfois un morne regard se dirigeait vers son visage.

Il n'en revenait pas de n'avoir point trouvé de cadavres ; mais, à vrai dire, la plupart semblaient prêts à rendre l'âme et plus pitoyables ainsi que s'ils eussent été déjà morts.

Soudain, un des coolies se mit à parler. Une lueur passa puis s'éteignit sur sa face maigre aux traits tirés ; il renversa la tête en arrière comme un chien qui hurle ; de la soute, arri-

vaient des bruits de heurts, et le tintement de quelques dollars qui s'éparpillaient; le coolie tendit les bras, ouvrit béante une bouche noire, et ses incompréhensibles hululements gutturaux qu'on n'eût dit appartenir à aucune langue humaine, emplissaient Jukes d'une étrange émotion ; il croyait entendre un animal s'efforcer à la parole.

Deux autres, sur le même mode, entonnèrent férocement ce que Jukes crut être des revendications ; le reste du troupeau faisait une basse grondante et commençait à s'agiter. Jukes ordonna aux hommes d'équipage d'évacuer précipitamment l'entrepont. Lui-même en sortit le dernier, marchant à reculons vers la porte, tandis que les grognements gagnaient en intensité et devenaient menaçants, et que vers lui des poings se tendaient comme vers un malfaiteur. Le maître d'équipage poussa le verrou, et remarqua d'un air gêné :

— On dirait que le vent est tombé, monsieur.

Les matelots furent contents de se retrouver dans la coursive. Chacun pensait, en secret, qu'il pourrait s'élancer sur le pont à la dernière minute — et trouverait là un réconfort ; il y a quelque chose d'horriblement répugnant dans l'idée d'être noyé à fond de cale. Maintenant qu'ils en avaient fini avec les Chinois ils reprenaient conscience de la position du navire.

En sortant de la coursive, Jukes pataugea jusqu'au cou dans l'eau bruyante. Il gagna la passerelle et fut tout étonné d'y pouvoir discerner des formes obscures, comme si son pouvoir visuel fut devenu surnaturellement perçant. Il discerna de vagues contours, qui ne lui rappellaient pas le familier aspect du *Nan-Shan* mais spécialement autre chose dont il avait gardé le souvenir, un vieux vapeur dégréé qu'il avait vu pourrissant sur un banc de vase, de longues années auparavant. Oui, vraiment, le *Nan-Shan* évoquait cette épave.

Il n'y avait plus de vent ; pas un souffle ; sauf de très légers courants d'air créés par les embardées du navire. La fumée rejetée par les cheminées retombait sur le pont ; en passant il la respira. Il sentit la pulsation délibérée des machines et entendit de faibles bruits qui semblaient avoir survécu au grand tumulte : les tintements d'accessoires brisés, la chute rapide de quelques débris sur la passerelle. Il perçut indistinc-

tement la forme trapue de son capitaine se retenant à une rambarde tordue, immobile et balancé comme s'il eût été cloué aux planches. La tranquillité inattendue de l'air oppressa Jukes :

— C'est fait, capitaine, — dit-il haletant.

— Je pensais bien, — répondit Mac Whirr.

— Vous pensiez bien, quoi? — murmura Jukes à lui-même.

— Le vent est tombé tout d'un coup, — continua le capitaine.

Jukes éclata :

— Si vous croyez que ça a été facile...

Mais son capitaine, tout cramponné à la rambarde, ne prêtait aucune attention.

— D'après les livres, le pire n'est pas encore passé.

— Si, la plupart d'entre eux n'avaient pas été à moitié morts de mal de mer et de frayeur, aucun de nous n'en serait sorti vivant, de l'entrepont.

— Il fallait faire quelque chose pour eux, — marmotta Mac Whirr avec obstination.

Puis il reprit :

— On ne trouve pas tout dans les livres.

— Et même, je crois bien qu'ils se seraient jetés sur nous, si je n'avais pas fait sortir l'équipage illico, — continua Jukes avec chaleur.

Tout à l'heure ils étaient forcés de hurler pour se faire entendre ; à présent, dans la quiétude étonnante de l'air, la moindre parole retentissait ; il leur semblait parler sous une voûte pleine d'échos.

A travers une échancrure au haut du dôme de nuages lacérés, la lueur de quelques étoiles tombait sur la mer obscure qui s'élevait et s'abaissait confusément. Parfois le sommet d'un cône d'eau s'écroulait à bord et se mêlait à l'agitation roulante de l'écume sur le pont submergé ; et des nuages bas fermaient circulairement la citerne au fond de laquelle le *Nan-Shan* barbotait. Ce cercle de vapeurs denses tournoyant d'une façon folle autour de son centre si calme, entourait le navire comme un mur immobile et ininterrompu d'un aspect inconcevablement sinistre. A l'intérieur du cercle, la mer agitée comme par une propulsion interne s'élevait en mon-

tagnes à pic qui cherchaient à se chevaucher et se heurtaient entre elles et claquaient pesamment contre les flancs du *Nan-Shan*, cependant qu'un gémissement affaibli, l'infinie plainte de la fureur de la tempête arrivait de par delà les confins de ce calme oppressant.

Le capitaine Mac Whirr restait silencieux. Jukes, l'oreille tendue, perçut soudain le rugissement lointain et traînant de quelque immense lame invisible qui prenait son élan sous l'épaisse obscurité formant l'effroyable limite de son cercle visuel.

— Naturellement, — recommença-t-il acrimonieusement, — ils s'imaginaient que nous en profitions pour les piller. Naturellement ! Vous aviez dit de ramasser l'argent. Plus facile à dire qu'à faire. Ils ne pouvaient pas deviner ce que nous avions dans la tête. Nous sommes arrivés comme une bombe au beau milieu d'eux. Obligés de charger à fond et vivement.

— Du moment que c'est fait... — marmotta le capitaine, sans essayer de regarder Jukes. — Il fallait faire pour le mieux.

— Et ce sera encore le diable pour régler les comptes quand ceci sera fini, — dit Jukes, qui se sentait tout endolori. — Laissez-les seulement se ressaisir un peu, et vous verrez ! Ils nous sauteront à la gorge, capitaine. N'oubliez pas, capitaine, que le *Nan-Shan* n'est plus un navire anglais, maintenant. Et ces animaux-là le savent bien aussi. Le sacré pavillon siamois.

— N'empêche que nous sommes à bord, — remarqua Mac Whirr.

— Et ce n'est pas fini, — insistait Jukes d'un ton prophétique ; il trébucha, se rattrapa. — Quelle épave ! — ajouta-t-il tout bas.

— Ce n'est pas encore fini, — acquiesça le capitaine à mi-voix... — Surveillez un instant, n'est-ce pas...

— Vous allez quitter le pont, capitaine? — demanda Jukes anxieusement, comme si l'orage n'attendait que le départ du capitaine pour foncer sur le navire.

Il le contempla, ce navire battu, solitaire, qui faisait effort dans un décor sauvage de montagnes d'eau noire, éclairées

par les lueurs des mondes lointains — qui avançait lentement, rejetant, au cœur muet de l'ouragan, l'excès de sa force, en un blanc nuage de vapeur — et la vibration profonde de l'échappement semblait l'inquiet barrissement d'une créature marine, impatiente de reprendre le combat. Brusquement, cela cessa. L'air tranquille gémit. Jukes, au-dessus de sa tête vit scintiller quelques étoiles au fond d'un gouffre de nuées. Au-dessous de ce puits étoilé, les nuages d'encre formant margelle surplombaient directement le navire. Les étoiles lui semblaient le regarder avec une attention particulière, comme si c'eût été pour la suprême fois — et l'on eût dit aussi une couronne de splendeur posée comme un diadème sur un front incliné.

Le capitaine Mac Whirr était allé dans la chambre des cartes. On n'y voyait goutte, mais cela ne l'empêchait pas de sentir le désordre de la chambre où il vivait d'habitude d'une façon si ordonnée. Son fauteuil était renversé. Les livres étaient tombés à terre : un morceau de verre craqua sous sa botte. A tâtons il chercha les allumettes et trouva la boîte derrière le rebord d'un rayon. Il en alluma une, et, plissant le coin des yeux, tendit la petite flamme vers le baromètre. L'instrument de cuivre et de métal branlait du chef et semblait lui faire des signes.

Le mercure était bas — incroyablement bas, si bas que le capitaine Mac Whirr crut devoir émettre un grognement. L'allumette s'éteignit ; il en sortit vivement une autre qu'il tint entre ses doigts gourds.

Une petite flamme brilla de nouveau sur le verre et le métal du baromètre au chef branlant. Les yeux de Mac Whirr s'y fixèrent, se fermant à demi pour concentrer leur attention, comme épiant un signe imperceptible. Avec sa face grave, il ressemblait à un bonze difforme et botté en train de consulter une idole et lui brûlant au nez de l'encens. Il n'y avait pas d'erreur ; il n'avait de sa vie vu le baromètre aussi bas.

Le capitaine Mac Whirr émit un petit sifflement, puis resta plongé dans ses pensées jusqu'à ce que la flamme diminuée mourût en lui brûlant le bout des doigts. Peut-être, après tout, l'instrument était-il détraqué !

Il y avait un baromètre anéroïde vissé au-dessus de la couchette. Il se tourna dans cette direction, alluma une autre

allumette et la face blanche de l'instrument lui apparut. Le cadran, du haut de la cloison, le dévisageait de façon significative ; et l'inflexibilité de la matière, en face de quoi toute contradiction devient vaine, s'imposait à la sagesse incertaine des hommes. Il n'y avait plus moyen de douter. Le capitaine Mac Whirr haussa les épaules et jeta l'allumette.

Advienne le pire ! si l'on ne pouvait plus l'éviter. Mais s'il fallait en croire les livres, ce pire allait être diablement mauvais. L'expérience de ces six dernières heures avait élargi sa compréhension ; il se doutait à présent de ce que le mauvais temps pouvait être :

« Ça va être terrifiant », prononça-t-il mentalement.

Il n'avait pas eu conscience de regarder autre chose que les baromètres, à la lumière des allumettes ; pourtant, il avait vu que sa carafe d'eau et les deux verres avaient été arrachés de leurs supports. Cela lui donna une idée plus précise des secousses que le navire avait dû subir. « Je ne l'aurais jamais cru », pensa-t-il. Sa table aussi avait été chambardée : règles, crayons, encrier — tout ce qui avait une place assignée et sûre — toutes ces choses à terre, comme si une main malfaisante les eût arrachées une à une pour les lancer sur le plancher mouillé.

L'ouragan s'était même introduit dans les aménagements de sa vie privée, ce qui n'était encore jamais arrivé et un sentiment de consternation envahit Mac Whirr au plus profond de son flegme. Et le pire restait à venir ! Il était content que l'incident fâcheux de l'entrepont ait été découvert à temps. Après tout, si le navire devait disparaître, au moins il ne coulerait pas avec des gens en train de s'entre-déchirer. Cela c'était proprement inadmissible. Et dans sa protestation entrait une intention d'humanité aussi bien que l'obscur sentiment des convenances. Ces pensers subits participaient de la nature du capitaine et restaient essentiellement lents et lourds.

Il étendit la main pour replacer la boîte d'allumettes sur le coin du rayon. Il avait donné l'ordre depuis longtemps qu'il y eût toujours là des allumettes :

— Une boîte... juste ici, voyez? Pas tout à fait pleine... Ici, où je puisse poser la main dessus, steward. Je peux avoir besoin d'une lumière tout d'un coup. On ne s'imagine pas tout

ce dont on peut avoir besoin tout d'un coup, à bord d'un navire. Rappelez-vous.

Et de son côté, naturellement, il prenait garde de remettre scrupuleusement les allumettes à leur place. Ainsi fit-il cette fois encore, avant de retirer sa main, l'idée lui vint que, peut-être, il n'aurait plus jamais l'occasion de se servir de cette boîte. La véhémence de cette idée l'arrêta dans son geste et pendant une indéfinissable fraction de seconde il demeura, les doigts refermés sur ce petit objet, comme sur le symbole de toutes les menues habitudes qui nous enchaînent au conrs fastidieux de la vie. Il la lâcha enfin, et se laissant tomber sur sa couchette, il attendit l'annonce du retour du vent. Rien encore. Il n'entendait pas d'autre bruit que ceux de l'eau, les fortes éclaboussures, les chocs sourds des lames en désordre qui assaillaient son navire de toutes parts ; jamais le *Nan-Shan* n'aurait le répit nécessaire pour dégager ses ponts.

La quiétude de l'air était déconcertante ; il la sentait tendue et fragile comme un cheveu qui retiendrait une épée suspendue au-dessus de sa tête.

Durant cet armistice tragique la tempête pénétrait la résistance de l'homme et lui descellait les lèvres. La voix de Mac Whirr s'éleva dans la solitude et la nuit noire de sa cabine, comme s'adressant à un autre être qui se fût éveillé en lui-même.

— Ça m'ennuierait de le perdre, — disait-il.

Il était assis, loin des yeux, à l'écart de la mer, du navire même, isolé et comme forclos du courant de sa propre existence, car des incongruités comme celle de se parler à soi-même n'y eussent sûrement pas trouvé place. Ses mains posaient à plat sur ses genoux, il courbait la nuque et soufflait lourdement ; il s'abandonnait à une étrange sensation de lassitude, où un peu plus de clairvoyance lui eût permis de reconnaître la courbature de l'esprit.

Il pouvait, sans se lever, atteindre la porte de sa toilette. Il devait y avoir là un essuie-mains. Oui. Le voici... Il le prit ; il s'épongea la face, puis continua, frictionnant sa tête trempée. Il frottait et se bouchonnait dans le noir, puis laissa retomber la serviette sur ses genoux et demeura immobile. Un instant s'écoula dans un si profond silence que personne

n'eût deviné qu'un homme était assis là, dans la cabine. Puis un chuchotement s'éleva :

— Il peut encore s'en tirer.

Quand le capitaine Mac Whirr reparut sur la passerelle, ce qu'il fit soudain, comme s'il avait pris brusque conscience de s'en être éloigné trop longtemps, le calme avait déjà duré duré plus d'un quart d'heure, — assez longtemps pour être devenu intolérable même au peu d'imagination de Mac Whirr.

Jukes, immobile à l'avant de la passerelle, commença de parler tout à coup. Sa voix blanche et forcée semblait couler à travers des dents serrées et se répandre tout autour de lui dans l'obscurité qui s'épaississait de nouveau sur la mer.

— J'ai fait relever le timonier. Hackett commençait à crier qu'il n'en pouvait plus. Il est étendu là, le long de l'appareil à gouverner, avec un visage de mort. Je n'ai pu d'abord obtenir que quelqu'un grimpe pour relever le pauvre diable. Ce maître d'équipage vaut moins que rien. je l'ai toujours dit. J'ai cru que je serais obligé d'y aller moi-même et d'en sortir un par le peau du cou.

— Ah! bon, — marmotta le capitaine. Il restait, vigilant, aux côtés de Jukes.

— Le premier lieutenant est aussi là dedans, qui se tient la tête. Est-il blessé, capitaine?

— Non, fou, — rectifia brièvement Mac Whirr.

— On dirait pourtant qu'il est tombé.

— J'ai été obligé de le pousser, — expliqua le capitaine.

Jukes soupira avec impatience.

— Ça va venir très brusquement, — dit le capitaine, — ça va venir de là... je crois. Dieu seul le sait... Ces livres ne sont bons qu'à vous brouiller la cervelle et à vous rendre nerveux. Ça va être mauvais et voilà tout. Si seulement nous avions le temps de tourner pour tenir tête...

Une minute passa, quelques étoiles clignotèrent rapidement et s'évanouirent.

— Vous les avez laissés à peu près en sûreté, — commença Mac Whirr d'une façon abrupte, comme si le silence lui pesait.

— C'est aux coolies que vous pensez, capitaine? J'ai tendu des sauvegardes dans tous les sens, à travers l'entrepont.

— Oui, bonne idée, monsieur Jukes.

— Je ne... pensais pas que cela vous intéresserait de savoir... — dit Jukes (les secousses du navire coupaient ses phrases comme si quelqu'un l'eût secoué tandis qu'il parlait) — comment je m'étais... tiré de cette infernale besogne. Nous nous en sommes tirés. Et cela n'aura peut-être aucune importance, en fin de compte.

— Il fallait faire pour le mieux, pour tous, ce ne sont que des Chinois. Il faut leur donner les mêmes chances qu'à nous, que diable ! Tout n'est pas encore perdu. C'est déjà assez malheureux d'être enfermé là en bas pendant une tempête.

— C'est ce que j'ai pensé quand vous m'avez donné la corvée, capitaine, — interrompit Jukes d'un ton chagrin.

— Sans être encore écharpé, — poursuivit Mac Whirr avec une véhémence croissante. — Je ne pourrais tolérer cela sur mon navire, même si je savais qu'il n'a plus que cinq minutes à vivre. Pourrais pas le supporter, monsieur Jukes.

Comme un cri roulant à travers les échos d'une gorge rocheuse, un bruit bizarre et caverneux s'approcha du navire, puis s'éloigna. La dernière étoile, élargie, brouillée, et qui semblait retourner à la nébuleuse originelle, lutta quelques instants encore avec la formidable nuit qui s'approfondissait au-dessus du navire, puis s'éteignit.

— A nous, maintenant, — souffla le capitaine Mac Whirr. — Eh ! monsieur Jukes?

— Présent, capitaine.

Les deux hommes se perdirent de vue.

— Il faut avoir confiance qu'il va traverser cela et ressortir de l'autre côté. Ceci est clair et net. Il n'y a pas de place ici pour la stratégie des tempêtes du capitaine Wilson.

— Non, capitaine.

— Il va être étouffé et balayé pendant des heures encore, — grommela le capitaine, — mais, à l'heure qu'il est, il ne reste plus guère sur le pont, à emporter — que vous ou moi.

— Nous deux à la fois, capitaine, — chuchota Jukes haletant.

— Vous allez toujours au-devant des ennuis, Jukes, — fit le capitaine d'un ton de remontrance bizarre. — Bien qu'en

fait, le premier lieutenant ne soit bon à rien. Vous entendez Mr Jukes. Vous seriez laissé tout seul, que...

Le capitaine Mac Whirr s'interrompit, et Jukes, lançant de vains regards dans le noir demeura silencieux.

— Ne vous laissez surtout déconcerter par rien, — continua le capitaine précipitamment, — et toujours faites face au vent. Ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent, mais les plus grosses lames courent toujours dans le sens du vent. Toujours face au vent, c'est le seul moyen d'en sortir. Vous êtes un novice. Faites face. Pas besoin de plus. Et du sang-froid.

— Oui, capitaine, — dit Jukes le cœur battant.

Pendant les quelques secondes qui suivirent, le capitaine parla à la chambre des machines et écouta la réponse.

Sans raison appréciable Jukes sentit alors l'envahir la confiance ; c'était comme un souffle chaud, venu de l'extérieur, qui le pénétrait et le faisait se sentir désormais à hauteur de n'importe quelle exigence.

Le lointain murmure des ténèbres s'insinua furtivement dans son oreille. Il le nota, sans s'émouvoir, grâce à cette foi si belle en lui-même, comme un homme à l'abri d'une cotte de mailles examinerait la pointe d'une lance.

Le navire fatiguait, sans relâche, parmi les noires collines des eaux, payant, par ce rude ballottement, la rançon de sa vie. On entendait gronder ses entrailles ; il agitait son blanc panache de vapeur dans la nuit ; et la pensée de Jukes glissait comme un oiseau à travers la chambre des machines où Mr Rout — un brave homme — se tenait prêt. Quand le grondement cessa il lui sembla qu'il y avait un arrêt de tous les bruits — un arrêt absolu, — durant lequel la voix du capitaine Mac Whirr retentit.

— Qu'est-ce que cela? Une bouffée de vent? (la voix retentissait d'une manière saisissante, et beaucoup plus forte que Jukes ne l'avait jamais entendue) — à l'avant ; ça va bien ; il peut encore en sortir.

Le murmure du vent s'approchait, rapide. En première ligne on pouvait distinguer une sorte de plainte assoupie et, très loin, à l'arrière, l'accroissement d'une clameur multiple qui s'avançait en s'étalant ; on y distinguait comme des rou-

lements d'une multitude de tambours, une note impétueuse et mauvaise, et le chant d'une foule en marche.

Jukes avait cessé de voir distinctement son capitaine. L'obscurité s'amoncelait littéralement autour d'eux. Tout au plus pouvait-il discerner des gestes, un mouvement de l'avant-bras relevé, une tête se rejetant en arrière.

Le capitaine Mac Whirr un peu moins placidement que de coutume s'efforçait de faire entrer dans sa boutonnière le bouton d'en haut de son ciré. L'ouragan qui met les flots en démence, qui sombre les bateaux, qui déracine les arbres, qui renverse les murailles et précipite même l'oiseau de l'air contre le sol, l'ouragan avait rencontré sur sa route, cet homme taciturne, et son plus grand effort n'avait pu que lui arracher quelques mots. Avant que le courroux renouvelé des vents ne se jetât de nouveau sur le navire, le capitaine Mac Whirr fut réduit à déclarer, d'un ton comme contrarié, si j'ose dire :

— Ça m'ennuierait qu'il se perdît.

Cette contrariété lui fut épargnée.

VI

Par un brillant jour ensoleillé, le *Nan-Shan* fit son entrée à Fou-Tchéou. La brise favorable chassait par devant lui sa fumée. Son arrivée fut immédiatement remarquée à terre et les marins du port se disaient : « Regardez ! mais regardez donc ce vapeur. Qu'est-ce que c'est? siamois, hein? Non, mais regardez-le ! » Il semblait en effet avoir servi de cible aux secondes batteries d'un croiseur. Une grêle de petits obus n'aurait pu donner à ses œuvres mortes un aspect plus dévasté, plus défoncé, plus ruineux : il avait cet air las et épuisé des navires qui s'en reviennent du bout du monde ; et non sans cause, car dans son court voyage il avait été très loin, jusqu'à entrevoir, même, les côtes de l'au-delà, de ce grand inconnu, d'où jamais navire ne revint pour rendre à la poussière du continent les marins de son équipage. Il était incrusté et gris de sel jusqu'à la pomme de ses mâts et jusqu'au sommet de sa cheminée, « comme si son équipage (dit un marin facé-

tieux) l'eût repêché du fond de la mer et l'eut amené ici pour recevoir la prime du sauvetage ». Il ajouta excité par l'heureux effet de ses remarques spirituelles, qu'il en offrait cinq livres « sans inventaire ».

Il n'était pas à quai depuis une heure, qu'un petit homme maigre au nez rouge, à la figure rageuse, débarquait d'un sampan sur le quai de la Concession étrangère et se retournait incontinent pour lui montrer le poing.

Un grand individu aux jambes ridiculement maigres pour sa vaste bedaine, et aux yeux liquides s'approcha en se dandinant :

— Vous venez d'en sortir, hein? — dit-il. — Pas été long...

Il portait un complet de flanelle bleue couvert de taches ; aux pieds des souliers de cricket tout boueux ; une moustache d'un gris jaunâtre retombait sur sa lèvre. Les bords de son chapeau, en deux endroits s'étaient détachés de la coiffe et laissaient paraître le jour.

— Hallo ! Qu'est-ce que tu fais ici? — demanda l'ex-premier lieutenant du *Nan-Shan* en lui serrant la main précipitamment.

— J'attends pour un poste, dont on m'a parlé ; quelque chose de sérieux, — expliqua l'homme au chapeau crevé en soufflant d'une façon poussive.

Le lieutenant montra de nouveau le poing au *Nan-Shan*.

— Il y a là un type qui n'est même pas capable de commander un radeau, — déclara-t-il vibrant de colère tandis que l'autre regardait autour de lui d'un air morne.

— C'est vrai?

Mais il aperçut sur le quai un lourd coffre de marin, peint en brun, sous une couverture de toile à voile effilochée et amarré avec de la manille neuve. Il le lorgna avec intérêt.

— Je parlerais bien, et j'en aurais long à dire, n'était ce sacré pavillon siamois. Personne à qui se plaindre... sans quoi, il lui en cuirait... canaille ! Il a dit à son mécanicien en chef (encore une autre canaille) que j'avais perdu la tête. C'est le plus grand tas d'idiots et de maboules qui ait jamais navigué. Non ! tu ne peux t'imaginer...

— Tu as reçu ta paye? — demanda soudain son minable compagnon.

— Oui. Il m'a réglé mon compte à bord. « Allez vous-en déjeuner à terre », m'a-t-il dit.

— Vieux grigou! — commenta le grand individu d'un air vague, et passant sa langue sur ses lèvres. — Si on allait boire un coup?

— Il m'a frappé ! — siffla le premier lieutenant rageusement.

— Non? frappé ! Pas vrai? — L'homme se mit à s'agiter avec sympathie : — On ne peut vraiment pas causer ici. Je voudrais savoir tous les détails. Frappé ! hein? Cherchons quelqu'un pour porter ton coffre. Je connais un endroit bien tranquille où on peut avoir de la bière en bouteille...

Mr Jukes, qui scrutait le rivage à travers une longue-vue informa le mécanicien en chef :

— Notre ancien lieutenant n'a pas mis longtemps à trouver un ami. Un type qui ressemblait fort à un vadrouilleur; je les ai vus quitter le quai ensemble.

Le tintamarre des coups de marteau et des calfatages indispensables ne troublait point le capitaine Mac Whirr. Dans la chambre des cartes enfin remise en ordre, il écrivit une lettre ; le steward qui faisait la pièce y découvrit ensuite des passages d'un intérêt si absorbant que par deux fois il faillit se laisser surprendre en flagrant délit d'indiscrétion. Mais cette même lettre quand elle parvint à madame Mac Whirr, dans le salon de sa maison de banlieue est de Londres, lui fit étouffer un bâillement. Pourquoi l'étouffait-elle? Par respect pour soi-même sans doute, car elle était seule dans la pièce.

Elle était à demi-étendue sur un fauteuil pliant en bois doré, recouvert de peluche, auprès d'une cheminée carrelée où flambait un feu de charbon ; des éventails japonais en ornaient le dessus. Élevant les mains elle jeta un coup d'œil las sur les nombreuses pages. Était-ce sa faute, après tout, si les lettres de son mari étaient si plates, si désespérément fastidieuses — depuis le « Ma très chère femme » du début, jusqu'au « ton mari affectueux » de la fin. On ne pouvait vraiment pas lui demander de s'intéresser à toutes ces affaires de marine ni d'y comprendre quelque chose. Naturellement elle était contente de recevoir des nouvelles ; mais quant à préciser pourquoi...

« ... On les appelle des typhons... Notre second n'avait pas l'air d'être de cet avis... pas dans les livres... ne pouvais pas laisser les choses se passer ainsi... »

Le papier bruissa vivement, « ... un calme qui dura plus de vingt minutes », lut-elle par manière d'acquit ; les premiers mots que ses yeux indifférents rencontrèrent ensuite, dans le haut d'une autre page, « ... te revoir ainsi que les enfants... », elle eut un mouvement d'impatience.

Qu'est-ce qu'il avait à toujours parler de retour? Jamais pourtant son traitement n'avait été si élevé. Alors, à quoi bon ?

Il ne lui vint pas à l'idée de tourner la feuille pour revenir à la page précédente. Elle y aurait lu que, entre quatre et six heures du matin, le 25 décembre, le capitaine Mac Whirr avait bien cru que le *Nan-Shan* avait atteint son heure dernière et qu'avec une pareille mer il perdait espoir de revoir jamais sa femme et ses enfants.

Voici ce que personne ne devait jamais connaître (une lettre est si vite égarée), personne au monde que le steward — qui, lui du moins, avait été vivement impressionné par cette révélation. Il en éprouva même le besoin de tâcher de faire comprendre au cuisinier qu'on « l'avait échappé belle », en affirmant :

— Le vieux lui-même pensait qu'il ne nous restait guère plus d'une fichue chance d'en sortir.

— Qu'est-ce que tu en sais? — demanda avec mépris le maître-coq, un vieux soldat, — il a peut-être bien été te le raconter !

— Il m'a laissé entendre quelque chose de ce genre, — répondit le steward payant d'effronterie.

— Ta gueule. C'est à moi qu'il viendra le dire la fois prochaine ! — ricana le vieux cuisinier par-dessus son épaule.

Madame Mac Whirr, un peu inquiète, regardait plus loin. « ... ai fait pour le mieux... pauvres malheureux... seulement trois jambes cassées, et un... pensé qu'il valait mieux étouffer l'affaire... espère avoir fait ce qu'il fallait. »

Ses mains retombèrent. Non : pas d'autre allusion à son retour. Il avait dû simplement exprimer un souhait pieux. Madame Mac Whirr respira et la pendule de marbre noir (que

le bijoutier de l'endroit estimait à 3 livres 18 shellings 6 pences) fit un tic-tac discret et furtif.

Brusquement la porte s'ouvrit ; une fillette se précipita dans la pièce ; elle était à l'âge des jupes courtes et des jambes longues. Une abondance de cheveux incolores et plats flottait sur ses épaules. En voyant sa mère, elle s'arrêta net et dirigea sur la lettre de pâles yeux inquisiteurs.

— C'est de papa, — murmura madame Mac Wirr. — Qu'est-ce que tu as fait de ton ruban?

La fillette porta la main à sa tête et fit la moue.

— Il va bien, — continua madame Mac Whirr d'un air alangui, — du moins, je le pense ; il ne le dit jamais.

Elle fit entendre un petit rire. La figure de la fillette exprima une indifférence distraite, et madame Mac Whirr la contempla avec fierté.

— Va mettre ton chapeau, — dit-elle au bout d'un instant. — Je sors faire des courses. Il y a une exposition de blanc chez Linom.

— Oh ! quelle chance ! — s'écria l'enfant d'un ton subitement grave et vibrant, en bondissant hors de la chambre.

C'était un bel après-midi de ciel gris ; les trottoirs étaient secs. Devant la porte du magasin de nouveautés, madame Mac Whirr salua d'un sourire une jeune femme à l'allure de matrone, aux formes généreuses, vêtue d'un manteau noir cuirassé de jais. Une couronne de fleurs artificielles s'épanouissait au-dessus de sa face bilieuse. Elles se précipitèrent au-devant l'une de l'autre s'exclamant ensemble et se mirent à caqueter de concert avec une précipitation qui faisait croire que peut-être la rue allait s'entr'ouvrir et avaler leur plaisir avant qu'elles n'aient achevé de l'exprimer.

Derrière elles les hautes portes de verre du magasin battaient sans répit. Ces dames obstruaient le passage. Des messieurs patientaient poliment. Quant à Lydia elle était tout occupée à piquer le bout de son parapluie entre les dalles du trottoir. Madame Mac Whirr parlait avec volubilité :

— Je vous remercie. Non ; il ne revient pas encore. C'est triste, naturellement, de ne pas l'avoir avec nous ; mais c'est si réconfortant de savoir qu'il se porte bien.

Madame Mac Whirr reprit haleine.

— Le climat de là-bas lui convient si bien, — ajouta-t-elle radieuse, comme si le pauvre Mac Whirr eût été faire un tour en Chine pour raison de santé.

Le mécanicien en chef ne revenait pas encore, lui non plus. Mr Rout connaissait trop bien la valeur d'un bon poste.

— Salomon dit que les prodiges ne cesseront jamais ! — cria madame Rout joyeusement à la vieille dame assise dans son fauteuil au coin du feu. La mère de Mr Rout bougea légèrement ses deux mains fanées qui reposaient sur ses genoux dans des mitaines noires.

Les yeux de la belle-fille dansèrent sur le papier :

— Ce capitaine du navire sur lequel il est — un homme assez borné, vous vous rappelez, mère? — a fait quelque chose d'assez fort, à ce que dit Salomon.

— Oui, ma chère, — dit la vieille femme débonnairement ; elle inclinait en avant sa tête argentée, avec cet air de calme intérieur des très vieilles gens qui semblent s'absorber dans la contemplation des dernières lueurs de l'existence; — je crois bien me rappeler.

Salomon Rout, vieux Sal, Père Sal, Le Chef, « Rout, ce brave homme », Mr Rout l'ami paterne, et indulgent de la jeunesse avait été le benjamin de ses nombreux enfants tous morts aujourd'hui. Elle se le rappelait particulièrement à l'âge de dix ans (bien avant qu'il ne partît faire son apprentissage dans une grande usine du Nord). Elle l'avait si peu vu depuis, elle avait parcouru tant d'années, qu'il lui fallait maintenant retourner bien loin en arrière pour se le remémorer distinctement à travers la brume du temps. Parfois, il lui semblait que sa belle-fille parlait d'un étranger.

Madame Rout fils était déçue.

— Hum! hum! — elle tourna la page. — Que c'est vexant! Il ne dit pas ce que c'est. Il dit que je ne pourrais pas comprendre. Je me demande qu'est-ce que cela pouvait être de si malin. Quel misérable de ne pas nous le dire ! — Elle continua sa lecture, sans faire d'autre remarque, et quand elle eut fini, se mit à contempler le feu.

Rout ne touchait que deux mots du typhon ; mais quelque chose l'avait poussé à exprimer un désir croissant d'avoir sa

femme auprès de lui : « S'il n'y avait pas la question de ma mère, qu'on ne peut tout de même pas laisser, je t'enverrai l'argent de ton voyage tout de suite. Tu pourrais installer une petite maison ici ; j'aurais l'occasion de te voir de temps en temps. Nous ne rajeunissons pas... »

— Il va bien, mère, — soupira madame Rout, en se secouant.

— Ça a toujours été un garçon fort et bien portant, — dit placidement la vieille femme.

Le compte rendu de Mr Jukes, fut, par contre, des plus complets. Son ami, dans le service de la navigation d'Occident, le communiqua généreusement à tous les autres officiers de son transatlantique.

— Un type que je connais m'écrit pour me raconter une affaire extraordinaire arrivée à bord de son navire pendant ce coup de typhon dont on a parlé dans les journaux, il y a deux mois, vous devez vous en souvenir? C'est la chose du monde la plus comique ! Vous allez voir vous-même ce qu'il en dit ; tenez, voici sa lettre.

Il y avait dans cette lettre, l'exagération d'une fermeté d'âme indomptable et joyeuse. Jukes était de bonne foi, et ce qu'il en disait était vrai, du moins au moment où il l'écrivait. Il racontait d'une façon sinistre les scènes dans l'entrepont.

« ... Comme dans un éclair il me vint à l'esprit que ces maudits Chinois n'étaient pas tenus de comprendre le sentiment qui nous faisait agir ; or nous nous comportions en apparence comme des brigands qualifiés. Il ne fait jamais bon de séparer un Chinois de son argent, du moins quand il est le plus fort. Par un tel temps, pour risquer un cambriolage il eût fallu être vraiment forcené ; mais qu'est-ce que ces gueux connaissaient de nous ? Aussi sans perdre mon temps à réfléchir, je fis sortir tout l'équipage en un clin d'œil. Notre ouvrage était fini — que le vieux avait tant à cœur ! — Nous leur cédâmes la place sans rester à leur demander comme ils se sentaient. Je suis convaincu que s'ils n'avaient pas été aussi impitoyablement secoués, et (tous sans exception) effrayés d'avoir à se tenir debout nous aurions été mis en pièces. C'était complet, je vous assure ! et vous pouvez battre les mers

du nord au sud et jusqu'à la consommation des siècles avant de vous trouver avec une pareille corvée sur les bras.

Après quoi il se lançait dans une appréciation technique des dommages matériels subis par le navire ; puis continuait :

« Mais ce n'est qu'après que le gros temps se fut calmé que notre tâche devint vraiment délicate. Il ne nous était d'aucun avantage vous pensez bien, de naviguer depuis peu sous pavillon siamois ; encore que le commandant n'ait jamais pu se persuader que cela fît une différence. « Tant que c'est nous qui sommes à bord », disait-il. Il y a des choses qui n'ont jamais pu lui entrer dans la tête. Autant tâcher de convaincre un baldaquin. Ajoutez à cela l'isolement du navire dans ces mers de Chine, un isolement infernal, sans consuls, sans aucune canonnière à soi nulle part, sans une âme à qui s'adresser en cas de difficulté.

» Mon idée à moi était de maintenir tous ces magots à fond de cale une quinzaine d'heures de plus, c'est-à-dire enfin jusqu'à temps que nous ayons pu gagner Fou-Tchéou. Là nous aurions vraisemblablement rencontré quelque navire armé ; et une fois sous la protection de ses canons, sauvés ! car il va de soi que le commandant de n'importe quel vaisseau de guerre — anglais, français ou hollandais — dans le cas d'une rixe à bord se met du côté des blancs. Nous serions alors en posture de pouvoir nous débarrasser d'eux et de leur argent en remettant le tout entre les mains de leur Taotaï ou de je ne sais quel mandarin à lunettes vertes comme on en voit circuler en chaise à porteurs dans les infectes ruelles de leurs cités.

» Mais le vieux ne voulut rien savoir. Il désirait apaiser l'affaire. Il s'était fourré cette idée dans la tête et un treuil à vapeur n'aurait pu l'en arracher. Il désirait qu'on fît le moins de bruit possible autour de cela, et que ni le nom du bateau n'y fût compromis, ni les armateurs, « ni aucun des intéressés », comme il disait en enfoncant ses yeux dans les miens. Moi, cela me rendait furieux. Comment pouvait-il espérer que cette affaire ne fît pas de bruit? Ce qui était certain c'est que les malles des Chinois, au début de la traversée avaient été fixées de manière à pouvoir affronter n'importe quelle tempête de ce monde ; mais ce qui s'était rué sur nous était quel-

que chose de tellement diabolique que rien ne peut vou en donner une idée.

» Cependant, moi, je ne tenais presque plus sur mes jambes. Il n'y avait plus de relève pour aucun de nous depuis près de trente heures ; et le vieux restait là, à se frotter le menton, à se gratter le crâne, si embêté qu'il ne songeait même pas à enlever ses bottes.

« — J'espère, capitaine, — lui ai-je dit, — que vous n'allez tout de même pas les lâcher sur le pont avant que nous n'ayons pris nos mesures d'une manière ou d'une autre.

» Non pas que je me sentisse particulièrement féroce contre ces gueux; mais les démêlés avec les Chinois n'ont jamais été jeux d'enfants. Surtout je me sentais éreinté. « — Par pitié, — lui dis-je, — laissez-nous donc leur jeter en tas leurs dollars et allons nous reposer pendant qu'ils régleront à coups de griffes le partage.

« — Voyons Jukes, vous déraisonnez! — dit-il en levant les yeux vers moi de cette façon lente qu'il a et qui vous fait souffrir de partout. — Il faut que nous inventions quelque chose de juste et à la satisfaction de chacun.

» J'avais des tas de choses à faire, comme tu peux l'imaginer; je mis donc l'équipage au travail ; puis l'envie me prit d'aller m'étendre un instant sur ma couchette.

» Je ne reposais pas depuis dix minutes lorsque le steward, se précipita dans ma chambre, et, me tirant par la jambe :

« — Pour l'amour du ciel, monsieur Jukes, venez vite ! montez sur le pont, mon lieutenant. Dépêchez-vous !

» Sa précipitation me faisait perdre la tête. Je me demandais ce qui pouvait bien être arrivé : une autre tornade? ou quoi? Je n'entendais pas le vent.

« — Le capitaine les lâche tous! Oh! ils vont être lâchés ! Sautez sur le pont mon lieutenant ; sauvez-vous. Le chef mécanicien vient de courir en bas chercher son revolver.

» Voilà ce que me racontait cet imbécile. Pourtant le père Rout m'a juré qu'il n'était jamais descendu que pour chercher un mouchoir propre.

» Quoi qu'il en soit, je bondis dans mes pantalons et volai sur le pont d'arrière. Effectivement on entendait passablement de bruit à l'avant de la passerelle. Quatre hommes étaient

occupés sur l'arrière avec le maître d'équipage. Je leur passai quelques-uns de ces fusils que chaque navire a toujours soin d'emporter lorsqu'il voyage dans ces mers d'Extrême-Orient. et je les conduisis vers la passerelle. Chemin faisant je me cognai contre le vieux Rout qui suçait un bout de cigare éteint ; il paraissait ahuri.

« — Venez avec nous, — lui criai-je.

» Et tous les sept alors, nous chargeâmes comme un seul homme, jusqu'au roufle. Mais là nous vîmes que tout était fini. Le vieux restait debout, ses grandes bottes encore tirées jusqu'en haut des cuisses; il était en manches de chemise, car sans doute, ça lui avait donné chaud de se creuser ainsi la cervelle.

» A ses côtés, l'élégant commis de Bun-Hin, sale comme un ramoneur, et le visage encore vert d'émotion. Je vis tout de suite que j'allais prendre quelque chose.

« — Que diable signifient ces simagrées, monsieur Jukes? — demanda le vieux du plus furieux qu'il pouvait être — et je dois vous avouer que j'en perdis l'usage de la parole.

« — Pour l'amour du ciel, monsieur Jukes, enlevez-leur ces fusils. Vos hommes vont sûrement se blesser avec, si vous n'y veillez. Que le diable m'emporte si l'on ne se croirait pas à Bedlam. Attention, maintenant. J'ai besoin de vous par en haut pour m'aider à compter cet argent avec les Chinois de Bun-Hin. Et puisque vous êtes là, Mr Rout, vous pourriez bien nous donner aussi un coup de main. Plus nous serons, mieux ça vaudra.

» Il avait arrangé tout dans sa tête pendant que je faisais mon somme.

» Nous aurions été un navire anglais, ou simplement nous aurions eu à lâcher notre bande de coolies dans un port anglais, à Hong-Kong, par exemple, quelles difficultés n'eussions-nous pas rencontrées : interrogatoires, enquêtes, demandes de dommages et intérêts, que sais-je? Mais ces Chinois connaissent leurs fonctionnaires mieux que nous.

» Déjà les panneaux étaient enlevés, rangés sur le pont. Cela faisait un drôle d'effet de revoir à la lumière du soleil toutes ces faces ravagées aux yeux hagards ; ils semblaient tous ahuris de revoir le ciel, la mer, le navire. Il y avait de quoi,

je vous assure ! Car ils avaient enduré de quoi arracher l'âme à un blanc. Mais on dit que les Chinois n'ont pas d'âme. En tout cas, ce qu'ils ont à la place est fichtrement résistant. J'en remarquai un, entr'autres, dont l'œil tuméfié sortait à demi d'entre les paupières, avec l'aspect d'un œuf de poule. Un chrétien en eût eu pour un mois de lit ; mais non ! ce gaillard, au milieu de la foule, jouait des coudes et conversait avec les autres comme si de rien n'était. Une grande agitation régnait parmi eux ; mais dès que le vieux avançait sa tête chauve au-dessus d'eux à l'avant de la passerelle, tous, en bas, arrêtaient de crier et dirigeaient vers lui leurs regards.

» Après avoir longuement remué le problème dans sa cervelle, il envoya l'interprète de Bun-Hin expliquer aux Célestes la manière dont ceux-ci allaient pouvoir rentrer en possession de leur argent.

» Étant donné que tous ces coolies avaient travaillé au même endroit et durant un temps égal, il estimait que le plus équitable serait de partager également entre eux tout l'argent dont nous nous étions provisoirement emparés. C'est ce qu'il m'expliqua par la suite.

« — Peu importe que ce soit précisément son dollar à lui ou celui de l'autre ; tous les dollars sont pareils. S'informer auprès de chacun de la somme qu'il apportait à bord? Ce serait les inviter à mentir et nous risquerions de nous trouver trop loin du compte à la fin. — En quoi j'estime qu'il avait raison. On aurait pu également remettre tout cet argent en bloc à un fonctionnaire chinois de Fou-Tchéou; mais, disait le vieux, « pour l'avantage qu'en auraient retiré ces hommes, autant mettre le tout dans notre poche »; et sans doute c'eût été l'avis des coolies.

» Nous achevâmes la distribution peu avant la nuit. Je vous assure que c'était un spectacle. Une mer encore démontée ; un navire à l'état d'épave. Ces Chinois, un à un, montaient en chancelant sur la passerelle, pour recevoir leur dû, et notre vieux Mac Whirr toujours botté, en manches de chemise, à la porte du roufle, faisait la paye. Bien qu'il eût mis bas sa veste, il transpirait comme je ne sais quoi, et par instants, tombait vertement sur Rout ou sur moi à propos de ceci ou de cela qui ne marchait pas tout à fait à son idée. Les estropiés

qui ne purent se présenter, il allait leur porter lui-même leur part, sur le panneau nº 2.

» Trois dollars qui demeuraient en trop, furent donnés en appoint aux trois coolies les plus endommagés ; un à chacun.

» Ensuite nous amenâmes sur le pont à coups de pelles et de balais des monceaux de haillons trempés, des débris sans nom, des tas de choses informes, au sujet de quoi nous les laissâmes se débrouiller.

» C'était là sûrement la meilleure façon de régler sans bruit cette affaire et pour le plus grand contentement de chacun.

» Le vieux Sal aussi est d'avis qu'il n'y avait rien de mieux à faire.

» Mac Whirr me disait l'autre jour :

« — J'ai fait ça faute de mieux. Il y a des choses, voyez-vous, qui ne sont pas enseignées dans les livres.

» Pour un homme si court, je trouve qu'il ne s'en est pas mal tiré. »

JOSEPH CONRAD

(TRADUIT PAR ANDRÉ GIDE)

BELLES FÊTES D'AUTREFOIS

« Que sont mi ami devenu
« Que j'avais si près tenu,
« E tant aimé
« Je cuit li vens les a osté
« Ce sont ami que vent emporte
« Et il ventait devant ma porte.
JACQUES DE RUTEBEUF.

Parfois, comme dans une salle de cinéma, l'obscurité ambiante de l'heure qui tombe s'éclaire subitement, sur l'écran lumineux des souvenirs passent à nouveau les « belles fêtes » d'antan, celles de l'époque où les fêtes me paraissaient une manifestation normale de la vie.

J'en ai vu beaucoup, dans des pays divers; je crois n'en avoir oublié aucune; mais quelques-unes tranchent sur les autres par leur magnificence et surtout par les protagonistes qui y défilèrent. Ceux-ci comptaient parmi les grands de la terre — devenus des ombres pour la plupart —; j'éprouve un plaisir secret à leur rendre, pour un moment, une vie fugitive, au milieu des cadres brillants où ils évoluaient.

Dans une société aristocratique, comme l'était encore la société anglaise à la fin du XIXe siècle, les fêtes sont l'expression d'une élite, un stimulant, un épanouissement de l'état social. Cette fin du XIXe siècle vit en Angleterre commencer le déclin de la prépondérance de l'aristocratie sur l'argent ; mais durant les années qui précédèrent immédiatement 1870, cette prépondérance s'imposait sans discussion, et les fêtes des grands seigneurs anglais se distinguaient par un faste de haute allure, uni à une certaine simplicité, dont il est difficile de préciser le caractère, sensible cependant : on

avait l'impression que tout le luxe, tout le déploiement somptueux n'était qu'un élargissement de l'existence quotidienne.

Nulles fêtes n'avaient plus de prestige que celles qui se donnaient à Apsley House, demeure londonnienne du duc de Wellington. Le « Duc de Fer » fut l'idole du peuple anglais, qui, fidèlement, transféra à l'héritier du guerrier illustre un attachement admiratif. Le fils possédait, par droit de naissance, le nom et les apanages de son glorieux père, et parmi ceux-ci, et non le moindre, le nez, prodigieusement busqué, du héros de Waterloo! Mais là s'arrêtait la ressemblance; néanmoins la gloire surabondante du père suffit à vêtir le fils, qui, sans aucun mérite personnel, faisait grande figure.

Tous ceux qui ont visité la capitale du Royaume uni ont vu, sinon admiré, la vaste bâtisse carrée, morose d'aspect, qui se dresse au coin de Piccadilly et de Hyde Park; derrière cette façade peu attrayante, de magnifiques appartements forment un cadre à souhait pour les « belles fêtes ». Je vis l'une de ces fêtes un soir de juin de l'an 186..

Dès l'entrée, la cohorte serrée des valets de pied à livrée superbe (sujets choisis sur le volet), la profusion d'objets rares et précieux, l'abondance des lumières, la prodigalité des fleurs, embaumant l'atmosphère, donnaient une impression saisissante de solide grandeur. Le possesseur apparaissait : de petite taille, un peu courbé, mais imposant néanmoins ; en vertu d'un phénomène étrange on avait le sentiment secret de tout ce qu'il détenait dans ses poches ! C'était d'ailleurs l'être le plus autoritaire qui fut, et la noble duchesse, son épouse, singulièrement belle, d'une distinction raffinée, qui recevait si courtoisement au haut de l'escalier monumental, ne possédait, dans sa propre demeure, aucune autorité... pas même celle d'inviter quelqu'un à ses bals ! Le duc en personne décidait de la moindre convocation !

Cette grande « lady », au faîte de la hiérarchie mondaine, dame d'honneur de sa souveraine dont elle était aimée, jouissant d'une réputation sans tache, était en vérité une des femmes les plus malheureuses du Royaume uni ; elle n'avait pas d'enfants, et pour des raisons ignorées, le duc ne lui parlait jamais !... Elle vivait donc cruellement solitaire ! La conscience féminine d'alors, surtout dans un rang élevé, acceptait

ces martyres secrets; tout, pour ces âmes délicates, était préférable à un scandale et même à une esclandre; le droit de porter la tête haute se conservait à n'importe quel prix. Telle se montrait Sa Grâce de Wellington, type fier de la grande dame anglaise du XIXe siècle; la grande dame anglaise d'aujourd'hui s'est sensiblement éloignée de cet idéal !

Ses bals devaient, je suppose, être une des consolations de la noble duchesse. Y être admis distinguait un homme; avoir reçu la poignée de mains, parfaitement simple et gracieuse et le sourire de bon accueil de Sa Grâce, équivalait à une consécration sociale. Dans l'immense et longue salle de bal du premier étage, ouvrant d'un côté sur Piccadilly illuminé, de l'autre sur le Parc plein de mystère, se pressait la « crème » du grand monde londonien : c'était un entassement de toilettes éclatantes. Les modes de cette période, par l'ampleur des jupes, la longueur démesurée des traînes, les garnitures abondantes, imprimaient une réelle majesté aux silhouettes féminines. Un très grand nombre de ces femmes, vieilles et jeunes, étaient belles, parées de bijoux étincelants. Les *dowagers* à tiares constellées de diamants circulaient impérieuses ; elles représentaient une puissance, l'égalité d'âge (entre autres égalités) n'ayant pas été découverte en ce temps-là. Ces hautes et nobles dames allaient, orgueilleuses ou affables, chacune entourée d'une petite cour particulière : hommes d'État célèbres, ambassadeurs charmarrés; ces *dowagers* avaient le monopole des salons politiques et jouaient volontiers les Égéries vis-à-vis des jeunes ambitieux aspirant à la vie parlementaire. Le prestige de l'homme politique était considérable, nul n'en possédait plus que Disraëli (Dizzie), figure familière de ces réunions de haut goût; avec son masque exotique et ses boucles en tire-bouchons de juif portugais, il formait à lui seul un centre d'attraction, courtisé au delà de ce qu'on peut imaginer : les plus exquis sourires lui étaient décochés... Il avait dans l'aspect, je ne sais quoi de *différent*, d'inquiétant, et en cherchant un peu, on lui aurait facilement découvert l'air et l'allure d'un nécromancien !

Il l'était, possédant au suprême degré, et en véritable Oriental, l'art de flatter; cet art, qui explique toutes les fortunes inexplicables, lui avait acquis complètement sa souveraine !

Une *Royalty* était de rigueur à Apsley House, et je vois encore, débonnaire et dominatrice, la corpulente silhouette du duc de Cambridge (commandant en chef de l'armée anglaise). Ce petit-fils de George III (oncle de la reine actuelle) avait une figure de joyeux vivant, qu'entourait une barbe que les années avaient blanchie. Le teint fleuri et l'œil jovial de Son Altesse Royale proclamaient la bonne santé et la bonne humeur. Lié d'un attachement morganatique, le duc conservait l'allure heureuse et conquérante d'une altesse royale célibataire, et s'effondrait volontiers, sur les amples canapés, aux côtés des beautés les plus en vue.

Le corps diplomatique venait en pompe à Apsley House ! L'ambassadeur de France était, en ces années-là, le prince de La Tour d'Auvergne, qui remplissait à merveille son rôle ! Il était, physiquement, aussi dissemblable que possible d'un Anglais, ce qui plaisait à mon jeune jugement, les diplomates anglicisés me faisant l'effet d'anomalies. Le prince de La Tour d'Auvergne, dans la force de l'âge, avait une tête ronde et brune, et portait toute sa barbe coupée fort courte; un monocle s'enchâssait avec une élégante impertinence dans son œil droit; il était toujours aimable, fort grand seigneur, et le prestige insulaire ne le troublait point !

Le prince, malheureusement, était veuf, et tous ces messieurs de l'ambassade, célibataires. Le premier secrétaire était le marquis de Tamisier (récemment disparu), homme spirituel, agréable, mais se tenant un peu sur la réserve ; les Anglais disaient de lui qu'il était très *french*, fort joli compliment ce me semble ; du reste, toute l'escouade était distinguée, et aidait avec bonne grâce l'ambassadeur à recevoir, lorsqu'il conviait le grand monde de Londres aux bals et aux dîners fort élégants de Albert Gate House.

Mais la mission étrangère de beaucoup la plus populaire était celle d'Italie. Le ministre, le marquis Emmanuel d'Azeglio, de noble souche piémontaise, ne se distinguait pas d'un Anglais ! Il en avait les favoris, l'habillement, l'allure, les goûts, il ne parlait qu'anglais, aussi l'adorait-on ! Deux des secrétaires partageaient sa popularité ; ceux-là, par exemple, n'avaient pas, comme leur chef, adapté leur physique à l'ambiance. Tous deux, le comte Maffei (Turinois) et le marquis

Balbi (Gênois), étaient bruns comme la nuit, et figuraient au naturel le type du « bel Italien » des romans anglais; ils en ébauchèrent beaucoup.

Le marquis Balbi est mort jeune ; mais le comte Maffei, toujours beau, a fourni une belle carrière. Bref, on raffolait de ces messieurs, et on les comblait d'invitations, on leur faisait l'honneur de les traiter comme s'ils eussent été Anglais! Le nom illustre du marquis Balbi n'impressionnait en rien les jeunes Anglaises de la « crème »; celles de la génération que j'évoque, avaient, en général, reçu des éducations très sommaires, et ne possédaient que de vagues notions, sinon aucune, sur les fameuses républiques italiennes !

L'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Molins, appartenait à un genre tout différent ; il eût été d'aspect assez ordinaire sans sa bonne grâce, grave et charmante d'hidalgo ; sa politesse était exquise, sa finesse très grande, il savait peu et mal l'anglais, familièrement le français, mais avec un accent guttural qui n'avait rien de déplaisant. La marquise était gracieuse comme un joli éventail, sans beaucoup de profondeur dans l'esprit, ce qui d'ailleurs est bien inutile.

Mon père avait connu en Espagne le marquis de Molins, qui se réclama de l'ancienne connaissance avec courtoisie, et témoigna à la petite personne que j'étais, de très agréables égards ! J'aimais assez, je l'avoue, me promener dans les belles fêtes, au bras d'un ambassadeur qui accompagnait ses compliments d'une mimique qui les rendaient intelligibles à tous ! J'eus même l'honneur de lui inspirer des vers ! J'avais joué *la Pluie et le beau temps* chez lady Molesworth, devant un parterre qui comptait des *royalties* anglaises et françaises (princes de la maison d'Orléans), et j'y avais cueilli des lauriers... Le marquis de Molins me dédia à cette occasion le quatrain suivant, un peu faible d'inspiration peut-être, mais si plein de bonnes intentions :

Vous trouvant inspirée autant que gentillette
Mon cœur me l'avait dit il y a déjà longtemps
Vous ferez de plein droit, ô charmante Henriette,
La pluie et le beau temps !

EL MARQUÈS DE MOLINS

Cette poésie fut répandue et recueillit beaucoup de suffrages.

Les ambassades dont je viens de parler étaient les ambassades aimables, accessibles. Il y avait aussi celles de la Sainte-Alliance, qui regardaient de bien plus haut les simples mortels.

L'ambassadeur de Russie, le comte Brunow était très moscovite d'aspect, et imposant ; l'ambassadrice, point jeune mais pleine de vivacité, aimait à recevoir l'encens du personnel de l'ambassade, et ces messieurs qui, pour être véridique, se moquaient assez librement derrière son dos de la femme de leur chef, dînaient néanmoins docilement à sa table tous les soirs et lui rendaient tous les devoirs imaginables, de sorte qu'elle marchait habituellement sur les nuées !

Le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche, et la comtesse Apponyi étaient hautains, polis et distingués, taillés dans le même bois rare des îles ! La comtesse Apponyi, excellente musicienne, acceptait avec plaisir la dédicace de valses sentimentales composées par ces messieurs du corps diplomatique. Quelques-uns des Russes étaient fort aimables, notamment le baron Frederickz, un Slave pâle, à cheveux et moustaches d'un roux ardent, que l'on accueillait volontiers ; il avait de l'esprit, jouait de la musique de sa propre composition, et était un excellent acteur mondain. Il fut mon partenaire dans une représentation de : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et il possédait à la perfection l'art de la galanterie respectueuse.

Les jeunes Anglais, qui aimaient tant Maffei et Balbi, goûtaient moins le baron russe. Je crois que c'est le même qui a tenu depuis un rôle important à la cour de Nicolas II ; au temps où je parle il était jeune, aujourd'hui il est vieux !

Tout ce beau monde, était dans son ensemble fort décoratif, et les vieilles ambassadrices, avec leurs grands airs et leurs mines, leurs épaules chargées de diamants, inspiraient une respectueuse admiration. Il est certain qu'elles avaient un je ne sais quoi, qui se s'acquiert que dans certaines ambiances aristocratiques...

Au dehors, dans la nuit d'été, un peuple de miséreux s'écrasait près de la grille... Le son de l'orchestre triomphant perçait le silence, et devant les fenêtres illuminées passaient et repassaient les silhouettes des danseurs; nulle réticence, nul mystère, les déshérités étaient admis à contempler les favorisés de la terre, et les *policemen* les tenaient sans peine en respect... De temps en temps s'élevait l'appel que les *linkmen*, leur lanterne à la main, répétaient en hurlant : « La voiture de la comtesse de X... *barre le chemin!* » (*tops the way.*) A l'audition de certains noms connus, il se faisait un remous de curiosité dans cette foule muette et résignée, avide seulement de voir, car le *Duke* appartenait aussi à cette plèbe, qui trouvait une satisfaction secrète à la grandeur dont il était environné !

*
* *

Une des *royalties* étrangères très appréciée dans les belles fêtes londoniennes, était le prince d'Orange, celui qu'à Paris on appelait « Citron »; il jouissait d'une réputation panachée, dont on parlait à voix basse, mais qui en vérité lui nuisait peu dans le monde; l'héritier d'un trône peut se permettre quelques incartades, celui-là ne s'en privait pas : nonobstant on l'accueillait, quand il daignait paraître, avec tous le respect imaginable, et les petits bals où le prince consentait à paraître, comptaient parmi les plus « selects ». Je le vis un soir chez la marquise d'Ely.

Lady Ely était une créature délicieuse au physique et au moral, les traits les plus fins, les cheveux vaporeux frisant en boucles légères de chaque côté de son visage, une suavité exquise dans toute sa personne, elle semblait un bel oiseau de paradis! Veuve à cette époque, sa maison, élégante, n'avait cependant rien d'extraordinaire, mais la circonstance d'être non seulement la dame d'honneur mais l'ami intime de la reine Victoria, lui valait une considération particulière; elle produisait dans le monde sa fille, lady Marion Loftus, qui ne lui ressemblait en rien : primesautière, un peu brusque, mais gaie et accueillante. Les bals de lady Ely avaient un caractère recherché, sans presse ni encombrement. Lady Ely,

avec ses mouvements doux et mesurés, délicatement courtois, escortait à travers les salons son hôte princier; celui-ci marchait d'un pas aisé, avec beaucoup de désinvolture, regardant de tous côtés... Pendant une entre-danse, alors que je le contemplais de loin avec intérêt, je le vis se pencher, dire un mot à voix basse à lady Ely... Elle sourit, acquiesça de la tête, et marcha droit vers moi... Une minute après elle m'annonçait de sa voix aux inflexions caressantes, que Son Altesse Royale le prince d'Orange désirait me connaître..., et pendant que je faisais le plongeon de rigueur, le prince, me saluant tout à fait gracieusement, m'invitait pour le cotillon.

Ce cotillon fut mon petit Austerlitz! je fis beaucoup d'envieuses... Au cours des figures, mes danseurs coutumiers, me prodiguèrent leurs compliments ironiques... En attendant je trouvais le prince fort aimable, il paraissait satisfait de parler français, nous causâmes comme de vieux amis. Le prince avait une belle tournure, un visage agréable, une barbe blond roux, et l'inévitable monocle... Le lendemain du bal il m'envoya sa photographie, que je lui avais demandée après qu'il eut sollicité la mienne. La lettre accompagnant ce don, tracée de la petite calligraphie légère et distincte du prince d'Orange, dernier du nom, orne mon portefeuille d'autographes ; il m'avait donné rendez-vous, avec beaucoup d'assurance, pour *après mon mariage*... Je n'eus pas l'heur de le revoir...

***

Sous le gouvernement bénin de ses derniers grands-ducs, lesquels avaient pour principe qu'il faut « *laisser courir* » et que les dénouements arrivent tout seuls, pourvu qu'on ne se mêle pas d'intervenir, la Toscane, terre favorisée des dieux, était devenue l'asile préféré de beaucoup d'exilés volontaires d'un genre particulier, et les « villas » délicieuses, aux allées d'yeuses et de cyprès, abritaient les princesses et les bergères plus ou moins en rupture de ban.

Une des plus belles demeures aux environs de Florence était la villa Quarto, appartenant à la grande-duchesse Marie de Russie, fille de l'empereur Nicolas, veuve du duc de Leuchtenberg, propre fils de notre prince Eugène, et morga-

natiquement mariée au comte Strogonoff, dont elle était alors séparée.

Cette princesse était belle, de haute mine, altière et aimable, à l'époque où elle se révéla à mes jeunes yeux. Elle était accompagnée dans sa villégiature italienne par trois de ses fils : le duc de Leuchtenberg et les princes Eugène et Serge, ces derniers n'ayant pas vingt ans. Elle avait également auprès d'elle sa fille cadette, la princesse Eugénie, blonde timide et modeste qui, aux côtés de sa magnifique mère, ressemblait à une colombe accompagnant l'oiseau de Junon !

Pour le divertissement de toute cette jeunesse, et un peu pour le sien, j'imagine, Son Altesse Impériale donna l'hiver en question un bal à Quarto. Florence était alors capitale du nouveau royaume et possédait en conséquence le contingent de ministres plénipotentiaires et ministres d'État en fonctions qui rehaussent les fêtes. Le cadre en était admirable : la hauteur des pièces, leurs proportions, leur magnificence, le luxe vraiment impérial qui y régnait étaient dignes de la fille favorite du tout-puissant empereur Nicolas ; elle-même avait pleine conscience de son rang, et son affabilité tombait de très haut ! Elle avait alors quarante-cinq ou quarante-six ans, et sa beauté, tout à fait sculpturale et classique se défendait bien, elle se tenait très droite, la tête levée ; cette tête charmante était petite, et, à une époque où les femmes entassaient avec frénésie des édifices capillaires, la coiffure de la grande-duchesse était d'une simplicité grecque, elle portait des bandeaux plats, qui lui seyaient à ravir. Le soir du bal de Quarto, sa tête et son buste superbe étaient parés, jusqu'à l'éblouissement, de merveilleuses émeraudes, d'une grosseur presque unique : « Qui donc — dit le jeune duc de Leuchtenberg à la modeste partenaire avec qui il dansa le cotillon, et qui s'extasiait, — qui donc aurait de beaux joyaux si ce n'est la fille favorite de l'empereur Nicolas ? » La grande-duchesse était vraiment, et jusqu'au bout des ongles, la fille d'un autocrate, quoique son genre fût une extrême condescendance : au Corso, pendant le carnaval, assise dans sa calèche en compagnie de ses enfants, elle bombardait familièrement de bouquets et de confettis les voitures qui la croisaient, et acceptait qu'on lui rendît la pareille.

A ce bal grand-ducal se passa un petit incident, que la personnalité de celle qui en fut victime, revêt aujourd'hui d'un certain piquant. L'élite de la société florentine était là au grand complet. Toute l'Italie gouvernementale se trouvait présente. Parmi les femmes de ministres, et parmi les plus huppées, brillait la brune madame Minghetti, Anglaise de naissance, et veuve en premières noces du prince de Campo Reale. Avec elle se trouvait la fille née de cette union, une toute petite personne, brune comme une olive, vive, enjouée, et tout récemment fiancée à un diplomate prussien, le comte Dœnhoff, bel homme blond, à l'attitude pleine de morgue et désagréable. Ce fiancé était absent de Florence, et dans ces circonstances une promise reste coutumièrement au logis; mais, quand il s'agit d'une invitation grand-ducale, les règles ordinaires sont abolies, et en conséquence la sémillante Campo Reale dansait éperdument... Au cotillon une figure inédite effraya quelques danseuses ; le conducteur tenait en main et dressait au beau milieu du vaste salon en rotonde, un châssis figurant une porte et couvert de papier tendu, comme le sont les cerceaux du cirque. Il s'agissait pour accomplir la « figure » de crever gracieusement cette porte tout en valsant, et de la franchir sans dommage... Sauf quelques petits accrocs insignifiants qui firent rire Son Altesse Impériale, tout alla bien pour un certain nombre de couples ; les danseurs fonçaient en arrière, et déblayaient le passage pour leur danseuse : une nouvelle porte, un nouveau couple. Soudain la jeune Campo Reale et un monsieur, digne d'elle sans doute, arrivent en tourbillon : le danseur, d'un élan impétueux, lance la malheureuse jeune fille dans la porte... elle la crève et tombe sur le dos : deux petites jambes gigotent en l'air un instant, et découvrent sous la robe de tulle blanc un *jupon de flanelle rouge* ! Ce fut un éclair, mais quel éclair ! Furieuse d'une pareille maladresse, chez elle, la grande-duchesse foudroie de son œil impérial le malheureux auteur du désastre... Pendant ce temps on ramasse la pauvre petite Campo Reale en pleurs, que la grande-duchesse console maternellement, on l'emporte, et l'émotion persiste ; les uns accusent le danseur, les autres le disculpent... Mais l'incident se corse : si le fiancé est absent, il y a au bal un autre comte Dœnhoff, son cousin, aussi

hautain, diplomate lui aussi de l'espèce la plus insupportable, qui va demandant à chacun s'il doit provoquer en duel l'auteur du lamentable épisode. Par ordre de madame la grande-duchesse il renonça à son cartel ! Mais le *jupon rouge* alimenta pendant bien des jours les conversations, et la prouesse de la future *princesse de Bulow* eut un long retentissement.

La France était représentée officiellement par le baron et la baronne de Mallaret, née de Ségur, incarnant tous deux la bonne éducation et la distinction ; pourvus en outre de deux filles charmantes, mesdemoiselles Camille et Madeleine, prototypes des inoubliables *Petites filles modèles* ; sous cette forme, elles furent et seront longtemps aimées encore ; en vérité elles donnaient l'impression d'être « parfaites »... Hélas ! à l'une d'elles, la plus séduisante, la vie fut courte et cruelle ; elles s'épanouissaient à cette époque et jouaient leur joli rôle de filles du ministre de France, avec toute la bonne grâce imaginable. Pour moi, qui dans le livre de leur grand'mère, en avais fait mes amies de prédilection, elles m'inspiraient une vive sympathie.

Sir Augustus Paget, le ministre d'Angleterre, avec sa charmante femme, Danoise de haute allure et d'une élégance originale, était fort aimé. Ce fut un des plus beaux hommes de son temps, l'un des plus aimables, sinon des plus intelligents ; toutefois il tenait très bien sa place, l'habitude des affaires, le tact, le servirent excellemment ; il avait commencé sa carrière à Madrid, sous l'égide d'un diplomate hors ligne, sir Henry Bulwer (depuis lord Dalling), et il eut en somme une heureuse carrière ; il devait rester en Italie, et finir sa vie dans une de ces villas florentines, dont la séduction est si profonde.

En plein contraste avec les discrètes ministresses de France et d'Angleterre, était madame Usedom, femme du ministre de Prusse, vieille Anglaise, bruyante, vulgaire, criarde, se mettant toujours en avant, et toute pénétrée de l'importance, sur le globe terrestre, de Son Excellence M. Usedom. Toute la mission, du reste, était plus ou moins antipathique, sauf le comte Hugo Radolynski, Polonais d'origine, et qui devait se muer en prince Radolin ! Alors il était tout jeune, fort bon garçon, déjà marié à une très belle Anglaise, qu'il avait connue

étant encore étudiant à l'Université; on la disait fille d'un de ses professeurs. Ce mariage romanesque avait fortement ému la famille du jeune diplomate, qu'on avait apaisée en lui remettant le fils premier né.

Radolynski parlait anglais comme un Anglais, et le ménage était sympathique. Cette attraction eut de singulières conséquences : lorsqu'en 1873, le marquis de Saint-Vallier fut envoyé comme ambassadeur à Berlin, obéissant à une cécité nationale et bien fâcheuse, il choisit pour Égérie la belle comtesse Radolynska!... Il lui écrivait, lui envoyait des livres et des journaux, et sans doute lui ouvrait son cœur ! Je me souviens de la stupéfaction que me causa la comtesse Radolynska, lorsqu'à Nice, où nous nous trouvions l'une et l'autre, elle m'apporta à lire une lettre du marquis de Saint-Vallier, lettre fort élogieuse pour un article de moi dans la *Vie Parisienne*, et qu'il lui adressait. Cette intimité, entre le *ménage* Radolynski (car l'ambassadeur parlait affectueusement de « Hugo ») et le représentant de la France, me frappa d'étonnement. Voilà un échantillon de l'état d'esprit qui explique « pourquoi ma fille est muette ! »

Un autre diplomate, exotique et populaire, était Rustem Bey, ministre de Turquie (futur gouverneur du Liban !). C'était un Vénitien d'origine, plus ou moins renégat, qui faisait le beau salut oriental à la perfection. Il n'était pas vieux, mais il n'était plus jeune, il avait une barbe teinte et un œil éteint. Nul ne se montrait plus prodigue de compliments que ce pseudo Ottoman, son cœur était polygame dans ses préférences, il les exprimait en vers détestables, recherchant l'hyperbole orientale; j'en possède, écrits de sa main, qui, même alors, me firent rire par leur exagération; j'étais assez gâtée, mais j'avais néanmoins le sens très lucide de n'être pas appelée à subjuguer l'univers !

*
* *

Je devais revoir tout ce beau monde l'année suivante à Turin, où se célébra le mariage du prince de Piémont avec sa cousine la princesse Marguerite de Savoie; ces noces furent l'occasion de fêtes splendides. J'avais alors socialement monté en grade, ayant épousé quelques semaines auparavant

le conseiller de la légation d'Italie à Paris, et me trouvai partout à un rang très agréable pour en bien jouir...

Platon nomme la mémoire une grande et puissante déesse, et en ce cas je lui dois un culte tout particulier, car elle m'a permis, et me permet encore, de tenir le passé dans ma main; à peine si, dans le recul des années, quelques détails sont atténués... dans leur ensemble les choses évanouies depuis si longtemps, me sont comme celles d'hier.

L'année passée me trouvant à Turin, j'entrai, un après-midi, dans l'église métropolitaine de Saint-Jean-Baptiste, le sanctuaire était vide à cette heure ; je n'en avais pas franchi le seuil depuis le jour que j'évoque... En un instant je repeuplai la nef fermée, le transept, la galerie du Saint-Suaire, tels qu'ils m'apparurent en avril 1868! Devant l'autel, étincelant de lumières, la silhouette des deux époux... Je les voyais de haut, et très distinctement, les dames du corps diplomatique se trouvant dans la galerie de l'orgue, à droite de l'autel; j'étais au premier rang, aucun détail ne m'échappait.

C'était une gracieuse et pathétique figure que celle de la jeune princesse, de seize ans à peine... Elle était somptueusement vêtue d'une robe de cour, blanche bien entendu, toute brodée de marguerites d'or. J'avais la veille, sous la conduite de la comtesse Gattinara, dame d'honneur de la duchesse de Gênes, admiré de près la robe et le manteau, et tout le magnifique trousseau. Le doux visage, encore enfantin, était entouré de cheveux, blonds comme le plus beau blé, sur lesquels les diamants d'une tiare scintillaient... Je remarquai l'attitude d'humble piété avec laquelle s'agenouillait la future première reine d'Italie, — derrière elle, sa mère, la duchesse de Gênes très richement parée, mais, avec cette nuance, que sa robe et son manteau étaient brodés d'argent. A droite était le prince époux, en uniforme de grande tenue, avec ses yeux ronds un peu étonnés, sa grosse moustache, et son air absorbé. Mais la figure dominante était celle de Victor-Emmanuel, extraordinairement d'aplomb, il se tint debout toute la longue cérémonie, la main droite appuyée d'un geste martial sur son épée, la tête bien haute, l'air d'un Roi ! De la galerie diplomatique je dominais le chœur, où étaient réunis les princes et princesses présents. D'abord les trois princesses de Savoie :

les deux sœurs du marié, la princesse Clotilde Napoléon et la reine de Portugal ; à leur côté la duchesse d'Aoste, née della Cisterna. La princesse Clotilde, alors à l'épanouissement d'une jeunesse qu'elle fit volontairement si courte, avait le plus grand air, robe et manteau de cour blancs et or, tiare et voile tombant sur ses belles épaules (car il n'y en eût jamais de plus admirables) : le teint et la peau de cette douce princesse ne craignaient aucune comparaison ! Ce jour-là, elle priait de tout son cœur fervent, ne détournant jamais les yeux. Infiniment plus pittoresque et piquante était la reine Maria-Pia de Portugal, avec ses cheveux cuivrés, un peu ébouriffés (hardiesse singulière à cette époque), ayant elle aussi un teint de lys et de roses ; elle était habillée d'une admirable toilette de velours bleu de roi, le manteau partant des épaules, royalement entouré d'hermine ; elle étincelait de diamants, tout en elle était gracieux... Le roi de Portugal faisait défaut ; mais dans une sorte de loge, au-dessus du chœur, on apercevait un très beau petit garçon vêtu de blanc, c'était le prince héritier de Portugal, celui qui, devenu roi, est tombé sous les coups d'un assassin.

Le prince Napoléon, par sa haute taille attirait l'attention, nul n'avait la mine plus impériale que le fils du roi Jérôme ; tout proche se tenait le prince royal de Prusse.

A gauche de l'autel, dans le transept, sur des banquettes garnies de velours rouge, se trouvaient les femmes des grands dignitaires de la couronne, en manteaux de cour et en voiles, comme les dames du corps diplomatique. Le déploiement de bijoux était prodigieux. La sortie de cette partie privilégiée de l'assemblée se fit par les vestibules qui relient l'église au Palais Royal, et où le public n'avait pas accès... Les voitures arrivaient lentement, et toutes ces femmes parées, leur traîne sur le bras, s'abordaient, se parlaient, formaient des groupes animés.

Je fus, en cette occasion, témoin d'une scène d'ostracisme qui me causa une vive impression, et m'inspira une réelle pitié pour celle qui en fut l'objet ! Madame Ratazzi, fameuse sous le nom de princesse de Solms, née Bonaparte Wyse, se trouvait là en raison de la situation de son mari, alors ministre ; mais, au milieu de cette foule féminine choisie, elle demeura dans un isolement complet, on faisait ostensible-

ment le vide autour d'elle ! Pas *une* femme, parmi celles présentes, ne la regarda, on la tint reléguée comme une lépreuse ! Belle encore, écrasée de joyaux, elle tint bon, avec son fade et éternel sourire sur son visage fardé...

Cependant, la quarantaine dut lui paraître longue ; elle y était à vrai dire plus ou moins habituée ; mais, à la cour, dans les assemblées officielles, elle avait la ressource du bras de son mari, auquel on la voyait toujours pendue... Dans ce vestibule, fermé aux hommes, il fallut souffrir en silence ! Avec la naïveté de la jeunesse, je m'étonnais de l'inflexible dureté de toutes ces femmes ! Je suppose que jamais elles n'avaient eu une si belle occasion de témoigner leur mépris, et elles en usèrent sans miséricorde.

(A suivre.)

BRADA
COMTESSE DE PULIGA

LES LETTRES ET LA VIE

Divers signes nous annoncent que, depuis quelque temps, la vie littéraire a repris une partie de son intensité.

Cette reprise était d'ailleurs à prévoir avec la fringale de lecture qui sévit chez nous depuis le début des hostilités. Les stocks de librairies ont d'abord répondu à ces exigences. Puis comme ils s'épuisaient, des écrivains rentrés des armées, pour blessures ou pour maladies, sont venus à point les ravitailler. Les aînés, de leur côté, ont suivi l'exemple. Les scènes se sont rouvertes une à une. Si bien que, malgré la crise du papier ou du luminaire, c'est toutes les semaines une avalanche de livres nouveaux, de revues nouvelles, de pièces nouvelles dont l'écho se répercute dans nos conversations.

Peu à peu, donc, on s'est remis à parler littérature. Pourquoi, dès lors, n'en causerait-on pas également ici, au gré des sujets qui se présentent?

Une objection aussitôt surgit : la pénurie des dits sujets. Car à moins de faire à la critique littéraire et à la critique dramatique une concurrence déloyale qui n'est pas dans nos intentions, cette rubrique ne pourra guère passer en revue toutes les pièces, tous les livres ; et d'autre part, si elle se bornait à l'étude des chefs-d'œuvre, elle s'exposerait à trop de relâches.

Supposons même, au surplus, que cette étude fasse l'unique objet de nos entretiens, resterait à déterminer quand un ouvrage obtient sa promotion au grade de chef-d'œuvre. Ce

n'est généralement qu'après plusieurs années de service, et le plus souvent à titre temporaire. Pour qu'un livre, une pièce soient maintenus chefs-d'œuvre à titre définitif, il faut la signature de plusieurs siècles. Et si, pour en parler, la *Revue de Paris* attendait jusque-là, vous voyez à quelles lointaines échéances elle se trouverait rejetée.

En temps de guerre, on doit faire plus vite et se montrer moins difficile. A défaut de chefs-d'œuvre authentifiés par le temps, l'actualité produit encore fréquemment des chefs-d'œuvre provisoires et de complément, des *ersatz* de chefs-d'œuvre qui, avec un peu de bon vouloir, peuvent très bien suffire.

Et puis, dans le cas de disette absolue, on aurait toujours la ressource de recourir à ces deux grandes réserves : hier et demain — les œuvres des maîtres du passé et celles des débutants qui promettent.

En suivant ce modeste programme, il semble donc qu'on ne coure guère d'aléas. L'entretien offrira plus ou moins d'attrait. Il ne risquera jamais de chômer.

***

Il faut vivement remercier madame Myriam Harry qui vient de nous donner un tome nouveau des *Contemporains* de Jules Lemaître[1]. C'est un volume important à tous égards, d'abord en raison du signataire, ensuite parce que, pour la première fois, il nous présente un Jules Lemaître au complet, du début jusqu'à l'apogée.

Les premiers articles de Lemaître, surtout, méritent qu'on s'y arrête. Rien de plus touchant que ces *juvenilia* des maréchaux de lettres. On ressent un peu en les lisant ce qu'on éprouve à la vue de la chaumière ou de la masure qui fut le berceau d'un homme célèbre : artiste, capitaine, millionnaire. On se dit : « C'est de là qu'il est parti ! » On évoque, devant cet humble poteau de départ, l'immensité du chemin parcouru, les mille obstacles qui semaient la route, — le don, la

1. JULES LEMAITRE. — *Les Contemporains*, 8e série.

chance, la vigueur qu'il fallut pour ne pas s'y briser les reins. Et c'est très émouvant !

Qui en effet, à la lecture de ces trois premiers articles de Jules Lemaître, eût pu deviner le grand critique, le grand écrivain, et, en un mot, le grand bonhomme qui sortirait un jour de ces pages rudimentaires? Déclarons-le sans irrespect, puisque Jules Lemaître lui-même avait condamné ces articles, Napoléon était alors bien loin d'y percer sous Bonaparte.

Ce n'est assurément pas nul, ni indifférent, ni mal déduit. Mais cela ne dépasse pas sensiblement la bonne moyenne d'un jeune agrégé des lettres. Rien à dire contre les articles sur Flaubert, sur Alphonse Daudet. Ils semblent judicieux, plausibles. Il n'y manque que l'éclat, la griffe, l'autorité.

Quant à l'article sur le mouvement poétique, en 1879, on a peine à le croire issu de la plume de Lemaître. La prise en considération de poètes dont le nom n'est presque plus qu'un souvenir, l'admiration pour des œuvres dont le titre déjà plonge dans l'oubli, Verlaine omis, — je dis : omis —, Mallarmé renvoyé à la clinique, Baudelaire qualifié selon la formule sorbonnienne de « poète à force de volonté, laborieux, sans génie » — voilà, en 1879, les fâcheuses erreurs, les étranges lacunes de celui qui, cinq ans plus tard, allait d'un seul élan bondir au premier rang des grandes intelligences de son temps!

Comment se produisit le miracle? Comment se rompit la gangue où sommeillaient tant de vie et tant de flamme? Comment s'effectua le brusque passage de ces limbes que Lemaître reniait à la lumineuse explosion de sa gloire?

Il y a là un de ces mystères intérieurs dont l'écrivain même, qui en est à la fois le théâtre et le spectateur, ne possède pas toujours le mot. Ou bien s'il le possède, il aime mieux ne pas le livrer. A quoi bon publier ces misères de jadis? Pourquoi tambouriner dans quel chaos intellectuel se débattirent vos débuts et comme on était petit garçon, indécis, inconsistant, pareil à ceux que maintenant on domine? Pourquoi, par d'inutiles aveux rétrospectifs, que personne ne vous demande, ébranler un prestige si chèrement acquis?

Sur le secret de sa soudaine ascension Lemaître n'était-il pas bien éclairé, ou, pour les motifs ci-dessus, préféra-t-il le taire? Son nouveau volume ne nous renseigne pas.

Mais ce qu'il confirme par le charme, la force, la pénétration des autres morceaux qui le composent — souvenirs, figurines, études générales — ce qu'il atteste une fois encore, c'est l'injustice partielle dont Jules Lemaître fut victime tant après sa mort que de son vivant.

Car il faut bien le dire à la fin et sans ambages : Lemaître aujourd'hui n'est pas à son rang et même n'y a jamais été.

Certes, c'est une tâche ingrate que de solliciter pour un écrivain auquel le public a déjà donné. Feu Albert Delpit, en se spécialisant dans ce genre d'entreprises, n'avait pas tardé à se couvrir de ridicule. Et parce qu'il ne cessait de prendre la défense des gloires incontestées, Becque l'avait surnommé le Don Quichotte des forts.

Aussi bien ne s'agit-il pas ici de découvrir Jules Lemaître ni de vous tirer des larmes sur les tristesses de sa carrière. Nul, en effet, ne fut si comblé par le sort de toutes les faveurs que rêve l'écrivain : honneurs, argent, influence, clientèle de choix et même quasi-popularité. Mais de tant d'avantages il ne résulte pas que Lemaître ait obtenu sa place exacte dans la hiérarchie de ses contemporains. Or, c'est précisément de ce côté-là qu'il me paraît avoir pâti, sinon à proprement parler d'une totale injustice, du moins d'un sérieux manque à gagner, comme dit le monde des affaires en son dialecte.

Dès le début, la gouaillerie de Lemaître, sa grâce, sa bonhomie lui avaient nui auprès des gens graves et donné posture de simple amuseur.

Une querelle de méthodes qui s'était instituée vers 1891 entre la critique dite dogmatique avec Brunetière, comme chef de camp, et la critique dite impressionniste, avec M. Anatole France pour champion, acheva d'accentuer en ce sens sa physionomie.

On ne sait pourquoi Lemaître y avait été impliqué, puis classé comme impressionniste. Et l'épithète lui demeura.

Quoi de plus arbitraire cependant que ce classement? Quelles manières plus dissemblables, malgré des sympathies d'esprit, que celle de Jules Lemaître et celle de M. Anatole France?

Si vous voulez vous en rendre compte, lisez, par exemple, les articles qu'ils consacrèrent tous deux à la réception de

Leconte de Lisle par Alexandre Dumas. Après quelques phrases courtoises à l'adresse du récipiendaire et du récepteur, M. Anatole France tourne court pour dériver dans le plus exquis paradoxe sur la postérité. Jules Lemaître, au contraire, n'a de cesse qu'il ne nous ait fait sentir le contraste, l'abîme entre les deux orateurs, entre les types de mentalité et de littérature qu'ils représentent respectivement, entre leurs prodigieuses divergences. C'est un juge, un observateur, tout à sa tâche de juger, d'observer — et qui ne la quitte qu'accomplie au mieux.

Seulement, que voulez-vous, la légende était créée, l'étiquette collée. « Doctes gamineries », avait dit Brunetière en parlant des *Contemporains*. Ce devint la note pour en parler comme pour en penser : amusant, spirituel, ingénieux, mais pas de fond, aucune doctrine.

Et effectivement, à première vue, ce dernier grief paraissait soutenable. Vous chercheriez vainement chez Lemaître les éléments d'une esthétique coordonnée, d'une morale formulée en règles, d'une métaphysique à cadres rigides.

Mais, si, en matière de jugement littéraire, être dogmatique c'est faire preuve, à toute occasion, d'un esprit droit et assuré, réagir fortement aux pièces et aux livres, démêler ces vives impressions jusqu'en leurs nuances les plus ténues, presser les textes comme des fruits, en exprimer le suc, les essences premières, puis, tel un bon dégustateur que rien ne gêne, en spécifier nettement le cru, le bouquet, les faiblesses, si tout cela c'est être dogmatique, qui fut moins sceptique que Lemaître?

Sceptique, d'ailleurs, cet écrivain dont toutes les pages ne sont que définitions, précisions, remises au point, verdicts sans appel? Sceptique, l'auteur de la distinction fameuse entre les œuvres qui « existent » et les œuvres qui « n'existent pas »? Un croyant au contraire, et un convaincu. Seulement les principes auxquels il donnait sa foi, ce n'étaient pas ceux des philosophies officielles et des programmes d'examen. C'étaient ces « lois non écrites » qui régissent le domaine littéraire comme le domaine moral, ces intuitions du bien et du mal, du bon et du mauvais, que tout véritable littérateur porte en soi. Qu'on discute ensuite, qu'on ergote, qu'on accumule

les arguments. Peine perdue. Nous sommes fixés. Nous savons bien.

Lemaître, lui, *savait* mieux que personne. A cet égard, sa sensibilité constitue même un cas unique dans l'histoire des lettres. Et comme chez lui le don d'expression égalait la sensibilité, s'il ne la surpassait, on peut dire qu'il n'y eut jamais de critique similaire.

En fait, pendant trente années, ce fut « l'écho sonore » placé au centre de la littérature française — un écho si puissant, si délicat, si juste qu'à trente ans de distance, il n'en est presque pas un son que le temps ait altéré. A peine le premier choc universitaire avait-il légèrement éraflé de-ci de-là le clair cristal de ce vibrant esprit. A ces points d'égratignure, la résonance, quoique harmonieuse toujours, est peut-être moins pure, moins spontanée. Il fallut un effort à Lemaître pour goûter Verlaine, et le pseudo-satanisme de Baudelaire lui en masqua certaines beautés. Puis, que lui reproche-t-on encore? Son enthousiasme pour Lamartine plus exclamatif que dûment motivé, ses sévérités contre Victor Hugo? Mais qui n'a eu son béguin momentané pour le chantre d'Elvire? Et sans affirmer avec M. Suarès que Victor Hugo est vide et sonore comme un tambour, qui de nous, après quelque lecture de Desbordes-Valmore, de Baudelaire, de Verlaine, n'a traversé, à son heure, sa crise d'anti-hugolâtrie?

Minces déchets sur huit volumes. Et ce qui demeure, c'est tout bonnement l'histoire définitive[1] d'un demi-siècle de notre littérature. Peu de chose sans doute aux yeux d'un doctrinaire. Mais pour un vulgaire sceptique et un docte gamin, convenons que ce n'était tout de même pas trop mal. D'autant plus, qu'à cette œuvre de critique littéraire se joignent les *Impressions de théâtre*, dont l'importance n'est pas moindre, tant s'en faut.

Vous avez, j'imagine, gardé souvenir du petit événement que furent les débuts de Lemaître dans la critique dramatique, aux *Débats*.

Il y succédait à J. J. Weiss, qui y avait lui-même succédé

1. Sauf quelques rares complaisances amicales, mais si peu dissimulées, si visiblement voulues que nul ne peut s'y tromper.

à Jules Janin, qui y avait été précédé par Geoffroy. Écrivains aujourd'hui un peu défraîchis, mais qui, durant leur sacerdoce, avaient fait figure de quelqu'un. Prendre leur suite marquait donc un avancement de nature à tirer l'œil. Ajoutez que Lemaître était en pleine aurore de succès, en pleine fraîcheur de vogue. Il s'était de plus affirmé comme très cultivé, ce qui impose toujours, un peu au monde de la scène. Bref, les courriers dramatiques firent à son entrée en fonctions le plus chaleureux accueil. Et ses premiers feuilletons furent très lus, « très remarqués ».

Jules Lemaître possédait d'ailleurs la qualité primordiale pour le critique dramatique : il raffolait du théâtre. Loin d'aborder son principat avec l'idée un peu étroite, et à ce moment très bien portée, que le théâtre n'est pas de la littérature, il savait le grand rôle que joue l'art dramatique dans l'histoire de nos lettres, l'influence et le retentissement de ses productions, tout ce qui en émane parfois de force, de vitalité, de jeunesse; — et aussi, par goût, par instinct, il se plaisait dans cette atmosphère des coulisses, avec ses parfums d'intrigue, d'amour, d'ambitions, d'argent. Enfin, il aimait le théâtre, sans plus, de cœur autant que de tête, d'une tendresse dont il ne se cachait pas et même qu'il eût plutôt affichée.

Mais voilà ! comme dans bien des cas de passion, il était supérieur à l'objet de son amour. Et malgré ses efforts constants pour dissimuler cette supériorité, la maquiller de complaisance, de bienveillance, de gentillesse, elle perçait davantage à chaque feuilleton. Il avait beau s'évertuer à prendre le ton du bâtiment, se grimer en gros public qui se tord aux vaudevilles et y va de sa larme aux mélos, dépenser à ces déguisements des trésors d'ingéniosité et de bongarçonnisme, au bout de peu de temps le naturel reprenait le dessus, sa clairvoyance rouvrait malgré lui les yeux, l'aristocratie de son esprit crevait le masque. Et alors, toutes les supercheries du tripot dramatique passaient avec ce terrible commissaire des jeux de fâcheux quarts d'heure. Pas une tricherie, pas une carte louche, pas un coup douteux qui ne fussent dénoncés sans détour au comité des spectateurs. Pas une atteinte à la vérité, à la logique, à la vraisemblance

même qui ne fût signalée sans pitié. Pas de grand nom, de grand succès auquel il permît la moindre poussette...

Or, semblable en cela à bien des joueurs, le théâtre n'aime pas beaucoup ce genre de clients. Avec lui c'est tout l'un ou tout l'autre : complicité ou mise à l'index.

Tellement que Jules Lemaître qui, un instant, s'était vu en passe de concurrencer Sarcey, commença soudain, dans les milieux dramatiques, à se faire regarder de travers. Puis on passa à l'action directe. Et, comme s'étant donné le mot, brasseries, rédactions, cabinets directoriaux, avec toutes leurs annexes, entamèrent progressivement contre lui une campagne sourde. Sans doute, ce M. Jules Lemaître écrivait très bien — (car ces compétences ne lui refusaient pas le style) — mais était-ce vraiment un homme de théâtre? Les fioritures, la psychologie, la vérité, l'humanité, très joli. Mais le côté métier, le côté public, le côté recettes, est-ce qu'il ne perdait pas tout cela un peu de vue? Et son action sur le spectateur? Avait-il jamais déterminé ce qu'on nomme un mouvement en faveur d'une pièce, influé sur sa vogue, soutenu sa durée? Finalement, d'un commun et tacite accord, il fut décidé, dans les coulisses, que les feuilletons de Lemaître, pratiquement parlant, cessaient de compter. Un « mauvais Lemaître » pouvait désormais chagriner le signataire de la pièce. Le directeur s'en désintéressait. Par contre, bien naïf l'auteur sur l'affiche, qui, bénéficiant d'un « bon Lemaître », s'avisait de venir s'en targuer auprès des autorités de la maison. Un accueil glacé, suivi d'une négligente exhibition de la feuille de location, avait tôt fait de rappeler l'ingénu au sens des réalités.

Une fois de plus ainsi, les professionnels eurent raison de Jules Lemaître. Une fois de plus, ils l'exclurent de la prise au sérieux.

L'élite, il est vrai, lui restait. Elle ne fut pas à plaindre. Car de même que les *Contemporains* pour les livres, les *Impressions* réalisent sur notre théâtre le recueil de jugements le plus riche, le plus neuf, le plus exact que nous possédions. Théâtre classique, théâtre moderne, théâtre contemporain, théâtre étranger, pas un seul presque de ces arrêts à rejeter ou à amender. Question de charme à part, cela correspond expressément à ce que peut, à ce que doit éprouver tout

honnête homme, toute intelligence claire et cultivée devant les productions de notre scène. Et qui plus est, quel sentiment des proportions et des valeurs respectives, quel ton approprié au rang de chaque auteur, quelle juste répartition d'indulgence aux simples praticiens, de respect aux vrais maîtres, — et, à l'occasion aussi, quelles audaces! Savez-vous notamment que Lemaître fut seul de son époque à proclamer l'importance du théâtre de Meilhac et Halévy dans notre répertoire ?...

Parfois cependant, malgré la conscience, la ferme volonté de tout écouter et de tout relater, la pièce était trop insignifiante pour comporter plus que quelques lignes. Ou bien la scène chômait, laissant libres les colonnes du feuilleton. Aussitôt Lemaître, oubliant théâtre et livres, lâchait la bride à son ingénieuse et se livrait à nous tout entier.

Ici, n'étant plus gêné par la lisière des textes ou la présence du modèle, c'est le meilleur de lui qu'il nous offre, tout ce que formait de personnel, d'humain et de primesautier l'alliage de tant d'intelligence avec tant de sensibilité. Ce n'est plus de la critique, de l'interprétation, de la vie au second degré ; c'est de la vérité, de la morale, l'interprétation directe de la vie même. Jeu malaisé pour un mandarin de lettres, que séparent constamment de la réalité et le voile des réminiscences littéraires et toute la foule des poètes illustres avec l'innombrable famille des héros qu'ils enfantèrent. Rappelez-vous plutôt Montaigne, le relent de bibliothèque qui monte à chaque ligne de ses pages les plus vivaces, et tout le dur cross-country de citations qu'il faut franchir du début à la fin de son livre. Comment Jules Lemaître, si imprégné de lectures, sut-il se libérer de ces servitudes? Toujours est-il que dans ses écrits de moraliste, allusions, citations, références sont l'exception. Probablement le souffle de son ingénuité avait suffi à balayer ces vapeurs livresques. Il ne restait qu'un homme, se feuilletant lui-même comme il feuilletait jadis les autres, se lisant lui-même à livre ouvert, découvrant presque avec surprise ses prédilections, ses infirmités, ses doutes. Toute la franchise d'un Rousseau, plus la profondeur, l'ironie et moins le cynisme. Jules Lemaître laissa-t-il des souvenirs? Je ne sais. Mais ils ne nous apprendraient sur lui que des détails d'ordre maté-

riel. Nous tenons dans les *Impressions* les véritables mémoires de son âme, de son cœur et de sa pensée.

Que n'en extrait-on un volume ou deux dans le genre des *Essais*? Ce serait un livre délicieux, capital peut-être, qui ravirait les amis de Montaigne, et plus encore ceux que Montaigne rebute. Les éditeurs de Jules Lemaître nous doivent ce florilège. J'espère qu'ils ne tarderont pas trop à nous le donner.

*
* *

Et pendant que nous en sommes aux critiques, si nous disions deux mots de ce Jules Janin qu'on croyait bien mort, et qui vient de ressusciter au Vaudeville, d'une façon si inopinée.

Vous connaissez Jules Janin tout au moins par la rue qui porte son nom. Ce gros homme fut, de son vivant, ce qu'on appelle « une grosse situation ». Critique littéraire, critique dramatique, romancier, historien, voyageur, traducteur, essayiste, il tenait à ses pieds auteurs, libraires, directeurs, acteurs, comédiennes, tout Paris. Sa copie faisait prime, et se payait au poids de l'or. Il entra à l'Académie, péniblement si vous voulez — mais il y entra. Et pour que rien ne se perdît de ses feuilletons, on les avait pieusement réunis en un ouvrage qui s'intitulait : *Histoire de la littérature dramatique*, s'il vous plaît. Et cent autres volumes avaient succédé ou suivi, sous la signature de Jules Janin. Et de tout cela aujourd'hui il ne reste rien. Et de tout ce fatras on ne lira plus une page, plus une ligne, plus un mot — jamais !

Une fois cependant, dans sa vie, Jules Janin, par on ne sait quelle illumination, avait eu un geste heureux. Dans un pauvre mime obscur, Deburau, qui jouait aux Délassements, il avait discerné le grand artiste, et il lui avait consacré un feuilleton de lancement qui commença sa gloire.

Alors le Dieu des lettres qui veut que toute bonne action littéraire ait ici-bas sa récompense, suscita M. Sacha Guitry et lui suggéra d'écrire *Deburau*. Et M. Sacha Guitry obéit à cette inspiration qu'il ignorait lui venir du ciel. Et au premier acte de la pièce, nous eûmes en scène la lecture du feuilleton de Jules Janin sur Deburau.

Quel symbole que cette résurrection du grand critique, tiré du néant par l'humble pitre qui lui survit! Quelle interversion de rangs dans la farandole des morts! Et quel sujet de méditations sur la fragilité des réputations factices en face de la pérennité de l'art !

Force m'est toutefois de reconnaître que le public du Vaudeville n'a pas l'air de soupçonner une minute le bel enseignement qui lui est offert. Au cours de la soirée, il saluera les noms de Victor Hugo, de Musset, d'Alexandre Dumas par des murmures flatteurs et informés, tels les figurants de Courteline à l'entrée du duc de Bourgogne. Mais au nom de Jules Janin, silence sur toute la ligne, une salle de marbre. Évidemment, les trois quarts des spectateurs doivent le prendre pour un des personnages de la pièce.

Malgré le délire de la générale, elle est d'ailleurs charmante cette pièce, savoureuse, pittoresque et même littérairement durable.

Une mise en scène parfaite, l'impression qu'on voit s'animer et défiler devant soi tout un album de Gavarni ou d'Eugène Lami. Un sujet quelque peu gracile : Deburau lancé, Deburau amoureux, Deburau déchu, Deburau sifflé ; au résumé, quatre estampes.

Mais au-dessous, quelles légendes! Rarement M. Sacha Guitry nous avait donné des morceaux d'une telle classe, d'une telle qualité et, dans la fantaisie même, d'une observation plus émue et plus sûre. C'est tout le temps si bien que ce pourrait presque être en prose.

J'entends : rien de ces artifices dont vit la comédie en vers, rien de ces verbosités de relai ou de ces virtuosités de secours pour désembourber un hémistiche ou pailleter une rime, rien de ces boniments à répétition, ressassant en cinquante vers, sous dix formes différentes, la même idée — (et quelle idée parfois!) — comme un camelot faisant chatoyer sous toutes ses faces une bague de strass à vingt-cinq sous.

Non, les vers de M. Sacha Guitry ne charrient pas de ces verroteries. Souples, limpides, nonchalants, comme eût dit d'eux leur parrain La Fontaine, c'est le courant de l'onde pure.

Ou plutôt que des vers ne serait-ce pas simplement du

rythme soutenant de la vérité, une musique à la cantonade, pour mettre mieux en valeur moins des mots, des « effets », que des sentiments, un caractère, un cri du cœur?

Écoutez les préceptes, les maximes de Deburau, ses longs propos sur l'amour, la gloire, le travail, l'art du comédien. En prose ou en rimes de théâtre, on aurait la sensation d'une conférence ou d'une tirade. Au contraire, avec le discret accompagnement du vers libre et flou, ces digressions sont tout de suite en place, en situation. Elles s'exhalent naturellement de Deburau. On les attendait. Elles s'imposent presque.

Voici un grand progrès à l'actif de M. Sacha Guitry, dont le petit défaut consistait dans une tendance obstinée à vouloir penser en scène. Travers hélas! commun à bien des fantaisistes, bien des auteurs comiques ! Est-ce humilité ou défi? Acquiescement au protocole qui accorde à la gravité le pas sur le rire? Ou désir de prouver que la belle humeur n'implique pas l'irréflexion? Mais pour ceci ou pour cela, un peu plus tôt, un peu plus tard, ils y viennent tous à la pensée!

Or, chez M. Sacha Guitry, cette légère faiblesse était d'autant plus sensible qu'il la manifestait avec la sincérité qui est la marque de tous ses écrits. Les œuvres et l'homme chez lui ne font qu'un. La plupart de ses pièces ne sont guère que la chronique au jour le jour de ses sentiments. Il était donc normal qu'il nous livrât en même temps la chronique de ses idées. Seulement celles-ci ne découlant pas toujours de ceux-là, ou ne s'y raccordant qu'à demi, elles débordaient souvent le cadre de la pièce ou ne s'y inséraient qu'arbitrairement. Dans ses comédies les plus gracieuses, les mieux venues, les plus profondes, comme *Nono* par exemple ou le *Veilleur de nuit*, cela dégringolait tout d'un coup au moment le plus imprévu : milieu d'une scène, fin d'un acte. Et ainsi exposé au plein feu de la rampe, ne se ralliant pas étroitement à l'action ou aux caractères, cela formait quelquefois longueur, ce qui ne donnait que plus beau jeu aux fortes têtes de la salle pour constester les idées de M. Sacha Guitry ou y relever des traces d'improvisation.

Dans *Deburau*, je tenais à le dire, soit maturité de talent soit maturité de réflexion, plus l'ombre de ces disparates. Sentiments et idées des personnages, l'amalgame apparaît

complet. Souhaitons que désormais M. Sacha Guitry continue à maintenir cette entente cordiale entre son cœur et son esprit.

***

Mais je rougirais de vous quitter sur des propos n'ayant trait qu'à la scène. Toujours le théâtre, alors ! Donc voici, pour finir, deux conseils purement littéraires.

D'abord, procurez-vous les quatre ou cinq derniers numéros du *Mercure de France*. Je vous y recommande un bref récit de guerre : *Sur la Somme*, par M. Denis Thévenin. Ce ne sont que quelques pages, des impressions d'infirmier sur une formation sanitaire de l'avant. Mais, fermeté du dessin, sobriété de l'émotion, c'est remarquable. Un coup d'essai? Je n'en jurerais pas. Par contre, je crois bien que M. Thévenin n'a pas fait et ne fera pas mieux.

Puis vous y lirez *Kœnigsmark*, roman de M. Pierre Benoît. Cela se passe dans une petite cour d'Allemagne, aux approches de la guerre. On y voit, dans l'intimité, le tsar, le kaiser, la kaiserin, une grande-duchesse extraordinaire. Il y a du sang, de la volupté et de la mort. Il y a en outre une fougue, un brio, un relief qui se font rares par le roman qui court. Ou je me trompe fort, ou *Kœnigsmark* nous promet un réel tempérament de romancier.

Ensuite, vous parcourrez de temps à autre les *Remarques*, la nouvelle petite revue, tirant à douze cents, que publie M. André Suarès. Si vous n'êtes pas lié avec M. Suarès, vous ferez sa connaissance qui n'est point négligeable. Si vous le connaissez, vous le retrouverez avec ses défauts et ses qualités : ce quelque chose de tendu et d'oratoire qui refroidit un peu tous ses livres, et cette ferveur littéraire, cette fièvre de pensée à haute température, qui tous les réchauffe. Je ne vous parle pas des autres collaborateurs des *Remarques* et pour cause, M. Suarès en étant l'unique rédacteur. Même tentative fut jadis brillamment mise en pratique par M. Maurice Barrès dans ses *Taches d'encre*. Le singulier, c'est qu'elle soit reprise, cette fois, non par un débutant mais par un vétéran des lettres. Il semble en effet peu croyable qu'un écrivain de la

notoriété de M. Suarès n'ait pas accès facile dans toutes les gazettes. Alors pourquoi adopte-t-il ce mode de publication quasi-confidentiel?

Serait-ce que dans les journaux actuels il craint de ne pas rencontrer toutes ses aises? La chose ne paraît pas autrement impossible. Sauf dans quelques feuilles dites d'opinion — les autres en manqueraient-elles? — le domaine du chroniqueur s'est, depuis des années, bien réduit. Ménagements envers l'abonné qu'on aime mieux ennuyer que de perdre, ménagements envers les pouvoirs publics, les corps constitués, les gloires officielles, ménagements envers les publicités financières, commerciales, théâtrales — à un siècle et demi de distance, la tirade de Figaro reprend toute son actualité : sous condition de ne rien dire, vous avez droit de tout imprimer. On conçoit qu'à ce régime des écrivains, soucieux de sincérité, en viennent à préférer restreindre leur clientèle que l'expression de leur pensée. Le cas de M. Suarès n'est encore qu'isolé. Rien ne nous assure que demain il ne trouvera pas d'imitateurs. En tout état de cause, il y a là une indication qu'il convenait de signaler, à toutes fins utiles.

FERNAND VANDÉREM

LA QUESTION YOUGOSLAVE

Pour la grande majorité du public européen en général, et français en particulier, la question yougoslave est nouvelle. Elle déconcerte les personnes pour qui n'existent que les questions cataloguées dans les manuels d'histoire ou les archives officielles. Elle agace un peu les hommes politiques qui n'aiment pas à être troublés dans leurs habitudes d'esprit et qui considèrent volontiers comme des créations artificielles les mouvements ou les peuples qu'ils ne connaissent pas. En somme, il y a peu d'années encore — il serait plus juste de dire : peu de mois —, les Yougoslaves apparaissaient aux yeux des hommes d'État d'Occident comme des intrus. Leur nom même les desservait. Il avait un air barbare et une signification vague. A la vérité, nombreux sont encore les Occidentaux cultivés qui ignorent qu'il veut dire simplement Slaves du Sud. Et, pour beaucoup de ceux qui le savent, cela ne correspond à rien de précis. Or on ne s'intéresse guère, on s'attache difficilement à la cause de peuples dont on n'a pas appris l'histoire, qu'on situe avec peine sur la carte, et qu'on aperçoit seulement à travers un brouillard.

Ce manque d'intérêt est une des causes des plus graves erreurs commises ces dernières années par la Triple Entente. Ses hommes dirigeants, civils et militaires, ne se rendirent compte ni de la valeur matérielle et morale des forces en mouvement à l'est de l'Adriatique, ni de la manière dont il convenait de les utiliser. Ils ne prirent en considération ni les

avertissements, ni les conceptions, ni les protestations des représentants des peuples dénommés communément balkaniques, quoique plusieurs d'entre eux n'aient rien de commun avec les Balkans. Même en démocratie, nos ministres conservaient les anciennes mœurs des grandes Cours ; ils discutaient de préférence avec les ambassadeurs des grandes puissances consacrées et, tout en témoignant aux autres chefs de mission des égards extérieurs ou de la cordialité, accordaient peu d'importance à leur conversation. Ils perdaient par là de précieuses occasions de s'instruire sur des choses qu'on ne leur avait pas enseignées dans leur jeunesse et qu'ils avaient par la suite négligé d'approfondir. Ils se fiaient plus à des renseignements de seconde ou de troisième main, transmis par des agents qui désiraient leur plaire en entrant dans leurs vues supposées, qu'aux informations directes d'étrangers qualifiés connaissant à fond le pays et les affaires dont ils venaient parler. Ils se montraient prévenus contre des hommes qu'ils tenaient pour intéressés à parler dans un certain sens. Mais cet intérêt pouvait concorder avec le nôtre. Malheureusement, on discerna mal les concordances, même en Russie. Malgré leur qualité de Slaves, les ministres russes ne comprirent pas mieux que leurs collègues d'Occident les affaires yougoslaves. On sera stupéfait plus tard, lorsqu'on révélera quelle ignorance montrèrent à ce sujet quelques-uns des plus éminents d'entre eux. Les conséquences de pareilles erreurs sont trop terribles pour qu'on n'essaie point d'éclairer le public sur une question qui, par l'enchaînement fatal des circonstances, passe en ce moment au premier plan de la politique européenne.

***

Les Yougoslaves se subdivisent en trois fractions de même race et de langue presque identique : les Serbes, les Croates et les Slovènes.

Les Serbes constituent la population non seulement du royaume de Serbie, tel qu'il existait en 1914, mais encore du royaume de Monténégro, de la Bosnie, de l'Herzégovine et d'une partie de l'ancienne Pannonie, c'est-à-dire de plusieurs

comitats du sud-ouest de la Hongrie, dans le banat de Témesvar et en Syrmie.

Aujourd'hui tout le monde connaît la Serbie. Ses victoires sur les Turcs en 1912, sur les Bulgares en 1913, sur les Autrichiens durant la première année de la guerre actuelle ont porté son nom dans le monde entier. Le roi Pierre Ier et le prince-régent Alexandre sont des princes aussi populaires en France que le roi des Belges et le roi d'Angleterre. Les calamités de l'automne de 1915, l'effroyable retraite d'Albanie, l'exode à Corfou et à Salonique ont valu au peuple serbe, parmi les Alliés, peut-être encore plus de sympathie que la gloire des années précédentes. Mais on sait moins ce que fut l'empire serbe au moyen âge et quelles traces il a laissées. Le rouleau compresseur turc qui écrasa pendant des siècles toute la péninsule balkanique et une partie du bassin septentrional du Danube fit un silence de mort sur d'immenses régions autrefois prospères. Sur tous les pays d'Europe assujettis par les sultans de Constantinople, l'Occident ne connut à peu près rien jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle, et encore les notions qu'il reçut plus tard, jusqu'il y a quelques années, étaient-elles bien sommaires, entachées d'innombrables inexactitudes. C'est pourquoi, lorsqu'éclata en 1913 la querelle entre la Bulgarie et la Serbie au sujet de la Macédoine, l'opinion européenne et les Cabinets des grandes puissances furent complètement déconcertés. Grâce à la supériorité de sa propagande, montée à l'allemande, la Bulgarie put longtemps faire croire à la légitimité de ses revendications sur des pays où elle n'avait certainement pas plus de droits que la Serbie, et dont les populations, bouleversées par les invasions, étaient prêtes à se rallier à l'un ou l'autre des deux États rivaux pourvu qu'elles pussent enfin jouir des libertés élémentaires. Accablée en 1913, la Bulgarie a pris sa revanche en 1915. Elle tient aujourd'hui et prétend conserver les territoires macédoniens litigieux avec quelques autres qui sont purement serbes.

En ce qui concerne ces derniers, ni la Serbie, ni ses alliées ne peuvent transiger. Sans Nich et sans la vallée de la Morava, la Serbie ne peut vivre indépendante ni politiquement, ni économiquement. Les autres Yougoslaves le reconnaissent.

A la conférence de la paix, ils feront bloc avec elle sur ce point. Quant à la Nouvelle-Serbie, celle du traité de Bucarest, les avis semblent partagés chez les Yougoslaves. Sans doute tous désirent la restitution intégrale au roi Pierre de ses conquêtes de 1912-1913. Néanmoins, certains se demandent si, dans le cas où l'union yougoslave pourrait s'effectuer, il ne conviendrait pas de lui sacrifier une partie de la Macédoine, afin de faciliter un règlement général et la réconciliation avec la Bulgarie. Les Slovènes et les Croates, qui sont tournés vers l'Adriatique, s'intéressent médiocrement à la partie des Balkans orientée vers la mer Égée. Ils appréhendent même que les préoccupations balkaniques n'absorbent trop les Serbes au préjudice des intérêts communs du nouvel État qu'ils désirent fonder. Mais les Serbes, que de cruelles épreuves viennent d'instruire et qui ont déjà l'expérience des responsabilités, ne professent pas le même détachement pour la mer Égée. Ils se sont convaincus que, pour vivre et se développer normalement, l'État serbe, soit réduit à lui-même, soit fondu dans une grande Yougoslavie, doit avoir libre accès à la mer Égée. Économiquement et militairement, le libre débouché sur Salonique lui est indispensable. Seul, il assure l'indépendance à l'égard des États au nord du Danube et de la Drave. Le débouché sur l'Adriatique, soit direct en territoire proprement serbe, soit indirect en territoire ami, ne donne nullement les mêmes garanties. L'Adriatique est un grand golfe dont l'entrée peut être facilement fermée.

C'est pourquoi, en 1912 et en 1913, le gouvernement serbe, approuvé par l'unanimité de la nation, tint absolument à conquérir et à conserver une frontière commune avec la Grèce, devenue souveraine de Salonique et du Bas-Vardar. C'est pour la raison inverse que la Bulgarie prétendit se faire octroyer Monastir, Ochrida et une bande d'Albanie jusqu'à l'Adriatique. Travaillant en même temps pour elle-même et pour le compte de l'Autriche-Hongrie, elle voulait couper la Serbie de la Grèce et devenir maîtresse des communications par la Macédoine. Pour satisfaire son ambition, elle ne recula pas devant la plus odieuse trahison. Elle échoua en 1913 et réussit en 1915. Si elle obtenait, lors de la paix générale, les

territoires albanais et macédoniens qu'elle convoite, elle tiendrait la Serbie sous sa dépendance. Il ne doit donc pas être indifférent aux Slovènes et aux Croates que l'État aux destinées duquel ils souhaitent ardemment s'associer reprenne sa liberté de mouvements du côté de l'Égée. Il s'agit de leur propre indépendance. Du reste, les hommes politiques serbes les plus qualifiés sont prêts à se rallier aux solutions les plus conciliantes. Si cuisants que soient leurs souvenirs des procédés bulgares, ils sont disposés à faire en Macédoine une large part à la Bulgarie pourvu que la Serbie et la Grèce restent limitrophes avec de bonnes communications le long du Vardar.

Le Monténégro ou Tchernagore, la Zéta du moyen âge, est un État entièrement serbe. Gouverné du commencement du XVIe siècle jusqu'au milieu du XIXe par les métropolites de Cettigné, appelés vladikas, il jouit d'un gouvernement séculier depuis l'avènement du prince Danilo, qui succèda au vladika Pierre II en 1851. Dès 1493, il y eut une imprimerie yougoslave à Cettigné. De 1830 à sa mort, Pierre II ne cessa de s'occuper de la libération des Serbes d'Autriche et de Turquie. En 1849, il signa avec Alexandre Karageorgévitch un traité secret relatif à l'affranchissement des Serbes. En 1851, 1857 et 1858, pendant les révoltes de Bosnie, le prince Danilo combina ses efforts avec ceux de Michel Obrénovitch. Malheureusement, comme ce dernier, Danilo tomba sous les coups d'un assassin (à Kotor, en territoire autrichien, le 1er août 1860). Pendant les règnes funestes de Milan et d'Alexandre Obrénovitch à Belgrade, les sympathies des Monténégrins s'éloignèrent de la Serbie. Mais elles lui sont entièrement revenues depuis le rétablissement des Karageorgévitch, après l'assassinat d'Alexandre et de la reine Draga, en 1903. Elles n'ont fait que grandir et s'affermir depuis cette époque.

Aujourd'hui, tous les Monténégrins, ceux de la Tchernagore et ceux qui sont allés chercher fortune au dehors, veulent absolument s'unir aux Serbes du royaume. Politiquement la dynastie constitue le seul obstacle à cette union. Mais, avant les événements actuels, le roi Nicolas Ier connaissait

si bien les sentiments de ses sujets qu'il avait dû se rallier en principe à une combinaison qui retardait seulement jusqu'à sa mort la fusion des deux royaumes frères. Au cours de la guerre, ... il envisagea d'autres combinaisons. Il entreprit de prémunir sa famille contre tous les risques en se rangeant ostensiblement d'un côté et en laissant quelques-uns de ses fils se ranger de l'autre. . . . . .

Il négligea d'engager à fond l'armée monténégrine pendant la période critique de la campagne de 1915 et la fit licencier au commencement de 1916 . . . . . .
Le 11 janvier 1916, il rendit aux Autrichiens, presque sans lutte, le mont Lovtchen, réputé imprenable, qui était défendu par 8 000 hommes et qu'il avait déclaré ne pas vouloir céder « même pour un diamant aussi gros que cette montagne. » Lors de la retraite des Serbes à travers l'Albanie jusqu'à Scutari, il se comporta plutôt en neutre qu'en allié; il fit un accueil glacial à son petit-fils, le prince régent Alexandre, qui dut chercher un abri ailleurs que chez le père de sa mère. Il y a tout lieu de supposer qu'il est lié à l'Autriche par un accord secret qui lui promet, à lui ou à ses fils, de légers agrandissements territoriaux avec une subvention pécuniaire.

On ne peut encore s'expliquer à ce sujet en pleine liberté. Mais les Monténégrins sont suffisamment édifiés sur la conduite de leur roi, et ils sont décidés à lier leur sort à celui de leurs frères du royaume de Serbie. Le 18 août 1916, M. André Radovitch, président du Conseil et ministre des affaires étrangères du Monténégro, soumit à Nicolas Ier un mémoire par lequel il lui proposait l'union du Monténégro avec la Serbie et les autres pays yougoslaves ainsi que la fusion des deux dynasties Pétrovitch-Niégoch et Karageorgévitch dans la personne du prince Alexandre de Serbie, son petit-fils. Des droits éventuels étaient réservés au prince Danilo de Monténégro et à sa descendance. Ce premier mémoire, approuvé par les autres membres du Cabinet, étant resté sans réponse, M. Radovitch en présenta un second dans le même sens, le 11 janvier 1917, également avec l'approbation de ses collègues. Il proposait de laisser les questions en litige à l'arbi-

trage de l'empereur de Russie, en avertissant le roi qu'en cas de non-approbation de sa part, il se verrait obligé de donner sa démission. Nicolas Ier ayant continué d'observer une réserve qui équivalait à une désapprobation, M. Radovitch et tous ses collègues lui remirent leur démission. Nicolas Ier ne put trouver, pour former son nouveau Cabinet, que des hommes de troisième plan ne représentant rien.

Par contre, il se forma, sous la présidence de M. André Radovitch, un « Comité monténégrin pour l'Union nationale » qui réunit les membres les plus influents des divers partis. Le 11 août 1917, à l'unanimité, ce Comité a voté l'adoption de la déclaration signée le 20 juillet précédent, à Corfou, par M. Pachitch, président du Conseil et ministre des affaires étrangères de Serbie, et M. Ante Trumbitch, président du Comité yougoslave [1]. Le 14 août, il a notifié ce vote à M. Pachitch et à M. Trumbitch dans des lettres où il se disait « persuadé que le salut et le progrès du Monténégro résident uniquement dans son union avec la Serbie et les autres pays habités par le peuple serbo-croate ». Il ajoutait qu'il était « d'autant plus de son devoir de se prononcer, au nom du peuple du Monténégro, sur le pacte de Corfou, que le roi Nicolas et son gouvernement sont restés impassibles devant cet acte important, et que le Parlement et l'armée du Monténégro, ... se trouvent dans l'impossibilité de prendre part à la solution de cette question d'importance capitale [2] ». Les égards officiels témoignés par le gouvernement français à Nicolas Ier et à sa famille ne doivent pas faire illusion au public. Si l'on voulait connaître les véritables sentiments des Monténégrins envers leur souverain, il conviendrait de les chercher dans les passages suivants de la lettre de démission adressée le 20 mai 1916, par M. Lazar Miouchkovitch, alors président du Conseil :

C'est vous, avec votre famille et votre camarilla, qui avez conduit le Monténégro à la banqueroute actuelle...

En voici les preuves : ce sont les entrevues de votre fils, le prince

1. Nous reviendrons plus loin sur cette déclaration.

2. Depuis le mois de juillet 1917, le Comité monténégrin pour l'Union nationale publie à Genève un Bulletin mensuel. On y trouvera quantité d'informations des plus curieuses sur les affaires monténégrines.

Pierre, avec le lieutenant-colonel Hubka ; les pourparlers de votre fils et héritier du trône, le prince Danilo, par l'intermédiaire de M. Carminatti. avec le comte Bernsdorf, agent des puissances centrales ; et tant d'autres fautes graves que vous avez commises, vous et votre famille et votre camarilla, et que je n'ai pas besoin de citer.

Je suis persuadé que toutes ces fautes, celles de votre famille et de votre camarilla, et même les miennes., ne sauraient être attribuées au peuple serbe du Monténégro, qui n'a jamais manqué de s'acquitter de son devoir national et a fait tant de sacrifices pour la réalisation des idées serbes... Par conséquent, je suis persuadé que ce peuple aura des hommes qui ne permettront pas qu'il soit porté responsable des crimes des autres, et qu'il entrera sans tache dans la communauté serbe, ce qu'il a bien mérité par sa lutte séculaire pour l'affranchissement et l'union du peuple serbe.

Langage amer et dur, mais qu'on retrouve dans la bouche de tous les Monténégrins. Nicolas Ier a perdu dans la dernière partie de sa vie tout le prestige qu'il avait gagné pendant la première, lors de l'insurrection de Bosnie-Herzégovine et de la guerre russo-turque. L'effondrement du tsarisme le prive aussi de la protection que le mariage de deux de ses filles à des grands-ducs lui valait en Russie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Au contraire des Serbes et des Monténégrins qui sont presque tous de religion orthodoxe, les Bosniaques et les Herzégoviniens, quoique tous de race et de langue serbe, se partagent entre l'orthodoxie, l'islamisme et le catholicisme. Cette division religieuse résulte de leur histoire. Jusqu'à la conquête de leur pays par Mahomet II en 1463, ils avaient vécu sous le régime féodal, tantôt sous des princes régnant sur de vastes territoires comme l'empereur Douchan ou Tvrdko Ier, tantôt sous des seigneurs dont l'autorité variait en étendue et en force. Au moment de l'invasion turque, l'hérésie bogomile, apportée d'Asie par les soldats de l'empire byzantin, était en grande faveur en Russie et en Herzégovine [1]. Par son

1. Cf. sur l'hérésie bogomile en Bosnie, Louis Léger : *l'Histoire des Bogomiles en Bosnie et en Bulgarie au moyen âge*, et Vouk Primoraç : *la Question yougoslave*, p. 209 et suiv.

caractère, qui tenait du gnosticisme, du massalianisme et du manichéisme, elle se rapprochait de la simplicité de l'Islam. Les persécutions des rois de Croatie et de Hongrie incitèrent les bogomiles à prendre la religion du vainqueur. Les hérésiarques avaient tout intérêt à une conversion qui satisfaisait leur rancune contre leurs persécuteurs et les faisait participer aux privilèges des conquérants. La grande majorité de la noblesse passa à l'islamisme et conserva sa nouvelle religion malgré les efforts persévérants des missions franciscaines.

C'est ainsi qu'encore aujourd'hui les deux millions de Bosniaques-Herzégoviniens (1 931 802 d'après le recensement de 1910) se répartissent entre les trois grandes religions de l'Orient européen : environ 43 p. 100 sont orthodoxes, 32 p. 100 musulmans et 22 p. 100 catholiques. Mais les uns et les autres n'ont cessé de parler serbe durant toute la domination ottomane. Les musulmans ne sont nullement des Turcs, comme le croient trop souvent les Occidentaux ; ce sont de purs Serbes. Seulement, plus de quatre siècles de régime turc les ont mis en opposition avec les rayas chrétiens, et le régime autrichien, depuis 1878, au lieu d'atténuer les diffférences entre les diverses parties de la population, les a accentuées suivant le principe habsbourgeois : *divide et impera*. Sous François-Joseph Ier, les faveurs allaient en premier lieu aux catholiques, ensuite aux musulmans ; les orthodoxes, qui étaient censés représenter le panserbisme, subissaient toutes les vexations. Les fonctions les plus importantes étaient confiées à des Allemands et à des Magyars. La police, dirigée de Vienne et de Pest, était souveraine. Depuis que les Croates catholiques sont devenus partisans résolus de l'union yougoslave, les Bosniaques catholiques ont suivi le mouvement. Les réfractaires se trouvent seulement parmi ceux qui ont reçu l'empreinte des Jésuites et qui obéissent à Mgr Stadler, archevêque de Serajévo. En somme, quoique le régime dictatorial imposé aux deux provinces occupées en 1878 et annexées en 1908, empêche la population de manifester librement ses sentiments, il n'est pas douteux que, en dehors des personnes vivant de l'occupation austro-hongroise, l'immense majorité des habitants désire passionnément leur rattachement à une grande Yougoslavie. C'est précisément à cause de

cela que le gouvernement austro-hongrois résolut en 1914 d'écraser la Serbie ; il comptait détruire ce qu'il appelait le panserbisme en supprimant l'indépendance du royaume qu'il considérait comme le foyer de l'agitation yougoslave. Mais, en réalité, ce foyer brûle dans l'intérieur même de la monarchie. Il ne s'éteindrait pas avec l'indépendance de la Serbie. Tous les auteurs d'attentats contre les hauts fonctionnaires austro-hongrois en Bosnie et en Croatie, de même que les assassins de l'archiduc François-Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg, étaient des sujets de Sa Majesté I. et R. Apostolique.

Les Serbes de Hongrie sont établis en masses compactes dans la Baranja (dans l'angle entre la Drave et le Danube), dans la Batchka, entre la Theiss et le Danube, et dans le banat de Témesvar, entre la Theiss et la ligne qui suit approximativement la voie ferrée Témesvar, Karansébes et Orsova. Ailleurs, ils forment encore des îlots importants, mais trop dispersés pour qu'on puisse sérieusement les adjoindre à la Yougoslavie.

Le nom de Voïévodine qu'au siècle dernier on donnait au Banat et à la Batchka indique bien le caractère slave de la population. A l'origine, les Serbes n'avaient guère franchi le Danube. Ils furent refoulés au XVe siècle sur la rive gauche du grand fleuve par l'invasion turque qui, sans provoquer de véritable exode, détermina un mouvement continu de migration vers la Hongrie méridionale. Au XVIIe siècle, les émigrés retombèrent sous le joug des sultans qui poussèrent leurs conquêtes jusqu'au cœur de l'Autriche. A la fin du XVIIe siècle, les Turcs furent chassés de Hongrie, et les Serbes, qui avaient concouru à leur expulsion, obtinrent de l'empereur un « privilège » qui les reconnaissait en qualité de nation jouissant d'une pleine autonomie politique et religieuse. Mais les promesses impériales furent violées dès que fut passé le danger qui les avait fait contracter. Durant tout le XVIIIe siècle, les Serbes eurent à lutter, sans grand succès, contre l'arbitraire des agents de Marie-Thérèse et de ses fils. Ils prospérèrent néanmoins, devinrent les maîtres du commerce entre Pest et Constantinople, fondèrent en quantité des églises,

des monastères et des écoles. En 1825, ils créèrent à Novi-Sad (Neusatz), centre de vie intellectuelle, une société littéraire, la *Srpska Matiça*, dont l'influence s'étendit très loin. En 1848, lors de l'insurrection magyare, ils tinrent à Carlovitz une assemblée nationale où ils conférèrent à l'archevêque orthodoxe de cette ville le titre de patriarche; en même temps ils élurent le colonel Stéfan Chouplikaç voïvode de toute la Voïévodine, qui, dans leur programme, devait être réunie au royaume de Croatie, Slavonie et Dalmatie.

Par sa patente du 3 décembre 1848, l'empereur François-Joseph, qui venait de monter sur le trône, confirma les titres donnés à l'archevêque Raïatchitch et au colonel Chouplikaç ainsi que la création de la Voïévodine. Seulement, il étendit démesurément le territoire de celle-ci de manière à y noyer les Serbes et à rendre impossible son rattachement à la Croatie. En fait, la Voïévodine fut administrée par des Allemands. D'ailleurs elle ne subsista pas longtemps. L'insurrection magyare une fois réprimée, François-Joseph renia ses engagements envers les populations qui l'avaient sauvé de la débâcle. Le 27 décembre 1860, par un acte unilatéral, il rattacha purement et simplement la Voïévodine à la Hongrie. En vain le patriarche Raïatchitch obtint-il, par rescrit du 24 juillet 1861, la promesse que les vœux du congrès serbe réuni au mois d'avril précédent à Carlovitz seraient portés devant le Parlement hongrois. Cette promesse ne fut pas tenue plus que les autres. Bien au contraire, François-Joseph sacrifia complètement aux Magyars les Serbes, comme les autres nationalités de Hongrie, dans le compromis dualiste de 1867. Les lois de 1868 sur l'indépendance ecclésiastique et scolaire ne compensèrent pas cet asservissement. Du reste, elles furent appliquées sans bonne foi, puis abrogées indirectement par la loi du 12 juillet 1912 qui supprima l'autonomie ecclésiastique, et par la loi Apponyi de 1913 qui imposa l'obligation d'enseigner le magyar dans les écoles non magyares sous peine de fermeture de ces écoles. Tout dernièrement, le comte Apponyi étant redevenu ministre de l'instruction publique, cette loi a encore été renforcée.

Les statistiques magyares comptent 185 000 Serbes dans la Batchka, 285 000 dans le Banat et de 36 à 55 000 dans

la Baranja. Il est permis d'y ajouter 28 000 Slovaques et 10 000 Ruthènes vivant dans la première de ces provinces pour avoir le total officiel des Yougoslaves dans cette partie de la Hongrie, soit un peu plus de 500 000. Même en grossissant ce chiffre des éléments négligés par les recenseurs magyars, on n'arrive pas à un total imposant qui légitime des revendications sur de grands territoires. Mais, aux yeux des Serbes, la Batchka et le Banat présentent une grande importance. En effet, ils se trouvent en face même de la ville et de la province de Belgrade et constituent le prolongement direct de la Serbie royale. Malheureusement leur situation de l'autre côté du Danube et le mélange d'autres populations en forte proportion rendraient leur attribution difficile dans le cas où la Hongrie serait obligée de subir les conditions des Alliés. La fixation d'une frontière au nord, dans la grande plaine, serait forcément déterminée par des considérations arbitraires. De plus, le Banat est intégralement réclamé par la Roumanie qui a très énergiquement insisté pour l'obtenir au cours de ses négociations avec la Triple Entente. Le Cabinet de Bucarest reconnaissait que, sur une population totale de 1 582 000 habitants, les Roumains ne dépassaient guère le chiffre de 600 000, et que, dans le district occidental de Torontal en particulier, les 200 000 Serbes y vivant possédaient incontestablement la majorité relative. Mais, à l'époque qui précéda son intervention dans la guerre, il se préoccupait de constituer une Grande Roumanie entre de fortes frontières naturelles, et il prétendait aller à l'Ouest jusqu'à la Theiss. Cette prétention fut même une cause sérieuse de dissentiments avec les Alliés jusqu'au milieu de l'été 1916. Aujourd'hui, il y a lieu de croire que, dans le cas où les circonstances le permettraient, le partage du Banat entre la Roumanie et la Serbie s'effectuerait à l'amiable.

***

La Dalmatie s'étend sur une longue et mince bande de terrain entre l'Adriatique à l'Ouest, et le Monténégro, l'Herzégovine, la Bosnie et la Croatie à l'Est. De race et de langue elle est foncièrement serbo-croate. Le recensement officiel

de 1910 accuse 610 000 Serbo-Croates contre 18 000 Italiens. En se donnant beaucoup de peine, les statisticiens italiens se sont découvert 40 000 congénères ou compatriotes. Les plus fougueux irrédentistes vont quelquefois jusqu'à 60 000. Mais pour atteindre ce chiffre de haute fantaisie, ils sont obligés d'annexer dans leurs statistiques une multitude de gens qui se sont toujours crus serbo-croates et qui déclarent n'avoir rien de commun avec l'Italie. Si l'on compulse les résultats des élections générales faites en 1907 et en 1911 sur la base du suffrage universel, on trouve :

En 1907	132 776	électeurs inscrits
—	59 955	voix serbo-croates
—	3 076	voix italiennes.
En 1911	144 213	électeurs inscrits
—	71 097	voix serbo-croates
—	5 925	voix italiennes

Les 11 députés que la Dalmatie envoie au Reichsrat de Vienne, et qui sont élus sur la base du suffrage universel, sont tous serbo-croates. Sur 86 administrations communales, 85 sont entre les mains de municipalités serbo-croates. Seule, celle de Zara (Zadar) est au pouvoir des Italiens ; et encore cela tient-il au système des curies en vigueur pour les élections locales, car l'ensemble de la circonscription communale de Zara contient 23 651 Serbo-Croates contre 11 552 Italiens. Sur les 45 membres de la Diète dalmate, élus d'après un vieux système adopté à une époque où les italianisants étaient en faveur, il y a 39 Serbo-Croates et 6 Italiens.

Les observateurs impartiaux, dégagés de toute idée préconçue, trouvent de 3 à 4 p. 100 d'Italiens en Dalmatie. En admettant, sans d'ailleurs qu'aucune bonne raison justifie cette hypothèse, que cette proportion doive être élevée de 1,2 ou 3 p. 100, cela ne changerait en rien le fait incontestable que ce pays est serbo-croate, qu'il ne veut pas devenir italien, et qu'aucun État étranger n'a le droit d'établir sa domination sur lui. Dans un article publié dans la *Quarterly Review* du 1er janvier 1918, M. G. Salvemini, professeur d'histoire à l'Institut d'études supérieures de Florence, dit : « Il ne

peut y avoir en Italie une seule personne raisonnable, au fait du véritable état de choses, qui puisse croire que l'Italie serait capable de dénationaliser cette région et de ramener le bon vieux temps où elle était regardée comme une colonie de la République vénitienne. » Dans l'*Azione socialista* du 12 août 1916, le professeur Mondaini écrivait :

Puisque le droit national d'un peuple trouve par définition ses limites dans le droit national des autres, il n'est point admissible de sacrifier le droit national de 600000 personnes au droit aussi national des 60 000 autres (chiffre des supputations les plus larges de nos géographes italiens), à moins que, en s'appropriant encore une fois la théorie hégélienne, écrite en lettres de sang sur les drapeaux allemands, du droit des plus civilisés ou prétendus tels, on ne proclame (et ce serait un comble de la part des démocrates même impérialistes !) que les 600 000 moins évolués sont sans droit en face des 60 000 plus évolués !

Un autre Italien, dont le caractère et la science sont également appréciés, M. Giuseppe Prezzolini, terminait ainsi un ouvrage publié à Florence dans l'été de 1915 [1] :

Occuper la Dalmatie est acte d'impérialisme ; cela ne peut être la conséquence d'une guerre nationale. Il faut parler clairement. Si l'on veut entraîner l'Italie dans la voie de l'impérialisme, nous nous y opposerons résolument ; et si, demain, comme des projets approuvés par la Société *Pro Dalmazia* le font entrevoir, on procède à une politique d'oppression des majorités et des minorités slaves, en Dalmatie et ailleurs, nous, Italiens, et précisément parce qu'Italiens, parce que faisant partie d'un peuple qui a une civilisation supérieure, nous accourrons au secours de ces majorités et de ces minorités, et nous sommes sûrs que toute la démocratie non gâtée par les appétits impérialistes nous suivra. Ceux qui croient conduire l'Italie à Spalato, à Sebenico, à Traù, pour exercer des représailles et des oppressions, ne savent pas que, avec l'Italie, ils y conduiront aussi des Italiens qui ne permettront pas ces représailles et ces oppressions. Le jour où des Italiens seraient inférieurs au nom d'Italie, ce serait une véritable obligation d'*italianita* que de s'insurger contre eux.

D'autre part, pendant toute la période du *risorgimento* et, après la constitution de l'unité italienne, jusqu'au commencement de ce siècle, la Dalmatie ne figurait point parmi les

1. *La Dalmazia*, brochure in-8° de 75 pages, Libreria della Voce, Florence.

revendications des irrédentistes. A la veille de la guerre de 1866, la presse piémontaise, toscane et lombarde soutenait le programme ainsi formulé par la *Perseveranza* de Milan : « L'Italie désire les provinces qui lui ont été arrachées, tout ce qui va du Brenner au Quarnero ; mais ses aspirations ne vont pas au delà. » Vers le même temps, Mazzini disait : « L'Istrie est nôtre, aussi nécessaire à l'Italie que les ports de Dalmatie aux Slaves du Sud. » Si l'on remontait plus haut encore, on constatait que Dante fixait la frontière de l'Italie au Quarnero :

Si com' a Pola, presso del Quarnaro
Che l'Italia chiude e suoi termini bagna,
Fannó i sepolchri tutto il loro varo.

Dès lors, comment expliquer qu'une campagne d'une âpreté et d'une ardeur exceptionnelles ait été organisée depuis 1914 en faveur de l'annexion de la Dalmatie à l'Italie, et que le Cabinet Salandra-Sonnino se soit fait reconnaître par la Triple Entente, dans le traité du 26 avril 1915 [1], la partie la plus importante de cette province, c'est-à-dire toute la partie nord jusqu'au cap Planka, entre Traù et Sebenico, avec la plupart des îles semées le long de la côte? Dans la *Revue de Paris* du 1er février dernier, nous avons donné quelques raisons générales de la politique de la Consulta. Il est inutile aujourd'hui de revenir en détail sur les arguments des annexionnistes, car il semble que les prétentions italiennes sur la Dalmatie seront abandonnées en fait, sinon officiellement. Devant le danger national créé par le désastre de Caporetto, plus que devant les protestations des Yougoslaves et des publicistes indépendants, le Cabinet présidé par M. Orlando a senti la nécessité d'alléger un programme annexionniste qui ne correspondait plus, sous aucun rapport, aux possibilités réalisables. Néanmoins, il convient d'indiquer que le Comité *Pro Dalmazia*, la Société *Dante Alighieri*, la *Lega Nazionale* et la presse impérialiste étayaient leur thèse

1. Le texte de ce traité, ou du moins la traduction en italien de la version anglaise d'après les dépêches du gouvernement maximaliste de Pétrograd, a été lu le 13 février, à la Chambre des députés d'Italie, par M. Bevione.

sur des raisons géographiques, historiques, ethniques, militaires et économiques.

D'après tous ces propagandistes, les frontières naturelles de l'Italie sont constituées par la chaîne des Alpes, laquelle se prolonge « des Alpes Rhétiques le long des Carniques et des Juliennes aux Dinariques, c'est-à-dire du Brenner à Cattaro », en englobant toute la côte adriatique jusqu'à l'Albanie. Historiquement, la Dalmatie a appartenu à Rome dans l'antiquité, à Venise au moyen âge et à l'époque moderne. Ethniquement, les éléments italiens dominent dans les grands centres de la vie intellectuelle et économique. Militairement, l'Italie ne peut assurer son existence nationale que si elle possède le labyrinthe d'îles et de canaux de la côte orientale de l'Adriatique. Économiquement, la Dalmatie lui est nécessaire pour sa pénétration dans les Balkans.

Aucun de ces arguments ne tient debout. La raison géographique ne vaudrait politiquement rien si elle était techniquement bien fondée. Mais elle est mal fondée. Même dans les écoles d'Italie, on enseigne que les frontières naturelles de l'Italie, déterminées par la ligne de partage des eaux de la chaîne alpestre, s'arrêtent au Porto Re, dans le golfe de Fiume, et qu'au sud de ce point commence la péninsule balkanique. Des géologues, il est vrai, ont imaginé que le bassin de l'Adriatique formait le centre de l'unité géographique de l'Italie. Seulement, comme le remarque M. Mondaini, « cette trouvaille rentre dans la géographie de marque pangermanique, suivant laquelle la frontière géographique méridionale de la région germanique est déterminée non par la ligne de partage des eaux des Alpes centrales, mais par la ligne du Pô ».

Historiquement, la Dalmatie a fait partie de l'empire romain et s'est trouvée sous le protectorat de Venise. Toutefois est-ce un motif de l'attribuer à l'Italie? Des Portes d'Hercule au Pont-Euxin, bien d'autres pays ont appartenu à l'empire romain, qu'aucun ministre ou propagandiste italien ne s'aviserait de réclamer. Il est inutile d'insister. Les héritiers de l'empire romain ne se trouvent pas qu'à Rome. Quant à la domination vénitienne, elle ne changea point le caractère slave du pays, nettement accusé dès le VIIe siècle. Effective seulement sur le littoral, elle n'atteignait pas l'arrière-

pays ; elle n'absorbait pas la république de Raguse. Elle n'a laissé aucune trace dans la littérature locale. Venise n'avait créé ni écoles, ni hôpitaux, ni routes ; elle traitait la Dalmatie en colonie militaire, en domaine d'exploitation, sans se préoccuper de lui imposer sa langue ou de gagner les cœurs [1]. Aussi un historien français d'une science et d'une impartialité certaines [2] a-t-il pu résumer ainsi l'état du pays au moment de la chute de Venise : « La vérité est que, lorsque les Français de Marmont arrivent, ils trouvent le Slave partout, l'Italien à côté de lui dans les îles et sur la côte, les mœurs et la culture italiennes dans les villes, et aussi le souvenir vivant et parfois affectueux de Venise ; mais, nulle part, aucun Dalmate ne leur dit être Italien. Tous, au contraire, ils s'affirment frères des Slaves du dehors dont ils partagent les douleurs et célèbrent les succès. » Les mémoires du temps concordent tous à ce sujet. La slavisation de la Dalmatie à l'époque moderne est une légende sortie du cerveau des nationalistes italiens. C'est au contraire l'italianisation qui fit des progrès durant le premier demi-siècle de la domination autrichienne, grâce au besoin que les empereurs de Vienne eurent de Dalmates parlant italien pour administrer la Lombardo-Vénétie. Après 1870 seulement, quand l'irrédentisme gagna de proche en proche, l'administration impériale favorisa les Slaves du littoral aux dépens des Italiens.

Quant à la question ethnique, nous avons déjà cité des statistiques décisives. On peut encore ajouter que, à une époque récente, le Saint-Siège a reconnu le caractère slave de la Dalmatie. Malgré les démarches du comte Kalnoky, alors ministre commun des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, Léon XIII maintint l'usage de la liturgie slave — plus précisément paléoslave, avec des caractères glagolites, antérieurs aux cyrilliques — dans les diocèses de Sign, de Veglia, de Zara et de Spalato. Pie X fit de même. Dans les autres diocèses, le mouvement en faveur de l'usage général de la liturgie slave est très fort. Du reste, aux messes latines, on chante toujours, dans toutes les églises, l'Épitre et l'Évangile en langue vul-

1. Voir à ce sujet *la Dalmatie, l'Italie et l'Unité yougoslave*, par le comte L. de Voïnovitch, chez Georg et Cie, 1917.

2. M. Émile Haumant dans *la Slavisation de la Dalmatie*. Paris, 1917.

gaire serbo-croate. On emploie la même langue, dans les villes et dans les campagnes, pour toutes les cérémonies autres que la messe, telles que le baptême, la confirmation, le mariage, les enterrements, etc. Le 7 mars 1902, le Saint-Siège qui, l'année précédente, sur les instances de Mgr Stadler, avait transformé le collège *illyrique* de Saint-Jérôme à Rome en collège *croate*. rétablit le caractère serbo-croate de ce collège et reconnut l'existence des Serbes catholiques[1].

Les arguments tirés des exigences de la défense nationale pourraient servir à n'importe quel État pour justifier des revendications sur n'importe quoi. Ils ne sont admissibles que s'ils ne violent pas des droits préexistants. Dans le cas du Trentin, ils sont irréfutables, car cette province, de langue italienne, s'enfonce comme un coin entre la Lombardie et la Vénétie. Mais, dans un monde organisé, un État de haute civilisation ne saurait revendiquer, à titre de glacis militaire, des territoires habités par des populations qui repoussent absolument sa domination. Quand les populations sont mélangées, enchevêtrées, il est permis de passer par-dessus les convenances d'agglomérations plus ou moins importantes pour établir une frontière logique au point de vue militaire et administratif — à charge de réciprocité. On comprendrait des combinaisons de ce genre à propos de l'Istrie et de la lisière occidentale de la Slovénie. En ce qui concerne un pays aussi un que la Dalmatie, aucune considération militaire ne légitimerait son annexion ni son démembrement. Mais, dans ce cas particulier, on peut affirmer que les considérations purement militaires, sans parler des autres, s'opposent absolument à l'annexion.

La côte dalmate est indéfendable pour l'État qui ne possède pas l'arrière-pays, et, pour être gardé sérieusement, cet arrière-pays exigerait la présence d'une armée de plusieurs centaines de mille hommes. En effet, sa situation géographique l'expose constamment au risque d'être coupé par une armée venant de l'Est. Soit l'Autriche, si elle subsiste, soit la Magyarie, si elle s'affermit, soit la Yougoslavie, si elle se constitue,

1. D'après le comte de Voïnovitch, l'un des négociateurs de la convention du 7 mars 1902, la rancune gardée à cette occasion par le Cabinet de Vienne contre le cardinal Rampolla fut l'une des causes du *veto* opposé par l'Autriche à ce prince de l'Église au conclave de 1903.

seront toujours en mesure de former une masse de choc venant prendre de flanc, à un point sensible, le corps italien d'occupation dispersé du golfe de Spalato au Quarnero, et séparé de la péninsule latine par le large fossé de l'Adriatique. Il ne suffit pas de proclamer cette mer lac italien pour qu'elle le devienne en effet. Aucun argument de sentiment, aucun artifice de polémique ne détruira jamais le fait que toute sa rive orientale au-dessous du Quarnero n'est pas italienne, qu'elle est slave, albanaise et grecque, et qu'elle est destinée par la nature des choses à rester telle pendant des siècles. Si l'Italie venait à y établir sa domination par la force, elle ne pourrait l'y maintenir que par un déploiement de forces hors de toute proportion avec ses ressources militaires et économiques. Il lui serait incomparablement plus avantageux de voir un peuple ami solidement installé sur cette rive, prêt à la défendre contre les agressions de l'Est. Une alliance avec une Yougoslavie intéressée à se prémunir contre les attaques de la Germanie ou de la Magyarie constitue la solution la plus efficace, la moins coûteuse du problème de la défense nationale dans l'Adriatique. L'annexion donnerait une garantie illusoire et créerait un irrédentisme serbo-croate des plus dangereux.

En ce qui concerne la défense nationale, elle exige simplement, de l'avis de marins aussi patriotes qu'expérimentés, l'occupation de quelques bases et la neutralisation d'une partie des côtes. A cet effet, il suffit d'occuper Pola, Vallona et quelques-unes des îles où la population est insignifiante. Depuis la transformation des sous-marins en véritables bateaux de guerre, la sécurité *absolue* désirée par les Italiens dans l'Adriatique est impossible à obtenir. Les amiraux de Victor-Emmanuel III le savent bien. A ce point de vue encore, il vaudra mieux, en temps de guerre, posséder l'amitié des populations riveraines que la souveraineté des côtes. On sait assez comment des sous-marins peuvent se ravitailler avec la complicité de quelques gens.

Économiquement, le raisonnement des annexionnistes est un contresens. La pénétration dans les Balkans par la côte adriatique ne peut se faire que par des voies d'une direction perpendiculaire à la mer. C'est ce que les ingénieurs de Marmont avaient reconnu du premier coup d'œil. Aussi s'étaient-

ils empressés de dresser les plans de plusieurs routes transversales pénétrant en Bosnie et en Herzégovine. Malheureusement la courte durée de l'administration française ne permit pas l'exécution de ce plan. Napoléon Ier sentait si bien l'importance de la question qu'il projetait de se faire céder la Bosnie par le sultan et d'acquérir une partie de la Croatie. Mais il remuait tant de projets à la fois que ceux-là restèrent, avec beaucoup d'autres, à l'état de rêves. Sous le régime austro-hongrois, on construisit presque uniquement des voies longitudinales dans la direction de Pest ou de Vienne. Les anciennes routes transversales furent délaissées et demeurèrent à l'état de sentiers. Tout le système des voies de communications fut appelé à desservir la Germanie et la Magyarie. Les Cabinets de Vienne et de Berlin, le premier surtout, se sont toujours opposés, en fait, sinon publiquement, à la création de voies transversales partant de Serbie ou de Macédoine. De 1908 à 1913, ils n'approuvèrent dans les protocoles les projets de chemins de fer Danube-Adriatique qu'avec la ferme intention d'empêcher d'y donner suite. Ils ne voulaient pas laisser la Balkanie trouver des débouchés en dehors de leurs sphères d'influence.

Pour que s'établisse, conformément aux désirs du Cabinet de Rome, un courant commercial actif entre l'Adriatique et l'intérieur des Balkans, il faut donc qu'il y ait accord entre les possesseurs de la côte dalmate et ceux des territoires situés au delà des Alpes Dinariques. Dans les circonstances présentes, cet accord ne peut être réalisé que par la création de la Yougoslavie. Si l'Italie s'emparait de la côte, les Serbo-Croates de tout l'arrière-pays, exaspérés, s'orienteraient vers Salonique. Si les Habsbourg, après avoir perdu la Dalmatie, conservaient la souveraineté de la Croatie, de la Bosnie et de l'Herzégovine, ils accentueraient leur politique de chemins de fer vers la mer Égée. Le seul moyen pratique pour l'Italie de pénétrer commercialement dans les Balkans par la côte adriatique consiste à conclure avec une Yougoslavie amie de bons traités de commerce. A la fin de l'été de 1917, M. Pachitch, président du Conseil de Serbie, faisait la réponse suivante à M. Bevione, journaliste et député italien, qui lui demandait quelles compensations pourraient être accordées à l'Italie

contre la renonciation à ses revendications sur la Dalmatie continentale et insulaire : « Il n'existe qu'une seule réponse à faire, et elle est très simple : les voies transversales des Balkans [1]. » M. Pachitch avait raison. De bonnes voies transversales serviront les intérêts économiques de l'Italie aussi bien que ceux de la Serbie. En outre, elles resserreront les liens de toute sorte entre les deux pays.

Si la question était soumise à un Chinois ou à un Japonais, la démonstration de l'inutilité et du danger pour l'Italie d'annexer tout ou partie de la Dalmatie lui semblerait irréfutablement établie. Seul le trouble jeté par la passion dans les esprits peut faire hésiter encore quelques personnages consulaires.

***

La Croatie-Slavonie s'étend entre l'Adriatique, où elle possède une façade de 150 kilomètres entre l'Istrie et la Dalmatie, à l'Ouest, la Carniole, la Carinthie, la Styrie et la Drave au Nord, le Danube à l'Est, la Save et l'Una au Sud. Les Croates y font rentrer aussi le Medjumurje, pays de 735 kilomètres carrés situé entre la Drave, la Mur et la Styrie, et faisant administrativement partie du comitat hongrois de Zala ; ils réclament un peu plus de 82 000 des leurs sur les 90 ou 91 000 habitants de ce district qui appartenait à la Croatie jusqu'au milieu du XIXe siècle et qui, encore aujourd'hui, est placé sous la juridiction ecclésiastique de l'archevêque d'Agram (Zagreb).

La Croatie officielle compte, d'après le recensement de 1910, 2 621 954 habitants répartis sur 42 534 kilomètres carrés. Ce n'est point une province de Hongrie. C'est une ancienne principauté, transformée en royaume par Tomislav en 924. Le royaume s'agrandit au siècle suivant, de manière à comprendre la Slavonie et la Dalmatie, avec le duché de Bosnie pour vassal. Il porta dès lors le nom de *regnum triplex et unum*, de royaume triunitaire. En 1092, par suite de l'extinction de la dynastie nationale, il se rattacha, par un lien purement personnel, au royaume de Hongrie. Après quelques

1. Voir *le Problème yougoslave*, par M. Milan Thémérikitch, dans le *Bulletin monténégrin* du 1er décembre 1917.

différends, il fut décidé qu'il conserverait sa pleine indépendance et que le roi y serait représenté par un ban ou vice-roi. La descendance de Ladislas Ier, roi élu, s'étant éteinte en 1301, les Croates élurent roi Charles d'Anjou qui devint aussi roi de Hongrie six ans plus tard. Dans des circonstances analogues, ils élirent en 1527, à la Diète de Célina, Ferdinand de Habsbourg qui, seulement ensuite, fut proclamé roi de Hongrie. Malheureusement la Croatie, périodiquement foulée par les Turcs, dut songer à se défendre plutôt contre eux que contre les empiétements de la puissance impériale. Une grande bande de son territoire, de l'Adriatique au Danube, fut organisée en confins militaires par Marie-Thérèse, et resta soumise jusqu'en 1873 à un régime militaire où l'allemand était la seule langue de service. Obligée durant des siècles de se tenir constamment en garde contre les Turcs, la population était de mœurs guerrières. La nécessité d'une protection puissante l'attacha à la Maison de Habsbourg.

En 1848, les Croates, commandés par le ban Jellatchitch, défendirent l'empereur contre les Hongrois révoltés et sauvèrent la monarchie. En retour de ce service capital, ils avaient reçu de François-Joseph Ier la promesse de la réunion de Fiume et de la Dalmatie à leur royaume. Mais ils ne furent pas mieux récompensés que les Serbes de la Batchka. La Constitution qui leur fut octroyée le 4 mars 1849 ne fut pas appliquée. Elle fut supprimée deux ans plus tard par le ministre centralisateur Bach qui restaura l'absolutisme pur et simple. L'allemand fut introduit comme langue officielle en même temps qu'en Hongrie. Un instant, des misères communes rapprochèrent les Croates des Magyars. Mais, après Sadowa, François-Joseph capitula devant les Magyars et leur livra les autres pays qui, d'après eux, relevaient de la Couronne de Saint Étienne. La Croatie refusa de ratifier l'*Ausgleich* de 1867 conclu sans son concours entre Vienne et Pest. Elle négocia elle-même un compromis avec la Hongrie, qui fut signé en septembre 1868. Cet acte, la *Nagoda*, fut revisé en 1873 et en 1881 dans un sens légèrement favorable aux Croates. En somme, il établit l'union personnelle entre la Couronne de Hongrie et la Couronne de Croatie, institue à Zagreb une Diète chargée de légiférer sur les affaires inté-

rieures, la justice et l'instruction publique, et investit du pouvoir exécutif un ban nommé par le roi sur la proposition du ministère hongrois. La Croatie est représentée par un ministre spécial dans le Cabinet hongrois; elle envoie quarante membres à la Chambre des députés hongroise et trois à la Chambre des magnats. En vertu de l'article 56, le croate est la langue officielle de la Croatie-Slavonie.

Depuis la mise en vigueur de la *Nagoda*, les Magyars n'ont cessé de la violer. Quoiqu'ils forment seulement un peu moins de 4 p. 100 de la population, ils prétendent s'imposer, eux et leur langue. Ils recourent à la fois à la ruse et à la force. En 1883, ils nommèrent ban le comte Khuen-Hédervary qui gouverna en dictateur pendant vingt ans, suspendant les lois, bousculant la Diète, modifiant la loi électorale. Cette tyrannie finit par mettre d'accord, dans une pensée patriotique commune, les Serbes orthodoxes et les Croates catholiques que la politique austro-hongroise s'ingéniait à exciter les uns contre les autres. Ils scellèrent en 1905, à Zadar (Zara) et Riéka (Fiume), un pacte de réconciliation. Les nouvelles élections amenèrent à la Diète une forte majorité serbo-croate. Alors le roi suspendit la Diète, du 14 mars 1908 au commencement de 1910, et prononça quatre fois sa dissolution dans l'intervalle de quelques années. De 1908 à 1914, l'Europe retentit des scandales austro-magyars en Croatie. On se rappelle encore le monstrueux procès d'Agram, en 1909, où l'administration mit tout en œuvre, y compris les faux, pour perdre une multitude de braves gens suspects de panserbisme.

Économiquement, la Croatie fut traitée aussi mal. Par un tour de passe-passe, qui équivalait à un faux en écriture publique, les Magyars se firent attribuer dans leur exemplaire de la *Nagoda* la ville de Fiume, le seul grand port croate. Malgré toutes les protestations, ils s'en emparèrent et la gardèrent. Les chemins de fer furent construits et administrés exclusivement dans l'intérêt hongrois. Les tarifs furent établis de manière à favoriser Budapest dans une proportion inouïe. Ainsi il n'en coûtait pas plus pour voyager de Fiume à Pest que pour aller seulement jusqu'à Agram. Pour se rendre d'une ville croate à une autre, il fallait souvent faire un immense détour par la Hongrie et s'arrêter en route, faute de corres-

pondances. Heureusement, dans ce pays de petite propriété, l'agriculture forme la principale richesse, et les paysans, appuyés sur des sociétés coopératives très nombreuses et bien dirigées, purent soutenir avec succès la lutte nationale. Ils furent en cela puissamment secondés par l'illustre évêque de Diakovo, Mgr Strossmayer, qui, durant toute sa longue existence, en dépit de toutes les influences de cour, consacra sa grande intelligence et les vastes revenus de sa mense épiscopale à l'encouragement de la cause serbo-croate. Aujourd'hui, malgré les internements et les exécutions, ils revendiquent hautement l'indépendance complète et le rattachement à une grande Yougoslavie réunissant en un bloc compact toutes les parties du monde serbo-croate.

Le traité du 26 avril 1915 n'attribue à l'Italie qu'une petite partie de la Croatie du Sud-Ouest, avec les deux localités de Lissarinka et de Trobinje, au nord de Zara. Après bien des tiraillements, le Cabinet de Rome finit par renoncer à ses prétentions sur Fiume. Mais, pendant près de trois ans, sous le couvert d'une censure qui interdisait les moindres articles en sens contraire, il permit à sa presse officieuse et à ses agents de propagande chez les Alliés de réclamer cette ville avec acharnement. Suivant les interprètes ordinaires de la pensée de la Consulta, Fiume et Trieste étaient solidaires ; ces deux ports avaient les mêmes débouchés et l'on ne pouvait tirer parti de l'un qu'en possédant l'autre aussi. Par conséquent, Trieste étant adjugée à l'Italie, il devait en être de même de Fiume. Si le fait invoqué se trouvait exact, on aurait plutôt dû, semble-t-il, en tirer la conclusion que, Trieste remplissant toutes les fonctions commerciales de Fiume, l'annexion de cette dernière ne présentait aucune utilité pour l'Italie, tandis qu'elle privait toute la Croatie de son unique port, terminus de la grande voie Pest-Agram-Adriatique. Mais les nationalistes-impérialistes, férus de la domination *absolue* de l'Adriatique, prétendaient s'emparer de toutes les clefs de cette mer et tenir en lisière tous les peuples de l'arrière-pays. Quelques diplomates espéraient, lors des suprêmes négociations, troquer Sebenico contre Fiume.

D'une façon générale, l'opinion italienne était ouvertement

hostile aux Croates. Au cours d'une séance de 1917 à Montecitorio, un député ayant lâché les mots : *i cani Croati* « les chiens de Croates », une salve d'applaudissements éclata dans la Chambre. Historiquement, ce sentiment s'explique par les luttes séculaires où les Croates, ardents soldats, vinrent se battre pour les Habsbourg en Italie. De génération en génération, en Vénétie et en Lombardie, on s'est transmis des récits horrifiques des cruautés croates. Aussi cela semblait une revanche des épreuves passées de prendre le bien de ces sauvages, indignes de posséder des villes où des Latins entretenaient un foyer de haute civilisation. Pour des motifs analogues, les Italiens voyaient de mauvais œil les projets d'union de la Croatie avec la Serbie. Ils n'auguraient rien de bon d'un nouvel État où leurs anciens ennemis seraient appelés à jouer un rôle important en raison de leur nombre et de leur formation politique plus avancée que celle des Serbes. Cette défiance allait si loin qu'elle rejaillissait sur les Serbes eux-mêmes et que, du jour où l'idée de l'union yougoslave prit corps dans les cercles politiques de Belgrade, les sympathies italiennes pour la Serbie diminuèrent dans une inquiétante proportion. On jugeait plus prudent à Rome de laisser la Croatie à ses anciens maîtres. D'autre part, la diplomatie russe, mal informée et préoccupée d'empêcher la contamination religieuse des Slaves orthodoxes par les Slaves catholiques, se rallia à cette combinaison qui fut consacrée, au printemps de 1915, par ce qu'on appela la clause du veto. Les Cabinets de Paris et de Londres eurent la faiblesse de s'associer à un engagement contraire au droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. La clause interdisant l'union des Croates avec les Serbes ne figure pas dans le texte lu le 13 février 1918 à Montecitorio. Toutefois, elle a été formellement mentionnée, dans la seconde moitié de 1917, par des amis avérés de la Consulta. A cette époque, dans l'entourage de M. Sonnino, on paraissait désireux de négocier la renonciation à la clause du veto contre la reconnaissance par les Yougoslaves des autres stipulations des arrangements de 1915.

Nous avons déjà mis en lumière [1] les funestes conséquences

1. Dans l'article sur *l'Italie et la guerre*, dans la *Revue de Paris* du 1er février 1918.

de ces arrangements préparés dans le secret à l'insu de tous les Yougoslaves intéressés, y compris le gouvernement serbe allié. Leurs auteurs étaient certainement animés de louables intentions. Mais ils ignoraient les éléments essentiels des questions qu'ils traitaient. La guerre mondiale a révélé la profonde ignorance, en matière de politique extérieure, de la plupart des hommes d'État d'Europe et d'Amérique. Que d'exemples on citerait, si la courtoisie le permettait ! L'excuse de ces personnages, si toutefois c'en est une, se trouve dans le déplorable défaut de préparation politique de la jeunesse. On fait beaucoup de politique, on en fait trop ; mais presque personne n'apprend de façon méthodique ce que devraient savoir les hommes qui peuvent être appelés à participer à la direction des grandes affaires extérieures. Les hasards de la vie tiennent lieu d'expérience. En France, les dernières réformes dans la carrière diplomatique ont consisté à demander aux candidats de nouvelles connaissances en matière de commerce, de statistiques, de bilans, de mercuriales, etc. Lorsqu'on fera le bilan de la guerre mondiale, on verra combien de dizaines de milliards auraient pu épargner à chacun des grands belligérants des hommes connaissant bien l'Europe d'aujourd'hui.

Depuis quelques mois, les préventions italiennes contre les Croates diminuent sensiblement. Au cours des dernières semaines, un courant puissant s'est formé chez nos voisins transalpins en faveur de l'union yougoslave. Il ne reste à surmonter que des résistances de chancellerie. . . . . .

. . . . . .

*
* *

C'est chez les Slovènes, dans l'état actuel des choses, que se rencontrent les plus grandes difficultés. Ils se trouvent dans l'Istrie et ses îles, à Trieste, dans les comtés de Goritz et de Gradisca, dans la Carniole, la Carinthie méridionale et la bande méridionale de la Styrie. De ces divers pays, la Carniole seule est ethniquement homogène avec 491 000 Slovènes sur 525 000 habitants.

Il faut l'avouer, aux yeux de la plupart des Occidentaux,

ces pays passaient pour italiens ou allemands. Les touristes qui visitaient les rives de l'Adriatique parlaient italien ; ceux qui voyageaient dans l'intérieur essayaient de se faire comprendre en allemand. Ils ne séjournaient guère que dans les villes où l'une de ces deux langues était en usage dans les hôtels, magasins, cafés, etc. Ils se doutaient bien que la campagne était habitée par des paysans parlant une autre langue, mais ils pensaient que ces gens, d'une civilisation inférieure, n'avaient pas d'importance. Cependant, le peuple slovène est établi dans ces régions depuis le VIIe siècle. Mais, converti au christianisme par des prêtres germaniques, il tomba sous la domination de seigneurs féodaux allemands, qui l'isolèrent des autres Slaves. Le sentiment national fut réveillé chez lui par la révolution française et la création du royaume napoléonien d'Illyrie. Comprimé sous le régime Metternich, il se raviva en 1848. L'admission de la langue slovène dans les écoles et l'administration sur le pied d'égalité avec l'allemand fut alors reconnue. Pendant le règne de Napoléon III, l'illyrisme fut en grande faveur dans les dissertations historiques ; en réalité ce mot antique, facilement intelligible aux Occidentaux de culture classique, désignait ce qu'on appelle aujourd'hui le mouvement yougoslave. S'il s'était conservé dans le vocabulaire politique moderne, la cause qu'il représente y eût certainement gagné en France. Mais, après 1871 et l'instauration de l'hégémonie germanique dans l'Europe centrale, le mot disparut. Avec lui, la cause sombra dans le souvenir des Latins. En fait, elle fut surtout compromise par l'établissement du dualisme en Autriche-Hongrie.

Pourtant les Slovènes étaient toujours là. Du côté des Allemands et des Magyars, ils occupaient les territoires compris au-dessous d'une ligne approximative Pontafel — Villach (Beljak) — Klagenfurt (Celovec) — Lavamünd — Spielfeld — Radgona — Saint-Gothard — embouchure de la Mur. A l'Est ils confinaient à la Croatie ; à l'Ouest, à l'Italie. En grande majorité dans la vallée supérieure de l'Isonzo, ils étaient en minorité sensible dans la partie basse. Dès qu'il leur fut permis de se servir officiellement de leur langue, parente très proche du serbo-croate, ils réalisèrent des progrès comparables à ceux des Tchèques en Bohême. Ils eurent des poètes,

des prosateurs, des conteurs, des journaux, des publications périodiques et des sociétés littéraires. L'instruction populaire se développa chez eux avec une rapidité qui surprendrait nos ministres de l'instruction publique, et qui leur donna une forte avance sur d'autres peuples de la monarchie, les Magyars par exemple. D'après les dernières statistiques connues, savaient lire et écrire : 96,64 p. 100 des Tchèques, 88,72 p. 100 des Italiens, 80,40 p. 100 des Slovènes, 62,02 p. 100 des Magyars, 39,06 p. 100 des Roumains [1]. C'est là une proportion générale, sans distinction d'âge. Elle devient singulièrement plus favorable aux Slovènes, et bien caractéristique, si l'on envisage sous ce rapport les jeunes générations. On retrouve bien alors les Tchèques et les Allemands en tête des statistiques ; mais les Slovènes viennent au troisième rang pour les jeunes gens de onze à vingt ans, avec 95,94 p. 100. Les Italiens suivent immédiatement, presque à égalité, avec 95,92 p. 100. Il convient d'observer à ce sujet que les Italiens de la monarchie dualiste habitent principalement les villes, où les écoles, plus nombreuses et plus accessibles, reçoivent des subventions diverses, tandis que la population slovène, essentiellement rurale, est abandonnée à ses propres ressources.

L'effort qu'a fait cette population depuis un demi-siècle prouve sa vitalité, et la rend digne des sympathies des nations civilisées. Plusieurs grandes puissances européennes pourraient envier le pourcentage de son instruction et ses florissantes associations coopératives. Il est permis de discuter les aspirations politiques des Slovènes ; il est malséant et inique de les repousser de prime abord sous le prétexte qu'elles ne correspondent pas à un certain état de civilisation. L'éclat d'une ancienne civilisation ne confère à un peuple aucun droit contre un autre peuple retardé dans sa marche vers le progrès par des forces supérieures. Le nombre et la richesse des musées d'antiques ne donnent pas la mesure des mérites des nations vivantes. Chacun doit être jugé d'après ses œuvres. Dans l'Istrie proprement dite, le recensement de 1910 a dénombré 223 318 habitants parlant serbo-croate ou slovène, et 147 417

1. Les Roumains ont été constamment persécutés par les Magyars dans les affaires scolaires. On vient de supprimer totalement les écoles où l'enseignement se donnait en roumain.

parlant italien, presque tous catholiques les uns et les autres. La côte occidentale et la pointe méridionale avec Pola sont italiennes dans la partie basse, slovènes dans l'intérieur montagneux. La côte orientale, avec Abbazia, est à peu près entièrement slave ; le district de Volosca contient 47 700 Serbo-Croates contre 955 Italiens.

A Trieste et dans le territoire adjacent, on compte 149 000 Italiens et 59 000 Slovènes. Aux élections parlementaires de 1911, 14 337 électeurs votèrent pour les candidats italiens, 10 657 pour les candidats slaves.

Dans le pays de Goritz et de Gradisca, il y a 154 000 Slovènes et 90 000 Italiens. La ville de Goritz et la plaine du Frioul sont presque entièrement italiennes ; la banlieue de Goritz et la région montagneuse sont slovènes.

Nous avons déjà parlé de la Carniole.

En Carinthie, 120 000 habitants sur 396 000 sont slovènes ; en Styrie, 410 000 sur 1 445 000. En outre, 102 000 Yougoslaves sont établis dans la Hongrie occidentale, entre la Mur et le Saint-Gothard. Quoiqu'ils se trouvent en masses compactes sur le pourtour de ces provinces, adjacentes à d'autres provinces où ils possèdent une forte majorité, ils sont administrativement noyés dans la masse allemande ou magyare. C'est pourquoi ils réclament avec une insistance croissante leur réunion aux autres Yougoslaves dans un État unique.

Le traité du 26 avril 1915 attribue à l'Italie une partie importante des territoires slovènes : toute l'Istrie, y compris Volosca, les grandes îles de Cherso et de Lussin et les îles plus petites de Plavnik, d'Unia, de Canidoli, de Palazzuola, de S. Pietro Nerovio, d'Asinello et de Gruica ; Trieste et son territoire ; la partie de la Carniole située à l'ouest d'une ligne passant par le mont Tarvis, suivant la ligne de partage des eaux des Alpes Juliennes au delà des crêtes du Predil, du Mangart et du Tricorno, tournant ensuite vers le Schneeberg et descendant vers le Quarnero, entre Volosca et Fiume. Les Slovènes n'ont cessé de protester, avec les autres Yougoslaves, contre ce démembrement. Leurs réclamations, notamment en ce qui touche Trieste qu'ils considèrent comme une enclave italienne en territoire slave et comme le port indis-

pensable à la vie commerciale de l'arrière-pays, ont déchaîné en Italie une colère passionnée. Il ne peut s'agir ici de discuter en détail les questions mises en jeu. Les solutions transactionnelles, satisfaisantes pour les deux parties, se trouveront avec moins de difficulté qu'on ne pense dès qu'on aura décidé de prendre pour base d'arrangement les convenances administratives au lieu des exigences militaires. Mais il est urgent d'exposer un certain nombre de faits qui s'imposent à l'attention de toutes les personnes soucieuses de se faire une opinion d'après les réalités et non d'après l'imagination.

***

Tous les groupes yougoslaves que nous avons passés en revue ont proclamé leur volonté d'être réunis en un État unique. Dans chacune des parties de la Yougoslavie, tous les partis se sont mis d'accord sur le programme de l'union. Depuis le commencement de la guerre, cette volonté s'est manifestée de toutes les manières, même les plus dangereuses : dans les réunions publiques, dans la presse, dans les Diètes locales, au Parlement de Vienne, dans les Comités constitués à l'étranger. Pour avoir confessé publiquement leur foi patriotique, ou simplement pour être soupçonnés d'entretenir le feu sacré national, des multitudes d'hommes ont souffert le martyre. Les autorités austro-hongroises ont pendu, fusillé, emprisonné, interné des milliers de Yougoslaves. Elles ont condamné par contumace les patriotes réfugiés à l'étranger, et décrété la confiscation de leurs biens. Aucun supplice, aucune menace n'ont étouffé, ni même ralenti le mouvement. Aujourd'hui, après quarante-trois mois de souffrances et d'épreuves, les Yougoslaves crient plus haut que jamais leurs espérances. Ils les affichent devant l'empereur-roi, devant ses ministres, devant les gouverneurs de provinces et de villes. Ils en sont venus à rejeter publiquement même la fiction d'une union sous l'égide des Habsbourg. Ils disent en face aux représentants de l'empereur-roi : « Nous voulons être indépendants, unis et indépendants dans un État à nous, libres de toute sujétion, souveraineté ou suzeraineté quelconque. »

Ce n'est l'effet, ni d'un emballement irréfléchi, ni d'une

excitation idéologique, ni du prurit révolutionnaire. C'est un mouvement aussi intense, aussi profond, et même plus général que celui du *risorgimento* dans l'Italie des deux premiers tiers du XIXe siècle. Dans un assez grand nombre d'États italiens d'avant 1860, l'élite seule, avec quelques révolutionnaires professionnels, poursuivait l'unité. Immédiatement avant les grands événements de 1859, des diplomates illustres et des publicistes éminents disaient et écrivaient que les Italiens, très différents les uns des autres par les mœurs et par les dialectes, ne voulaient pas l'unité. On croyait volontiers alors à l'Italie « des trois tronçons ». Napoléon III s'imaginait qu'il pouvait maintenir les États pontificaux entre un Piémont agrandi et le royaume de Naples. Il n'en est pas de même, en 1918, pour la Yougoslavie. De la Morava à l'Isonzo, de la Tchernagore aux Karawanken, il n'y a qu'une voix en faveur de l'union yougoslave. Si on ne l'entend pas, c'est qu'on se bouche les oreilles. Sur les chances de succès et l'opportunité d'un mouvement national qui semble nouveau aux personnes mal acclimatées dans l'Europe actuelle, on peut différer d'avis. Mais les faits sont là. Ce sont des phénomènes positifs qu'on ne supprime pas en les niant.

Au point de vue moral, le yougoslavisme mérite toutes les sympathies. La politique austro-magyare s'est efforcée de le discréditer en mettant les pires méfaits à son passif. Elle l'a dénoncé aux nations d'Occident comme subversif dans ses intentions et criminel dans ses actes. Elle a forgé des faux pour l'accabler en justice. Elle a imaginé des attentats fantaisistes pour les lui imputer. Elle l'a accusé de crimes réels qu'elle savait commis par d'autres. L'énorme mémoire joint après coup à la circulaire autrichienne du 22 juillet 1914 aux grandes puissances [1], constitue à cet égard le réquisitoire le plus caractéristique. Les griefs qu'il énumère avaient pour objet de légitimer aux yeux des peuples civilisés l'ultimatum du 23 juillet et l'attaque brusquée des jours suivants. Le Cabinet de Vienne en a joué avec férocité, et malheureusement, comme de toute calomnie, il en est resté quelque chose dans certains esprits, notamment à Rome, et spécialement au Vati-

1. Il figure au *Livre jaune* d'alors. Voir aussi notre *Europe avant la guerre*, p. 270 et suiv.

can. La Cour de Vienne a toujours su gagner les bonnes grâces du Saint-Siège. Surtout depuis que la France n'est plus représentée près des Souverains Pontifes, Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique se fait écouter d'eux avec faveur. François-Joseph Ier, qui avait mis son veto à l'élection du cardinal Rampolla après la mort de Léon XIII, comblait Pie X de prévenances, Charles Ier affecte d'être un fils très soumis de l'Église romaine. Aussi, jusqu'à ces derniers temps, les Yougoslaves n'étaient-ils point en odeur de sainteté au Vatican. Toutefois, dès avant la guerre, le Saint-Siège était revenu de quelques préventions à leur égard ; il avait même, en 1914, signé un Concordat avec la Serbie[1]. Maintenant, il ne lui serait plus permis de se tromper ; dans la partie catholique de la Yougoslavie, ce sont les prêtres catholiques qui sont à la tête du mouvement national.

Le président du club yougoslave, au Reichsrat de Vienne, est le prêtre, docteur en théologie Anton Korosec, professeur de théologie, député de Maribor (Marbourg) en Styrie méridionale. Il a signé toutes les proclamations et protestations yougoslaves depuis 1914. Le 2 septembre 1917, il s'exprimait ainsi dans le *Hrvatski Dnevnik*, à propos de l'entrée en fonctions du Cabinet Seidler : « Le Cabinet est constitué de manière à démontrer à tout le monde jusqu'à l'évidence, la façon dont on protège les Allemands et dont on néglige tous les autres peuples. Nous Slaves, nous ne pouvons pas adopter d'autre ligne de conduite qu'une opposition irréductible et consciente. Même si Seidler n'avait invité dans son Cabinet que des Slaves, nous n'aurions pu accepter le programme exposé. L'autonomie nationale dont on parle ne nous satisfait pas. Notre programme à nous c'est notre déclaration du 30 mai. Qui n'est pas avec nous est contre nous. »

Le docteur Krek, autre prêtre catholique, qui est mort en octobre dernier, venait en influence immédiatement après le docteur Korosec. Également professeur de théologie, il représentait à Vienne la circonscription de Brdo-Kamnik (Egg-Stein). Le 14 juin 1917, il s'écriait en plein Reichsrat : « Malheur à l'homme d'État qui n'aura pas le courage de

1. Il a un Concordat avec le Monténégro depuis 1884.

reconnaître le bien-fondé des revendications des peuples. *Il est deux idées qui ne périront jamais : que les Slovènes, les Serbes et les Croates sont un même peuple, et qu'ils appartiennent ensemble à un organisme d'État auquel ils doivent parvenir fatalement. Si ces idées ne sont par réalisées dans cet État, malgré nous et contre nous elles seront quand même réalisées ; les conséquences qui découleront de la non-réalisation des revendications yougoslaves seront dangereuses pour la vie de cet État, pour l'Europe et pour la paix européenne.* »

Parmi les autres ecclésiastiques yougoslaves députés, on compte encore l'abbé Hlanik, député de Krako en Carniole ; le professeur de théologie Grégoric, député de Tolmin-Canale, dans le pays de Goritz ; l'abbé Spincic, député de l'Istrie orientale et des îles du Quarnero ; l'abbé Biankini, député de Curzola-Raguse en Dalmatie ; l'abbé Péric, député d'Imotska en Dalmatie ; l'abbé Prodan, député de Zara. Ces ecclésiastiques ne sont nullement de vulgaires agitateurs. Dans le discours cité plus haut, le docteur Krek disait aussi : « Mes amis et moi combattrons les principes de la social-démocratie, en tant que ces principes ne sont pas d'accord avec les revendications yougoslaves. Cependant là où la social-démocratie aura raison, mes amis et moi nous marcherons avec elle et défendrons le droit et la vérité. » (Le député Laginja : « Voilà qui est important, car c'est un prêtre catholique qui parle ainsi »). De son côté, l'abbé Spincic déclarait, le 3 décembre, au Reichsrat : « Nous désirons tous la paix. La seule condition que nous mettrons à sa conclusion est l'application du principe d'après lequel les nations doivent disposer d'elles-mêmes. Ce principe devrait triompher partout et il va de soi que ce n'est pas dans ce Parlement, où plusieurs nations sont réunies, qu'on doit décider de son application ; ici certains peuples pourraient être mis en minorité par d'autres. Le dualisme, tel qu'il est, n'est qu'un malheur pour les Yougoslaves ; il signifie pour eux la mort et la destruction de leur nation. Par suite du dualisme, les Yougoslaves sont à la merci d'une part des Allemands, de l'autre des Magyars. »

Le prince-évêque de Ljubljana (Laybach), Mgr Jeglic, membre de la Chambre des Seigneurs, a signé, ainsi que son Chapitre, un acte d'adhésion à la déclaration du club yougo-

slave en date du 30 mai 1917. Ce prélat a motivé son acte de la manière suivante : « J'ai fait cela pour protester énergiquement contre les grandes injustices qu'on a déjà commises envers nous, Slovènes, et que les partis pangermanistes nous réservent encore. J'ai fait cela pour protester énergiquement contre les violences par lesquelles les Magyars oppriment les peuples slaves qui se trouvent sous leur administration. » Ont aussi donné publiquement leur adhésion à la déclaration yougoslave : les représentants du clergé séculier et régulier de Serajévo auxquels, le 15 septembre 1917, se sont joints vingt-six prêtres de Bosnie-Herzégovine ; les Franciscains d'Herzégovine ; soixante-dix prêtres des îles istriotes de Veglia, Cherso et Losinj (Lussin). Tout le clergé croate défend l'idée d'unité nationale. Son journal, le *Novine* de Zagreh (Agram), inspiré par l'archevêque Bauer, écrivait le 15 octobre :

Les « petits » peuples, renforcés par les souffrances, trempés par des luttes difficiles, ont audacieusement et ouvertement relevé la tête et crié aux quatre coins du monde : « Nous voulons être libres ; nous voulons vivre librement sur notre seuil paternel. Il faut que cessent une fois pour toutes l'humiliation la plus abjecte, la persécution et l'exploitation pratiquée jusqu'au fond avec le cynisme le plus révoltant.

« Si les hégémonistes proclament nos tendances au crime de trahison, c'est uniquement pour calmer leur conscience liée à tant d'actes sombres et répugnants. Que celui qui veut connaître, ne serait-ce qu'une petite partie de ces actes, lise les discours de nos députés au Parlement de Vienne, et qu'il réfléchisse un peu sur les faits publiés au sujet de Thalerhof près Gratz (prison et camp d'internement).

Les « petits » peuples ne veulent à aucun prix le retour de ces temps ; les « petits » peuples demandent une liberté complète et leur indépendance, malgré les cris retentissants des hégémonistes qui proclament que nos vœux sont des crimes de haute trahison. Il est égal de savoir où en est la politique internationale. Nous avons le droit à la liberté et à l'indépendance et nous saurons les conquérir au prix de n'importe quel sacrifice. Notre liberté n'est pas une trahison ; c'est un de nos droits sacrés, c'est notre défense contre la violence. »

Cette attitude du clergé exaspère les autorités impériales et royales. On a persécuté les curés suspects de zèle national que ne couvrait pas l'immunité parlementaire. Il est impossible que l'écho de leurs plaintes ne soit pas parvenu au Vatican.

***

De toutes les déclarations des représentants autorisés des Yougoslaves nous retiendrons seulement trois choses :

1° La plus importante, celle qui constitue le programme et la charte de la Yougoslavie, a été signée le 20 juillet 1917, à Corfou, par M. Nicolas Pachitch, président du Conseil et ministre des affaires étranges de Serbie, et M. Ante Trumbitch, chef du parti national croate à la Diète de Dalmatie, ancien maire de Split (Spalato), ancien député de Zadar (Zara) au Parlement autrichien, aujourd'hui président du Comité yougoslave. Elle est le résultat de plusieurs semaines de conférences entre les principaux hommes d'État serbes des différents partis et les représentants du Comité yougoslave de Londres qui comprend des mandataires de tous les groupes nationaux yougoslaves. Quoiqu'elle ne constitue pas un pacte proprement dit et qu'elle n'implique pas d'actes d'exécution, elle engage les signataires et crée un être moral nouveau, appelé à se développer dès que les circonstances le permettront. Après avoir affirmé l'unité du peuple yougoslave, « peuple aux trois noms », elle formule les principes suivants :

L'État des Serbes, Croates et Slovènes sera un royaume libre et indépendant, avec un territoire indivisible et une nationalité unique, sous un régime monarchique constitutionnel, démocratique et parlementaire « avec, à sa tête, la dynastie des Karageorgévitch, qui a toujours partagé les idées et les sentiments de la nation, en plaçant au-dessus de tout la liberté et la volonté nationales ». Il portera le nom de : Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Il aura un seul blason, un seul drapeau, une seule couronne. Les deux alphabets, cyrillique et latin, auront les mêmes droits. « Toutes les religions reconnues pourront être exercées librement et publiquement. » Le territoire du royaume « comprendra tout le territoire sur lequel notre nation aux trois noms vit en masses compactes et sans discontinuité ». — « Notre nation refuse consciemment et fermement toute solution partielle du proproblème de sa libération et de son unification nationales. Elle pose le problème de sa délivrance de la domination austro-

hongroise et de son union avec la Serbie et le Monténégro dans un État unique formant un tout indivisible. » — « La nation ainsi unifiée des Serbes, Croates et Slovènes formerait un État d'une douzaine de millions d'habitants. Cet État sera une garantie de leur indépendance nationale et de leur progrès national et civilisateur, un puissant rempart contre la poussée germanique, un allié inséparable de tous les peuples et États civilisés qui ont proclamé le principe du Droit et de la Liberté, et celui de la Justice internationale. Il ferait dignement partie de la nouvelle Société des Nations. »

Les autres dispositions concernant l'organisation intérieure [1]. Celles qu'on vient de lire se passent de commentaires. Adoptées à l'unanimité, après une discussion des plus minutieuses dans des conférences non publiques d'où tout verbiage était banni, elles ont été approuvées dans tout le monde yougoslave, en Europe et en Amérique. Elles sont devenues une sorte de Décalogue des Serbes, des Croates et des Slovènes.

2° Le 28 août 1917, la délégation du parti social-démocrate de Croatie et de Slavonie, représenté par M. Mijo Radosévitch, et de Bosnie et d'Herzégovine, représenté par M. Frana Markitch, a fait à Stockholm, devant le Comité hollando-scandinave, une très longue déclaration contenant un exposé historique de la question yougoslave et une longue série de désiderata. Quoique conçu dans un esprit spécial, ce mémorandum est en substance conforme au programme de Corfou. Sans toucher la question de régime, il préconise l'union avec véhémence. On y lit le curieux paragraphe que voici : « Selon l'idéologie de notre bourgeoisie nationaliste, créée au début du XIXe siècle, alors que notre idée nationale est ressuscitée à la suite de la Révolution française, les Bulgares sont politiquement exclus du mouvement unitaire des Yougoslaves. Nous, social-démocrates, considérons d'après leurs attributs ethniques (langue, traditions communes, etc.) aussi les Bulgares comme appartenant à la communauté yougo-slave. »

3° Le 31 janvier 1918, au nom du Club parlementaire yougoslave, le docteur Korosec a envoyé aux chefs des délé-

1. Voir le texte complet dans le *Bulletin yougoslave* du [illegible] août 1917 (Paris, 17, rue Cadet).

gations allemande, austro-hongroise, russe et ukrainienne à la Conférence de Brest-Litovsk, un long mémorandum dont la censure avait interdit la publication en Autriche-Hongrie, mais qui, lu à la tribune du Reichsrat, a été ensuite publié par le journal croate, l'*Obzor*. *La Serbie*, paraissant à Genève, a donné la traduction de ce document dans son numéro du 23 février. Nous en extrayons les passages suivants :

Le déclenchement de la guerre mondiale a apporté de nouvelles et dures épreuves à notre peuple émietté dans diverses organisations étatiques. Sous la terrifiante pression de l'organisation militaire fut exterminée la fleur de notre jeunesse, dont certaines parties se virent opposées les unes aux autres. En même temps commença dans la monarchie une dure persécution des Yougoslaves ; des dizaines de milliers de familles furent exterminées ; des hommes, des femmes, des enfants furent assassinés avec ou sans jugement et leurs biens pillés et anéantis. Un nombre encore plus grand de Yougoslaves furent incarcérés et soumis à des tortures effroyables. D'autres milliers de personnes durent abandonner par force le sol natal... Des milliers de citoyens furent pris comme otages pour la sécurité de l'armée austro-hongroise ; ils furent torturés et une partie de ceux-ci furent assassinés. Dans cette sanglante guerre civile faite contre un peuple privé de toute défense, le régime a su remporter une victoire facile. Nous avons le droit absolu d'affirmer que de tous les peuples, le peuple yougoslave a le plus lourdement souffert...

Ici, nous devons protester solennellement contre le fait que les prétendues Constitutions de la monarchie offrent aux peuples la possibilité d'un libre développement. Au contraire, ces Constitutions garantissent aux deux peuples privilégiés les moyens de la force organisée de l'État pour opprimer et pour exploiter les peuples...

En résumé, notre programme est le suivant :

1° Paix immédiate générale et démocratique, désarmement complet, garantie et assurance internationale du libre développement de tous les peuples grands et petits.

2° Reconnaissance et assurance parfaite du droit complet et librement pratiqué des peuples de disposer d'eux-mêmes, surtout dans la question de savoir s'ils veulent un État libre et sous quelle forme celui-ci doit être constitué.

3° Nous ne demandons pour notre État rien de ce qui appartient à un autre peuple et qui ne nous appartient pas ; nous demandons seulement pour notre État le territoire habité en masses compactes et sans solution de continuité par le peuple des Serbes, des Croates et des Slovènes.

4° La mer, surtout la mer Adriatique, doit être libre. Au cas où le trafic par les ports situés au nord de la mer Adriatique et se

trouvant dans les territoires habités en masses compactes par notre peuple seraient d'une grande utilité pour le développement économique des peuples lointains, nous serions prêts à conclure avec ceux-ci des traités qui leur garantiraient le libre trafic commercial par les ports.

La paix qui voudrait sanctionner la situation actuelle ne constituerait pas une paix pour les peuples de cette monarchie. Une telle paix serait le commencement d'une lutte à la vie et à la mort des Slaves austro-hongrois et constituerait un obstacle insurmontable pour le développement social des peuples en question. En même temps, la paix internationale serait constamment menacée par une telle situation.

Ces déclarations, destinées aux plénipotentiaires de Brest-Litovsk, ont été lues, à la Chambre des députés autrichienne, devant les ministres de Charles Ier. N'équivalent-elles pas à une déclaration de guerre civile? En tout cas, elles posent la question yougoslave devant le monde entier. Elles annoncent « une lutte à la vie et à la mort » pour le cas où les Slaves austro-hongrois seraient maintenus dans leur situation actuelle, lutte intérieure devant nécessairement provoquer des bouleversements à l'extérieur. La génération qui vient paierait cher les défaillances des hommes dirigeants d'aujourd'hui, si le problème dont nous avons montré quelques aspects n'était pas résolu, lors de la paix générale, dans le sens de la justice. La guerre de 1914 est due en grande partie aux erreurs et aux négligences des hommes d'État de 1878. Le Congrès de Berlin a créé en Orient un état de choses contre nature, insoutenable. Ses membres s'étaient séparés couverts de décorations, fiers d'avoir participé en grand apparat au règlement des affaires d'Europe et d'Asie. Ayant réussi à mettre d'accord les Cabinets, ils avaient cru s'être honorablement acquittés de leur tâche. Mais les peuples, non consultés, ont déchiré le traité de Berlin, et les conflits n'ont cessé de se succéder dans les Balkans depuis quarante ans. De petite guerre en petite guerre, on est arrivé à la grande. Après 1918, cette histoire recommencerait si l'on suivait les mêmes errements à la prochaine conférence de la paix.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.